5
8
129
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

5. 6. 125

Digitized by Google

LETTRES CHINOISES,

OU

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Chinois Voyageur à Paris & ſes Correſpondans à la Chine, en Moſcovie, en Perſe & au Japon.

Par l'Auteur des LETTRES JUIVES & des LETTRES CABALISTIQUES.

NOUVELLE EDITION, AUGMENTÉE de Nouvelles Lettres, de Quantité de Remarques, &c.

TOME PREMIER,

DEPUIS LA I. JUSQU'À LA XXX.

A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE, Junior.
Libraire de S. A. R.
M. DCC. LI.

LETTRE
AUX
EDITEURS
DU
JOURNAL HELVE'TIQUE.

MESSIEURS,

J'Ai lû une aſſez longue piéce que vous avez inſerée dans votre *Journal* du mois d'Octobre, & qui vous a été envoiée par un Anonyme, qu'on reconnoît aiſément à ſon ſtyle, ou plûtôt à ſon jargon, être un de ces mauvais Poëtes dont Mr. le Marquis d'Argens a parlé dans ſes *Lettres Chinoiſes*. Il faut que cet Anonyme ſoit bien convaincu qu'il eſt réellement un Poëte pitoiable, puiſqu'il n'a pas

fait difficulté de s'attribuer ce qui n'avoit été écrit que pour les mauvais Poëtes en général; c'eſt-là une preuve que la conſcience eſt quelquefois plus forte que la vanité Poëtique. Malgré l'amour propre, partage aſſûré des mauvais Auteurs, la vérité triomphe même dans les cœurs où elle paroît être attaquée le plus fortement; cependant il eſt certain qu'un Poëte eſt toujours fâché qu'on le force d'avoüer ſon ignorance. On le met préciſément dans le cas d'un Démoniaque qu'un Prêtre exorciſe. Si le Diable eſt obligé de reconnoître ſa foibleſſe & de céder, ce n'eſt qu'après s'être répandu en injures, & contre l'Egliſe, & contre l'Exorciſte; ſi le Poëte convient tacitement qu'il fait des vers déteſtables, ce n'eſt qu'en frémiſſant de courroux, & en accablant d'injures celui qui le prive de la ſatisfaction dont il joüiſſoit. L'Anonyme a bien prouvé, Meſſieurs, la juſteſſe de cette comparaiſon, & je doute qu'on puiſſe raſſembler plus d'injures & plus d'invectives dans un gros Volume, qu'il en a mis dans trois ou quatre pages. Je me garderai bien, en montrant le ridicule & le faux de ce qu'il dit au ſujet de Mr. le Marquis d'Argens, de me ſervir des mêmes expreſſions que lui. Je ſuis aſſûré que Mr. d'Argens ſeroit le premier à me condamner; il eſt mon ami, je connois ſon caractère & ſa façon de penſer, je crains même qu'il ne me ſache aucun gré de l'avoir défendu contre l'Anonyme. Je lui

lui ai entendu dire très ſouvent au ſujet de ces Avanturiers Littéraires qui attaquent des Savans connus & eſtimés, que ces derniers ne devroient faire aucun cas des impertinentes critiques des premiers. Il comparoit tous ces petits Auteurs Anonymes à ce Délateur dont parle Tacite, qui attaquoit les plus grands hommes *ut magnis inimicitiis clareſceret.*

Il eſt certain, Meſſieurs, & l'on ne peut en diſconvenir, que la *ſatyre* ne ſert qu'à rendre un fat illuſtre. La plûpart des Ecrivains ſans nom, qui ont écrit contre des gens de Lettres eſtimés, ne ſont connus aujourd'hui que parce que ces gens de Lettres ont eu la foibleſſe de leur répondre. Cependant, Meſſieurs, deux raiſons me déterminent de ne point laiſſer ſans replique la piéce de l'Anonyme: la première, c'eſt qu'elle eſt inſerée dans votre Journal, & qu'à la faveur des bonnes choſes qu'il contient, elle ſera lûe; la ſeconde, c'eſt que le Poëte, piqué & ſenſible au dernier point, a voulu faire un crime auprès de tous les Suiſſes à Mr. d'Argens, d'une plaiſanterie qui ne les regardoit point abſolument. Il a enſuite accuſé cet ingénieux Ecrivain d'avoir falſifié l'Hiſtoire pour calomnier la Nation Helvétique; c'eſt-là, Meſſieurs, une fauſſeté qui tient beaucoup de l'impudence, & c'eſt ce que je montrerai dans un inſtant. Quant à ce qu'il dit des Ouvrages de Mr. le Marquis d'Argens, du mépris qu'en font

les gens de Lettres, en vérité cela eſt ſi pitoiable, que j'avois d'abord réſolu de n'y point répondre; mais enſuite j'ai cru que pour le rendre plus retenu à l'avenir, & lui apprendre à mentir avec moins d'aſſûrance, il n'étoit pas hors de propos que je lui prouvaſſe clairement que jamais Auteur n'avoit été ſi gouté des Savans les plus connus, & qu'il falloit que lui Anonyme optât entre le choix d'être traité juſtement d'ignorant, ou de fourbe; d'ignorant, s'il n'a pas lû les Ouvrages de ceux qui ont loüé le Marquis d'Argens; diſſimulé & de mauvaiſe foi, s'il les a lûs.

Je commence, Meſſieurs, par le premier chef d'accuſation que forme l'Anonyme. Il prétend que Mr. le Marquis d'Argens a ſoutenu *que les Poëtes Suiſſes étoient les plus mauvais de l'Univers*. Permettez que je vous rapporte ici les propres termes de ce Marquis. * *Il y a quelques Philoſophes dans ce païs, qui, pour n'être point auſſi connus que ceux dont je viens de parler*, (Mrs. Bernoulli & Herman) *ne laiſſent pas que d'avoir du mérite. Les Suiſſes ne manquent pas de bons Hiſtoriens, ils ont eu en divers tems pluſieurs autres grands Auteurs & Théologiens.*

Quant *à leurs Poëtes, je n'entends point aſſez leur Langue pour pouvoir décider de la bonté de leurs Ouvrages.* Eſt-ce là dire que les Poëtes Suiſſes ſont les plus mauvais de l'U-

* Lettres Chinoiſes, *Tom. III.* Lettre 82.

l'*Univers* ? C'eſt au contraire déclarer qu'on n'eſt point en état de juger s'ils ſont bons ou mauvais. Hé quoi! Meſſieurs, eſt-ce vouloir offenſer une Nation, que de dire que l'on n'entend point aſſez ſa Langue pour juger de ſes Poëtes? Trouveroit-on extraordinaire en France qu'un Allemand écrivît qu'il ne peut décider du mérite de Voltaire & de Crebillon, parce qu'il ne parle point leur langage, & qu'il ne peut en ſentir ni la force, ni la beauté? Il faut avoir perdu entiérement le bon ſens pour trouver dans les expreſſions de Mr. d'Argens quelque choſe de diſgracieux pour les Suiſſes; je vous en fais juges, Meſſieurs, prononcez avec cette équité qui vous eſt ordinaire, ſur une critique auſſi ridicule que celle de l'Anonyme. Il eſt vrai que Mr. d'Argens, que ſi l'on jugeoit des Poëtes Suiſſes par quelques vers François qu'on lui a dit avoir été compoſés par des Poëtes de Neufchâtel & de Lauſanne, il décideroit hardiment que les Suiſſes ſont les plus mauvais Poëtes de l'Univers. Mais je vous demande, Meſſieurs, ſi vous croiez que nos Voltaires & nos Crebillons fuſſent piqués, ſi un Allemand écrivoit *que ſi l'on doit juger du mérite des Poëtes François par quelques vers Allemands qu'on lui a dit avoir été faits par des Francomtois & des Bourgignons, les François ſont les plus mauvais Poëtes de l'Univers?* Sans doute Crebillon & Voltaire ſe contenteroient de répondre, *on nous feroit une grande in-*

juſtice, ſi l'on jugeoit de nos vers par ceux de ces barbouilleurs de papier. Voilà ſans doute ce que diſent, Meſſieurs, les bons Poëtes Suiſſes, & ce à quoi Mr. le Marquis d'Argens conſentira toujours, puiſqu'il avoüe qu'il n'eſt pas en état de pouvoir connoître les fautes de leurs Poëmes, n'entendant pas aſſez bien leur Langue. Juſqu'à préſent, perſonne ne s'étoit aviſé de dire qu'en blâmant de mauvais vers François, on voulût critiquer des Poëmes Allemands. Quelle eſt la Langue des treize Cantons? eſt-ce le François? A Zuric, à Baſle, à Schafhouſe, à Soleure, à Fribourg, &c. la juſtice ne s'exerce-t-elle pas en Allemand? Les harangues publiques ne ſe font-elles pas en Allemand? Enfin le peuple, les bourgeois, les Magiſtrats ne parlent-ils pas tous Allemand? N'eſt-ce pas le langage eſſentiel & fondamental de tous les Cantons? Il eſt vrai que dans celui de Berne, à cauſe de la ſouveraineté qu'il a ſur le païs de Vaux, le François eſt en uſage pour les affaires qui regardent ce païs; mais s'enſuit-il de là que le François ait rien de commun avec les Poëmes des Auteurs Suiſſes? Pas davantage que l'Allemand avec les Poëmes François, parce qu'on plaide en Allemand dans pluſieurs Tribunaux & Juriſdictions, ſoumis au Roi de France. D'ailleurs, Meſſieurs, prenez garde que Mr. d'Argens ne ſoutient point qu'il ne puiſſe y avoir à Lauſanne & à Neufchâtel des perſon-

ſonnes qui faſſent de jolis vers; il parle ſimplement de quelques vers qu'on lui a dit avoir été compoſés par des Auteurs de Lauſanne & de Neufchâtel. Or, dire qu'il y a dans une ville de mauvais Poëtes, ce n'eſt pas ſoutenir qu'il ne puiſſe y en avoir de bons; & quant à l'accuſation d'y en avoir quelques-uns de mauvais, permettez que je vous diſe naturellement qu'elle eſt fondée, & que Mr. le Marquis d'Argens en avoit en main des preuves bien évidentes. Ces preuves ſe renouvellent journellement dans votre *Journal*, & ſans aller recourir plus loin, permettez, Meſſieurs que je place ici une piéce, citée & placée dans un Ouvrage que je trouve inſerée dans votre *Journal* immédiatement après la Lettre de l'Anonyme. Le Poëte a voulu traduire, à ce qu'on nous apprend, un paſſage de Congreve Poëte Anglois; mais, grand Dieu! qu'elle traduction & quelle verſification!

STANCES.

* *Elle eſt d'une humeur ſingulière,*
Tantôt civile, tantôt fière;
Mais je ne ſais ſi c'eſt un art,
Ou ſi le cœur ſeul y a part.

Elle eſt ſi ſubtile à bien feindre,
A ſe déguiſer & à contraindre,
Qu'un Amant n'en croit pas ſes yeux,
Et prend tout pour un ſonge creux.

* Journal Helvétique, Octobre 1740. *pag.* 392.

Tel, qu'elle a bien reçu la nuit,
Se voit le lendemain réduit
A lui paroître un étranger,
Qu'elle n'a vû, ni pû loger.

Les ames nées ſans bonté,
La taxent de baſſeſſe ou de laſciveté;
Mais il n'appartient qu'aux grands

JE vous rends trop de juſtice, Meſſieurs, pour n'être pas perſuadé que vous ſentez parfaitement les fautes groſſières qui ſont dans ces ſtances, que vous n'avez inſerées dans votre *Journal* que par complaiſance. Dans la première il y a un *hiatus* des plus deſagréables.

Mais je ne ſay ſi c'eſt un art,
Ou ſi le cœur ſeul y a part.

IL faut n'avoir aucune idée des règles de la Poéſie Françoiſe, pour pécher contre une règle auſſi eſſentielle que celle du concours des voïelles, ſur-tout dans une piéce auſſi courte, où les moindres libertés doivent être interdites. Le Poëte qui a compoſé ces vers, & l'Auteur qui les a rapportés comme dignes d'être lûs, ignorent également le précepte de Boileau:

Gare qu'une voïelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voïelle en ſon chemin heurtée.

VOICI

VOICI une faute encore plus lourde, & qui ne ſeroit pas même commiſe par un écolier qui n'auroit reçu que la première leçon de Poéſie.

Tel, qu'elle a bien reçu la nuit,
Se voit le lendemain réduit
A lui paroître un étranger,
Qu'elle n'a vû, ni pû loger.

VOILA' quatre vers maſculins de ſuite. Eſt-ce à tort, Meſſieurs, qu'on donneroit l'épithete de *Gallo-Suiſſe* à une pareille ſtance ? Diſpenſez-moi, Meſſieurs, d'examiner plus au long une piéce où le bon ſens & la verſification ſont également peu ménagés, & paſſons à d'autres vers. Connoîtriez-vous par hazard un aſſez gros Libelle qu'on a fait contre Mr. d'Argens, intitulé, *Lettre Chrétienne d'un Ami en Suiſſe à ſon Compatriote à la Haye, ou Antidote de la ſoixante-huitième Lettre Juive, piéce de la Correſpondance Philoſophique, Hiſtorique & Critique concernant les Suiſſes.* Cette prétendue Lettre Chrétienne, ou cet Antidote Chrétien, eſt le chef-d'œuvre d'un honnête bourgeois de Lauſannne. Si vous êtes jamais curieux, Meſſieurs, de ſavoir ſon nom, je pourrai vous le nommer toutes les fois que vous le jugerez à propos. Permettez que je rapporte ici quelques-uns des vers qui ſont dans ſon Ouvrage.

* *Des ſons ſi hauts & ſi hardis*
Diſcordent à ma lire
J'appréhende fort que l'étourdi
Ne vienne de nous dire
Une fable de ſon talmut,
Ou ſoit une ſornete;
Que pourroit-il avoir pour but,
Sonnant cette trompete?

NE voilà-t-il pas, Meſſieurs, un ſtyle qui mérite juſtement d'être appellé non ſeulement *Gallo-Suiſſe*, *Gallo-Allemand*, mais *Gallo-Hébraïque?* Vous êtes des juges intègres, décidez; je vous promets que ni moi, ni Mr. le Marquis d'Argens n'appelleront de votre déciſion. Encore un paſſage ou deux du faiſeur d'Antidote. Je n'abuſerai pas de votre patience & de celle des Lecteurs, en copiant toutes les impertinences que je pourrois extraire de ſon Ouvrage.

† *Ivrogne de bon ſens,*
Critiqueur Philoſophe
Philo ſophe ſophe
Et bien Philoſophe, ha! j'y ſuis,
Poëte ignorant;
Mais non, halte là,
Cela cloche furieuſement
Et ne ſe rime pas.

QUEL-

* Lettre Chrétienne, &c. *pag.* 20.
† Là même.

QUELQUE mauvais que ſoient ces vers, le Sieur W... de Neufchâtel & pluſieurs autres Poëtes de ſa claſſe en ont publié contre Mr. d'Argens qui étoient de la même force. Il eſt vrai que ces Meſſieurs ne cherchoient pas la délicateſſe de la Poéſie; mais le choix des injures les plus groſſières; c'eſt un droit qu'ils ſe ſont acquis de ſacrifier non ſeulement le bon ſens, mais même les règles les plus ſimples & les plus eſſentielles, au plaiſir de l'injurier. L'Anonyme ne vous prie-t-il pas inſtamment dans ſa Lettre de lui paſſer *une fauſſe rime en faveur du ſens?* Et quel eſt ce ſens ſi recherché? C'eſt d'appeller *Chien* & *Mâtin* Mr. le Marquis d'Argens. Vous ſeriez trop ſéverès, Meſſieurs, ſi vous lui refuſiez cette grace, & je ſuis certain que Mr. d'Argens, quelque intéreſſé qu'il y ſoit, ne voudroit point le priver de ce plaiſir. L'ingénieux Ecrivain que je défends, eſt accoutumé à voir quelques Auteurs méprifables ſe ſervir de toute ſorte d'expédiens pour l'injurier. Deux ou trois d'entre eux n'ont-ils pas inſeré dans ſes propres Livres les rapſodies qu'ils publioient contre lui; & dans le tems qu'ils faiſoient eux-mêmes imprimer ſes Ouvrages pour s'en enrichir par le débit, ne mêloient ils pas leurs fades critiques à ces mêmes Ouvrages? Il y a dans cette conduite un ridicule & un acharnement inconcevable.

EN voilà aſſez ſur l'accuſation ſi peu fon-

fondée d'avoir dit *que les Suiſſes étoient les plus mauvais Poëtes de l'Univers*, je viens à celle d'avoir *falſifié l'Hiſtoire pour ſe venger d'eux*. 1°. Mr. le Marquis d'Argens n'a aucune raiſon de haïr les Suiſſes, il les aime au contraire, & les eſtime infiniment. 2°. Il eſt faux qu'il ait falſifié l'Hiſtoire. 3°. Il y a une inſigne mauvaiſe foi dans la manière vague dont l'Anonyme fait cette critique. Je vais prouver évidemment ces trois propoſitions. Quant à la première, il n'y a qu'à voir la manière dont Mr. d'Argens parle de la Nation Helvétique dans les *Lettres Cabaliſtiques*, dans les *Chinoiſes*, & dans pluſieurs autres Ouvrages. D'ailleurs, il a peut-être plus d'amis en Suiſſe que dans aucun autre païs, & je pourrois vous nommer ici, Meſſieurs, pluſieurs perſonnes diſtinguées de la ville de Berne, dont il ſe fait gloire d'être l'ami, le ſerviteur & l'admirateur. Il m'a dit vingt fois qu'il n'avoit jamais connu d'homme plus aimable & plus ſpirituel que Mr. de May, Membre des deux Cens de Berne, & Capitaine dans le Régiment de Sturler, au ſervice de la République de Hollande. Il m'a parlé ſur le même ton d'un nombre d'autres Suiſſes. En vérité vous m'avoüerez, Meſſieurs, que ce n'eſt pas là le langage d'un homme qui n'aime pas les Suiſſes. L'Anonyme voudroit inſinuer que Mr. d'Argens eſt piqué de ce que l'on a deſapprouvé certaines choſes qu'il avoit dites dans ſes *Lettres Juives* ſur

la

la *Nation* Helvétique. Bien loin de trouver mauvais qu'on l'ait condamné à ce ſujet, il a avoüé lui-même en pluſieurs endroits qu'il avoit tort, & qu'il étoit toujours prêt de convenir toutes les fois qu'on le ſouhaiteroit, qu'il s'étoit trompé. * Il eſt vrai qu'il auroit peut-être été en droit de ſe plaindre de certaines critiques violentes & perſonnelles qu'on a faites à ce ſujet; mais ſon cœur eſt incapable de haine & de vengeance. Permettez, Meſſieurs, que je vous inſtruiſe d'une choſe qui s'eſt paſſée depuis trois mois, & qui montre bien quel eſt le caractère de Mr. d'Argens. C'eſt lui-même qui m'a écrit ce que je vais avoir l'honneur de vous dire. Vous n'ignorez pas combien il avoit à ſe plaindre du Sieur Bouſquet. Ce Libraire, à l'occaſion qu'il faiſoit des *Lettres Juives*, & des démêlés qu'il avoit à ce ſujet avec un de ſes confreres de Hollande, avoit dans pluſieurs pièces, auſſi mauvaiſes que choquantes, injurié Mr. le Marquis d'Argens. Il ſe figuroit que c'étoit lui qui avoit fait les Avertiſſemens du Libraire Hollandois, quoiqu'il fût public à la Haye que c'étoit le Sieur Marchand, Correcteur du dit Libraire, qui en étoit l'Auteur, Mr. le Marquis d'Argens aiant quitté pour lors la Hollande depuis plus de dix-huit mois, & étant très malade à Maeſtricht. Un autre que

* Voi. entre pluſieurs endroits, la Préface du premier Volume des *Lettres Chinoiſes*.

que Mr. d'Argens, auroit été ſenſible à une offenſe auſſi forte & auſſi peu méritée, & n'auroit pas manqué de s'en venger s'il en avoit trouvé l'occaſion. Voulez-vous ſavoir, Meſſieurs, comment ce Philoſophe a agi? Je vais vous l'apprendre. Il étoit allé paſſer quelques mois en Provence pour y régler certaines affaires de famille, le Sieur Bouſquet vint en même tems dans cette Province. Il apprit que Mr. le Marquis d'Argens étoit à Eguilles, Bourg éloigné d'une lieuë d'Aix, & dont ſon pere eſt Seigneur. La curioſité de voir un Auteur dont il avoit imprimé les Ouvrages, & duquel il avoit tant entendu parler, l'emporta ſur la prudence. Il oublia qu'il n'étoit ni ſage, ni aviſé d'aller voir dans ſon château, au milieu de ſes Vaſſaux, un homme de condition, qu'on avoit inſulté griévement & ſans raiſon. Il ſe fit annoncer à ſept heures du matin. Mr. le Marquis d'Argens étoit encore couché, il pria le Sieur Bouſquet de l'excuſer s'il le recevoit au lit, lui fit mille amitiés, lui offrit ſes ſervices, & ceux de ſon pere qui occupe une des premières charges de la Province. Il fit ce qu'il put pour l'engager à demeurer quelque tems à Eguilles; mais le Sieur Bouſquet, étant obligé de ſe rendre à Marſeille, ne s'arrêta qu'environ deux heures. Permettez, Meſſieurs, que j'ajoute ici les propres termes que Mr. le Marquis d'Argens m'écrit dans la Lettre où il me parle de cet-

cette entrevûe. *Je lui ai offert ici tout ce qui dépendoit de moi, & je l'ai aſſûré que dans toutes les occaſions je le ſervirois avec plaiſir. Je ſouhaite de tout mon cœur qu'il ſe préſente quelque cas où je puiſſe lui être utile; il éprouvera ſûrement que je ne perds pas l'occaſion de me venger de mes ennemis & de ceux qui me font du mal, en leur faiſant du bien.* Voilà, Meſſieurs, quel eſt cet homme qu'on veut faire paſſer pour vindicatif. Je pourrois ici citer vingt traits de la même façon; mais le détail en eſt inutile, & j'ai choiſi celui-là entre pluſieurs autres, parce que la perſonne dont il s'agit, vit au milieu de la Suiſſe, & eſt très peu éloignée de votre ville.

VENONS actuellement à la falſification de l'Hiſtoire. L'Anonyme n'a pas jugé à propos d'indiquer quel endroit étoit celui ſur lequel tomboit ſon accuſation; il ſe contente de mettre en Note au bas de la page, *Voiez la quatre vingt-deuxième Lettre.* Mais c'eſt-là ne rien dire, ou parler ſans ſe faire entendre. Voions donc ſur quel fait peut tomber cette accuſation vague, & tâchons de la déviner. Ce n'eſt pas certainement ſur l'entrée du Comte de Merci par le conſentement tacite des Bâlois; il faut être viſionnaire pour nier ce fait. La caſſette du Comte de Merci qui fut priſe & envoiée à Verſailles, contenoit des papiers très importans, par lesquels la Cour de France apprit quel étoit le projet de ce Général; elle chargea l'Ambaſſadeur

du

du Roi d'aſſûrer les Cantons qu'elle avoi des preuves évidentes que les Bâloi avoient ſû, & même favoriſé ſecrete ment la marche du Comte. Qu'i me ſoit permis d'ajouter ici pour la juſtifi cation de Mr. d'Argens, ſans vouloir pé nétrer plus avant dans ce myſtère, qu'il a parlé comme parlent tous les François, comme parla l'Ambaſſadeur du Roi ſon maître, comme a parlé le Comte du Bourg tout le tems de ſa vie, qui du depuis cette avanture, a toujours haï les Bâlois, ainſi qu'il a paru dans pluſieurs occaſions. Je veux donc que Mr. d'Argens ſe ſoit trompé dans cette occaſion, ce qui paroîtra douteux à bien des gens, & ſurtout aux François; méritoit-il, pour avoir parlé comme les Miniſtres du Roi ſon maître, & comme tous ſes compatriotes, cet amas d'injures dont on a prétendu l'accabler? N'auroit-il pas été mieux de prouver ſimplement qu'il le trompoit?

Je paſſe à ce qui regarde la crainte où l'on étoit que les Suiſſes ne manquaſſent à la fidélité qu'ils avoient promiſe à Charles VIII. Mr. le Marquis d'Argens a copié mot à mot les expreſſions de Mezeray, il a cité le Tome & la page où elles ſe trouvent. On n'a qu'à confronter le paſſage, rapporté dans la *Lettre Chinoiſe*, avec l'original, & l'on verra qu'il n'y a pas une ſeule ſyllabe de tronquée. Il faut donc que l'accuſation de l'Anonyme tombe ſur ce qu'a dit Mr. d'Argens au ſujet des ſix mille

le Suiſſes qui abandonnerent François I. à la veille de la bataille de Pavie, ſous le prétexte ſpécieux d'aller défendre leur païs contre le Capitaine Jaques Medequin. Mais ou l'Anonyme eſt le plus ignorant des hommes, ou le plus fourbe, s'il ôſe accuſer Mr. d'Argens de corrompre l'Hiſtoire dans cette occaſion. Il ne fait que repeter ce qu'ont dit tous les meilleurs Hiſtoriens François, de quelque Religion qu'ils aient été, & il ſe ſert d'expreſſions bien plus polies que ne ſont les leurs. Voici comment s'explique à ce ſujet Jean de Serres dans ſon *Inventaire général de l'Hiſtoire de France.* Il eſt bon de remarquer que ce Jean de Serres eſt un Auteur Proteſtant. * *Les Griſons. . . . rappellent leurs hommes, qui, nonobſtant la honte qu'ils aquéroient, abandonnant ſur le point de la bataille un Prince duquel ils avoient tiré la ſolde & prété ſerment, s'en retournerent cinq jours avant la journée.* Mezeray eſt un peu plus poli que Jean de Serres; mais il n'eſt pas moins précis? † *Six mille Griſons*, dit-il, *quitterent le Roi ſous prétexte d'aller défendre leur Païs, où Jaques de Medequin Milanois, Capitaine du Château de Mus, avoit tout exprès, & peut-être*

* *Inventaire général de l'Hiſtoire de France*, &c. *par* Jean de Serres. *pag.* 431. *Col.* 1. *Edition in folio* M. DCXLIII.

† Mezeray, *Abrégé Chronolog. Tom. V. pag.* 344.

être de concert avec eux ſurpris Chiavene qui en eſt comme la clef. Il eût été heureux pour la France, (permettez-moi de vous le dire, Meſſieurs,) que les autres Suiſſes qui reſterent dans l'armée de François I. euſſent ſuivi l'exemple des Griſons, & ſe fuſſent retirés & déclarés ouvertement; car n'étant pas mieux intentionnés que leurs compatriotes, ils furent cauſe en partie de la perte de la bataille & de la priſe du Roi. Mon garand, Meſſieurs, eſt un Auteur Proteſtant; j'aime mieux le citer que Mezeray, ſon autorité vous paroîtra moins ſuſpecte. * *Le Roi*, dit-il, *ſoutenu du Bataillon des Suiſſes, ſa principale force, marche droit au Marquis de St. Ange qui menoit la première troupe de Gendarmerie, le renverſe, tue nombre, & le Marquis même. Mais ô lâcheté! les Suiſſes, au lieu d'attaquer un Bataillon de Lanskenechts Impériaux qui faiſoit épaule à leur Gendarmerie, ſe jettent à côté, prennent le chemin de Milan pour ſe ſauver. Le Marquis de Peſçaire venoit avec ſon Bataillon charger le Roi, François frere du Duc de Lorraine, & le Duc de Norfolk qui menoient environ cinq mille Lanskenechts, marchent contre à tête baiſſée. Mais les voilà ſoudain envelopés de deux gros Bataillons Allemands, défaits, matraſſés, chaircuités. Ainſi les Suiſſes retirés, les Lanskenechts perdus, tout le faix de*

* *Inventaire général de l'Hiſtoire de France &c. par* Jean de Serres *pag.* 432. *Col.* 1.

de la bataille tombe ſur le Roi, tellement qu'enfin bleſſé en une jambe, au viſage, à la main, ſon cheval tué ſous lui, aſſailli de tout côté, il donna ſa foi au Vice-Roi de Naples, lequel, lui baiſant la main avec une grande réverence, le reçut priſonnier au nom de l'Empereur.

Il eſt étonnant qu'après des témoignages auſſi authentiques & auſſi faciles à produire, l'Anonyme ait ôſé avancer que Mr. le Marquis d'Argens avoit falſifié l'Hiſtoire, & qu'il ait eu la hardieſſe d'accompagner à ſon ordinaire cette accuſation de quelques injures groſſières. Cela ne montre-t-il pas en même tems la brutalité & l'ignorance de ce Critique? Au reſte, Meſſieurs, quoique les faits rapportés par Mr. d'Argens ſoient inconteſtables, il ne les a point cités pour noircir la gloire de la Nation Helvétique; mais uniquement pour remplir le devoir d'un véritable Hiſtorien & d'un Auteur impartial; car il rapporte en même tems pluſieurs traits qui font un honneur infini aux Suiſſes, & quant à ceux-ci qui leur ſont peu favorables, voici la ſage réflexion qu'il fait à leur ſujet. * *L'on doit rendre aux Suiſſes la juſtice que mérite leur fidélité & leur bonne foi. On a peu d'exemples qu'ils aient manqué à leur parole; mais enfin comme tous les hommes ſont hommes, & qu'il eſt impoſſible que dans le cours*

* Lettres Chinoiſes, *Tome III. Lettre* 82.

cours de deux ou trois ſiécles une Nation ne péche quelquefois dans les choſes les plus eſſentielles. Les Suiſſes, quelques marques d'affection qu'ils aient données aux François dans preſque toutes les occaſions, leur ont cependant manqué de foi dans les deux ſituations les plus épineuſes où ils ſe ſoient jamais trouvés. Je vous demande, Meſſieurs, ſi c'eſt-là le langage d'un Hiſtorien qui cherche malignement à profiter des faits qu'il rapporte, & s'il n'eſt pas viſible que Mr. d'Argens veut excuſer les fautes de la Nation Helvétique par celles de tous les autres peuples; n'eſt-ce pas le but de ces paroles: *Il eſt impoſſible que dans le cours de deux ou trois ſiécles une Nation ne péche quelquefois dans les choſes les plus eſſentielles, tous les hommes étant hommes?* Permettez-moi de vous dire, Meſſieurs, avec la franchiſe d'un Allemand, que bien loin que Mr. d'Argens ait cherché à groſſir les ſujets de plainte que les François ont prétendu avoir contre les Suiſſes, il les a très diminuées. Si l'on peut l'accuſer d'avoir falſifié l'Hiſtoire, c'eſt lorſqu'il ſe réduit à deux ſeuls & uniques griefs, ceux que les François croient avoir contre les Suiſſes. Je pourrois vous en citer un aſſez bon nombre que je trouve dans l'Hiſtoire; je me contenterai de quelques-uns arrivés ſous François I. & conſtatés par les Hiſtoriens. J'eſpere, Meſſieurs, que vous ne me ſaurez point mauvais gré des citations que je vais tranſcrire; les faits hiſtoriques qui regardent les Na-

Nations, ſont entre les mains de tous ceux qui ſavent lire, & ne font tort lorſqu'ils ſont contraires à l'équité, qu'à ceux qui les ont commis, & non point à ceux qui n'y ont aucune part. Un Suiſſe qui vit aujourd'hui, n'eſt pas plus reſponſable des fautes qu'ont faites quelques-uns de ſes ancêtres, qu'un Pariſien l'eſt des horreurs de la Journée de la St. Barthélemi, & un Allemand des crimes qui ſe commirent après la Ligue de Smalcade dans la fureur de la guerre civile. Mon unique but n'eſt donc, Meſſieurs, en rapportant ces paſſages, que de montrer combien Mr. d'Argens a été éloigné de vouloir falſifier l'Hiſtoire.

Le premier Auteur que je trouve ſous ma main, c'eſt Mezeray; il nous apprend un refus des Suiſſes d'en venir aux mains avec les ennemis, quoiqu'ils fuſſent ſtipendiaires dans l'armée Françoiſe. * *L'Empereur*, dit-il, *demeura quelques ſemaines, faiſant grande peur aux François, parce que leurs Suiſſes refuſoient de combattre ceux qui étoient dans ſon armée, & même à la fin ſe retirerent.* Ceci ſe paſſa au commencement des guerres de François I. long-tems avant la bataille de Pavie. Voici une ſeconde manœuvre qui n'eſt pas moins condamnable que cette première; elle arriva en-

* Mezeray, *Abrégé Chronolog.* Tom. V. pag. 255.

environ une année après. * *Montmorenci*, dit le même Mezeray, *tourna le canon contre les murailles & les battit rudement La bréche faite, les Suiſſes refuſerent de donner; il les pria ſeulement de faire bonne mine, & obligea ſa Gendarmerie de mettre pied à terre & d'attaquer les maiſons. Les Suiſſes, qui n'avoient point été émus par le motif de l'honneur, le furent par le deſir d'avoir part au butin, & les ſeconderent.*

Non ſeulement Mezeray; mais les autres Hiſtoriens attribuent au manque de parole des Suiſſes la perte du Milanois, lorſque Lautrec y commandoit au commencement des guerres de François I. & de Charles-Quint. † *La Touſſaint approchoit*, dit Jean de Serres, *les nuits allongeoient, les pluies & le froid ennuioit à nos Suiſſes, qui demandoient la paye que le droit de la Guerre octroie aux Soldats qui ont gagné la Bataille, ſe fondant ſur ce qu'il n'avoit tenu à eux que l'on n'eût obtenu la victoire, (toute fois en ce cas non la ſeule volonté, mais l'effet mérite telle paye.) tellement que les Cardinaux de Medicis, de Sion, qui, comme Légats de Léon, marchoient au milieu de l'armée avec leurs croſſes d'argent, environnés, dit l'original, d'une infinité d'armes,*

* Mezeray, *Abrégé Chronol.* Tom. V. pag. 308.

† *Inventaire général de l'Hiſtoire de France*, &c. pag. 415. Col. 1.

mes, d'artilleries, de blaſphémateurs, d'homicides & larrons, les trouvant pleins de dédain & de mécontentement, n'eurent pas beaucoup de peine à leur faire afoiblir d'une grande partie l'armée Roïale, pour renforcer l'ennemi, de fait tout ce gros eſſain de Suiſſes, excepté quatre mille, s'alla joindre à Proſper Colonne. Ces quatre mille, l'année d'après, agirent avec auſſi peu d'équité que leurs camarades. * *Ils forcerent*, dit l'Auteur des Révolutions de France, *Lautrec d'attaquer les Impériaux dont les retranchemens étoient inacceſſibles; plus de trois mille y furent tués avec quantité de Seigneurs François qui marchoient à leur tête. Deux jours après, faute d'argent encore, ils s'en retournerent chez eux & abandonnerent l'armée.* En voilà aſſez, Meſſieurs, ſur cet article pour la juſtification de Mr. d'Argens; venons à un autre.

L'Anonyme prétend qu'il n'y a que des génies bornés, des ignorans, des débauchés qui puiſſent gouter les Ouvrages de Mr. d'Argens. S'il faut l'en croire, les gens de Lettres eſtimés ne liſent point les Ecrits de cet Auteur; mais lui qui parle d'un ton ſi affirmatif, les connoît-il ces gens de Lettres? Peut-il juger de leur façon de penſer? Non ſans doute, Meſſieurs, il ne ſauroit le faire; car s'il avoit quel-

* *Hiſtoire des Révol. de France* &c. *par Mr.* de la Hode, *Tom. III.*

quelque teinture de Belles-Lettres, s'il connoiſſoit les Savans de nos jours, il verroit qu'ils ont, comme d'un commun conſentement, donné les loüanges les plus fortes & les plus flatteuſes à Mr. d'Argens. Il n'eſt aucun de ces Ouvrages qui n'ait reçu des applaudiſſemens marqués au coin de l'immortalité. Commençons par ſes *Lettres Juives*. Avec quels éloges n'en a pas parlé le grand Beauſobre? Je renvoie l'Anonyme à ce qu'a dit cet illuſtre Ecrivain dans ſa *Défenſe de l'Hiſtoire des Manichéens*, & dans la Lettre qu'il a écrite à Mr. d'Argens, dans laquelle il lui marque * *que les égards qu'il a pour lui, ſont bien dûs à un Auteur qui a infiniment de l'eſprit, & qui enrichit le Public d'Ouvrages agréables & inſtructifs qui méritent l'eſtime des honnêtes gens qui ont du goût pour le vrai & pour le beau.* Cette Lettre avoit été écrite pour couvrir un Anonyme de confuſion, elle auroit bien dû rendre plus ſenſé & plus poli celui au quel je réponds aujourd'hui. Paſſons des *Lettres Juives* aux *Lettres Cabaliſtiques*, nous trouverons un Savant dont la réputation n'eſt point inférieure à celle de Mr. de Beauſobre, un prodige d'érudition, qui, ſans connoître Mr. d'Argens perſonnellement, a bien vou-

* Cette Lettre ſe trouve dans la *Préface générale*, du I. Volume des *Lettres Juives de l'Edition de la Haye* 1738.

voulu marquer au Public dans ſon dernier Ouvrage l'eſtime qu'il avoit pour lui. * *L'Auteur poli & ingénieux des Lettres Cabiliſtiques*, dit Mr. de la Croze dans ſon *Hiſtoire du Chriſtianiſme d'Ethiopie*, *a fait voir dans le troiſième Volume de cet Ouvrage l'abſurdité & la folie de ces Novateurs ; je voudrois qu'il en eût fait voir la malice, perſonne n'en eſt plus capable que lui.*

Vous ſavez, Meſſieurs, que les Ecrivains de la *Bibliothéque Raiſonnée* ſont des Savans illuſtres ; vous n'ignorez pas que l'Auteur profond & judicieux de la *Bibliothéque Britannique*, Livre ſi gouté, eſt un des principaux. L'Anonyme auroit dû voir de quelle manière ces Savans parlent dans vingt endroits différens, des Ouvrages de Mr. d'Argens ; ils lui donnent la loüange † *de joindre à la beauté de l'eſprit un ſtyle auſſi vif que naturel.* Dans un autre endroit ils diſent que *ſa plume legère exécute avec facilité les inventions d'une imagination fertile & riante.* Mais rien n'eſt ſi flateur que l'Extrait § que ces Savans ont fait des *Lettres Critiques & Morales* de Mr. d'Argens ; il contient ſept à huit pages, dont une partie eſt emploiée à des éloges auſſi flatteurs qu'impartiaux pour l'Auteur que je

* *Hiſtoire du Chriſtianisme d'Ethiopie, par Mr.* de la Croze, Préf. pag. VII.

† *Bibliothéque Raiſonnée*, Tom. XIX. Part. I. pag 204.

§ Il eſt dans le Tom. XIX. ſeconde Partie.

je défends. Ces éloges ſont d'autant plus ſincères, que tous les autres Savans les ont ratifiés en y joignant les leurs. Voici comment s'expliquent ſur cet Ouvrage les ſpirituels Auteurs de la *Bibliothéque Françoiſe*. *L'ingénieux Auteur de ces Lettres s'eſt fait ſi bien connoître en matière d'eſprit & d'érudition, que nous pourrions lui prodiguer nos éloges, ſans craindre quelque deſaveu de la part du Public. Mais c'eſt aſſez notre coutume d'être ſobre ſur les loüanges, & ſi certaines gens s'imaginent le contraire, ce n'eſt peut-être que parce qu'ils ne reflécbiſſent pas aſſez ſur les loüanges qui nous échappent. Quoi qu'il en ſoit, nous avoüons ſans détour que le caractère d'érudition qui diſtingue ſi avantageuſement les Ouvrages de Mr. le Marquis d'Argens de tant d'autres Ouvrages modernes, nous plait fort; & c'eſt un ſujet digne de ſurpriſe, qu'un Auteur qui donne ſi ſouvent des Ouvrages nouveaux, puiſſe en donner toujours qui plaiſent. Il faut pour cela non ſeulement du génie, mais il faut de plus un génie infatigable.* * L'Anonyme me permettra d'ajouter ici lecommencement d'un autre jugement des mêmes Savans ſur les *Mémoires ſecrets de la République des Lettres*. Je pourrois y joindre auſſi celui de la *Bibliothéque Raiſonnée*; mais ce ſeroit emploier trop de tems à montrer l'ignorance

* *Bibliothéque Frqnçoiſe*, &c. Tom. XXVI. Part. II. pag. 291.

ce d'un homme qui parle ſans ſavoir ce qu'il dit, & qui décide du ſentiment des Savans par ſa paſſion & ſa vanité. Je viens donc ſimplement au commencement de l'Extrait qu'ont fait les journaliſtes de la *Bibliothéque Françoiſe*, des *Mémoires de la République des Lettres*. „ Voici un Livre, „ *diſent-ils*, d'un goût nouveau, & qui eſt „ autant recommandable par les matières „ qui y ſont traitées, que par l'eſprit & la „ délicateſſe du ſtyle de ſon Auteur. Les „ *Lettres Juives* ont été ſi agréablement „ reçues du Public, que c'eſt un préjugé „ bien favorable pour un Livre de porter „ le nom de l'Auteur de ces *Lettres*; & ce „ préjugé ne trompera perſonne. Quant „ à l'Ouvrage que nous venons d'annon- „ cer, on le trouvera rempli de très bon- „ nes choſes, de critiques judicieuſes, „ même de remarques ſavantes; de ſor- „ te que les divers ordres de gens de Let- „ tres pourront trouver de quoi s'amuſer „ & de quoi s'inſtruire. L'Auteur parle „ avec politeſſe, mais il ne garde point „ de ménagement avec l'orgueil des Sa- „ vans, leurs erreurs ne lui échappent „ point, & leur caprice, leur jalouſie „ ſont ici dévoilés d'une manière fort in- „ génieuſe. „ * L'Anonyme ſeroit-il curieux par hazard de ſavoir ce que penſent les

* *Bibliothéque Françoiſe*, &c. Tom. XXVI. Part. II. pag. 274.

les mêmes Journaliſtes de la *Philoſophie du Bon-Sens*, Livre ingénieux, écrit par Mr. d'Argens? Voici leur jugement. *Mr. d'Argens auroit dû faire parler de tems en tems ſa Dame, qui doit avoir pour le moins autant d'eſprit que la Marquiſe de Fontenelle, puiſqu'elle a pû captiver le cœur de Mr. le Marquis d'Argens: mais cet ingénieux Auteur n'a pas cru devoir imiter trop exactement ſon modèle; ſa modeſtie l'a ſans doute retenu. Nous croions cependant qu'il n'y avoit aucun riſque à courir pour un homme qui joint à un eſprit fort cultivé un grand uſage du monde, qui ſait donner un tour gracieux aux moindres choſes, & qui eſt en poſſeſſion d'amuſer agréablement ſes Lecteurs, ſans ſe donner beaucoup de peine.*

TOUT le monde ſait l'amitié & l'étroite liaiſon qu'il y a entre Mr. de Voltaire & Mr. d'Argens; ainſi je ne ferai point valoir ici les éloges que ce grand Poëte a donnés aux *Lettres Juives*. Si l'Anonyme eſt curieux de les voir, il n'a qu'à lire la Préface du cinquième Volume des mêmes Lettres.

L'AUTEUR des *Lettres ſur les François & les Allemands*, parle dans pluſieurs endroits très avantageuſement des Ouvrages de Mr. d'Argens; il rend juſtice à ſon mérite, & s'il le critique dans un endroit, c'eſt avec tout le ménagement & toute la politeſſe poſſible. Juſques ici je n'ai parlé que des Auteurs François, mais il n'eſt pas hors de propos de faire connoître à l'A-

l'Anonyme que les Allemands, les Anglois & les Hollandois ont été auſſi favorables à cet ingénieux Ecrivain. On a imprimé à Londres en Anglois, dans deux différentes feuilles périodiques* les *Lettres Juives*. On en a fait enſuite une troiſième † Edition en corps d'Ouvrage. Les mêmes *Lettres Juives* ſont traduites en Hollandois, ainſi que la *Philoſophie du Bon-Sens*. Quant aux Allemands, ils ont traduit les *Lettres Juives* & les *Lettres Cabaliſtiques*, & c'eſt le ſuccès qu'ont eu ces traductions & l'approbation qu'elles ont trouvée auprès du Public, qui ont engagé un Savant de Leipzig à traduire les *Lettres Chinoiſes*; c'eſt lui-même qui nous l'apprend. Ouï, Meſſieurs, ces *Lettres Chinoiſes* qui déplaiſent ſi fort au Poëte Anonyme, ont été traduites en diverſes Langues peu de tems après avoir paru. Vous entendez ſans doute l'Allemand, Meſſieurs, permettez que je place ici les propres termes du Traducteur. *Es ſeind die Judiſche Brieffe überal ſo berümbt, und von jederman ſo gelobet, das ich nicht habe unterlaſſen wollen ſolche auch in die teutſche ſprache bekandt zu machen.*

En

* *Dans le Foksdayli Journal & le Gentelmens Magazine.*

† En voici le titre: *The je wiſch ſpy being a philoſophical, hiſtorical, and critical correſpondence, by Letters which lately paſſed betuwen certain Jews in Turkey, Italy, France &c. by the* Marquis d'Argens.

En vérité, Meſſieurs, après un conſentement auſſi univerſel des Savans, il faut être ou bien impudent, ou bien ignorant pour avancer avec un air déciſif qu'il n'y a que des eſprits bas & médiocres qui puiſſent trouver du mérite à Mr. d'Argens. Mais, Meſſieurs, je me rappelle dans ce moment que pluſieurs Auteurs Suiſſes ont loüé ſes Ouvrages. Vous n'ignorez pas ſans doute que l'Auteur du *Philantrope* eſt Suiſſe : il ne s'eſt pas contenté de loüer les *Lettres Juives* & *Cabaliſtiques*; mais il les a défendues contre les mauvaiſes critiques qu'on en a faites. Voici quelque choſe de plus fort que tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent, & qui prouve encore mieux qu'il y a non ſeulement dans le jugement de l'Anonyme de l'ignorance, mais encore une inſigne mauvaiſe foi. Vous avez loüé vous-mêmes, Meſſieurs, & loüé fortement les *Lettres Juives* & les *Lettres Cabaliſtiques* dans un Extrait que vous avez donné de ces dernières *Lettres*. A coup ſûr, ſi l'Anonyme ne lit aucun Livre, il voit cependant votre Journal, ne fut-ce que pour admirer les piéces qu'il y envoie de tems en tems; comment donc a-t-il pû dire qu'il n'y avoit que des imbécilles qui puſſent eſtimer les Ouvrages de Mr. d'Argens? Il eſt bon de remarquer, Meſſieurs, que vous dites en termes formels qu'il n'y a que des gens intéreſſés, c'eſt-à-dire critiqués dans les *Lettres Juives* & *Cabaliſtiques*, qui puiſſent les

les trouver mauvaiſes, & ne pas rendre juſtice à leur mérite. Un Anonyme de Neufchâtel a dit à peu près la même choſe dans un de vos derniers Journaux, & il prétend que vouloir diminuer le mérite de Mr. d'Argens, c'eſt tenter une choſe dont on ne viendra point à bout auprès des gens ſincères. Mais n'avez-vous pas dit, Meſſieurs, que Mr. d'Argens avoit infiniment de l'eſprit ? L'Anonyme auroit certainement bien tort, s'il prétendoit que Mr. d'Argens eût recherché vos loüanges; vous ſavez qu'il ne connoît perſonnellement aucun des Journaliſtes de Neufchâtel. D'ailleurs, Meſſieurs, permettez-moi de vous le dire, il paroît par les piéces que vous avez imprimées pluſieurs fois contre lui, qu'il a eu le malheur de vous déplaire. Je ne ſais à propos de quoi il ne lui eſt jamais rien échappé ſur votre compte qui ait pû vous déplaire, & je ne puis comprendre par quelle raiſon il a encouru votre diſgrace. Quoi qu'il en ſoit, je conſeillerai toujours à cet aimable & inſtructif Auteur de s'embarraſſer fort peu des outrages qu'on prétend lui faire, d'emploier mieux ſon tems qu'à les repouſſer, laiſſant à ſes amis, moins occupés que lui, le ſoin de dire à ſes pitoiables adverſaires,

Sur le ſage d'Argens l'orgueil & la malice
Vomiſſent ſans effet leur amère injuſtice.

Son

Son bon ſens a pitié de leurs fades bons mots,
Il faut, pour l'émouvoir, de moins lâches rivaux.

PERMETTEZ, Meſſieurs, qu'à ces vers de ma façon, un peu moins mauvais que ceux de l'Anonyme, j'en joigne quelques-uns de Mr. l'Abbé du Reſnel, & qui conviennent parfaitement à Mr. le Marquis d'Argens; c'eſt par-là que je finirai;

Comme l'ombre fait voir la vérité du corps,
Ainſi la pâle envie avec ſes vains efforts,
Au mérite éclatant ajoute un nouveau luſtre;
Tout Auteur envié devient bientôt illuſtre.

JE ſuis, Meſſieurs, avec toute la conſidération poſſible,

Vôtre très humble &c.

Le Baron DE FUSCH . . . .
de la Société Roïale de Londres.

A Eſſingen ce 1.
Décembre 1740.

SE-

SECONDE LETTRE.

AUX EDITEURS DU JOURNAL HELVE'TIQUE.

J'ALLOIS, Meſſieurs, vous envoier ma première Lettre, lorſque j'ai vû par hazard votre *Journal* du Mois de Novembre. J'y ai trouvé une ſeconde piéce contre Mr. le Marquis d'Argens, intitulée *Apologie des Suiſſes contre la quatre-vingt-deuxième Lettre du Tome III. des Lettres Chinoiſes, Ouvrage imprimé à la Haye en* 1740. Mon Dieu! quelle apologie! & qu'une Nation, auſſi reſpectable que la Nation Helvétique, ſeroit à plaindre ſi l'idée qu'on en doit avoir, dépendoit d'une pareille rapſodie! En vérité, Meſſieurs, je ne comprends pas comment des perſonnes d'eſprit & de mérite, telles que vous, veulent bien avoir la complaiſance de publier des Ecrits où l'on ne voit pas ſeulement l'ombre du ſens commun. Eſt-ce pour le plaiſir d'imprimer des injures contre Mr. le Marquis d'Argens? En ce cas là il ſeroit beaucoup plus commode, & pour vous, & pour les Lecteurs, de placer réguliérement dans tous vos Journaux une liſte alphabétique des termes les plus injurieux, & d'en faire une eſpèce de *Litanies* à l'honneur & gloire de Mr. d'Argens. Car du train dont

vous y allez, il n'y a pas apparence que vous ceſſiez ſi tôt, & apparemment dans tous vos Journaux vous placerez toujours quelque amas d'invectives contre un ingénieux Auteur, qui, malgré la bile & le déchaînement de ſes ennemis, aura les rieurs de ſon côté. Il faut que je vous avoüe que j'admire ſon indifférence au ſujet des prétendues offenſes qu'on croit lui faire. Vous lui rendez bien la juſtice dans le fond du cœur de convenir qu'il a *bon bec & bonne ferre*, & qu'il pourroit ſe délivrer aiſément des ennüieux croaſſemens de tous ces animaux lugubres qui voudroient décrier ſes Ecrits. Sans doute qu'il mépriſe des adverſaires, non ſeulement indignes de lui; mais de quiconque n'a pas fait entiérement banqueroute à la raiſon. Peut-on, quelque facile & quelque bon que l'on ſoit, accorder quelque peu de jugement à l'Auteur de la prétendue Apologie? En vérité il eſt des gens qui abuſent de la complaiſance qu'a le Public depuis aſſez long-tems, de lire les choſes les plus impertinentes & les plus ridicules. Je ne m'arrêterai pas à relever ici toutes celles qui ſe trouvent dans l'Apologie; car ce ſeroit perdre aſſûrément du tems bien inutilement, & dans ma premiére Lettre il y a de quoi anéantir tous les raiſonnemens abſurdes du prétendu Apologiſte. Il ne fait que repeter & étendre d'une maniére ennuieuſe ce qu'avoit dit ſon confrere dans la Lettre, inſerée un mois auparavant dans votre *Journal*; mais il avoit été plus ſage

& plus aviſé que lui, car il s'étoit contenté de faire des objections vagues, au lieu que l'Apologiſte, aiant voulu entrer dans un grand détail, a écrit preſque autant de ſottiſes que de mots. Par exemple, pour prouver que les Bâlois n'avoient point conſenti au paſſage du Général Merci en Alſace, voici ce qu'il dit: *Ce Général, après avoir traverſé le Rhin à Rheinfeld, paſſa de nuit, comme un éclair, ſur une langue de terre, large environ d'une demi lieüe* (elle a plus d'une grande lieuë d'étendue) *dépendante du Canton de Bâle. Mrs. de Bâle, informés que l'Armée des Imperiaux étoit dans le voiſinage, s'aſſemblerent la même nuit en la maiſon de Ville pour veiller à la ſûreté de l'Etat. Pour cet effet, en redoubla la garde. Chacun ſait que le Général Merci, après avoir paſſé le Rhin, fut battu*, &c. Je ne crois pas qu'on puiſſe rien voir d'auſſi ſingulier que cette prétendue narration juſtificative. Eſt-il rien de ſi comique que de faire défiler pendant une marche d'une lieuë, une armée de dix mille hommes comme un éclair; en ſorte qu'on n'a pas le tems de pouvoir avertir le Général d'arrêter, ou de changer cette marche, lorſqu'on n'ignore point qu'il eſt, pour ainſi dire, aux portes de la ville où ſont les gens qui ont le droit de lui repréſenter qu'il ne doit point paſſer dans un certain endroit de la neutralité duquel ils ſont garants? Puiſque Meſſieurs de Bâle étoient aſſemblés la même nuit du paſſage du Comte de Merci, au lieu de redoubler

la garde de leur ville pour laquelle ils ſavoient bien qu'il n'y avoit rien à craindre, ils auroient dû envoier des députés à l'Armée des Allemands, & les prier de changer leur deſſein & de prendre une autre route. Cela étoit tout naturel, mais ce n'étoit peut-être pas leur deſſein; car encore une fois je ne prétends rien décider ſur cet article, & il s'agit ſeulement que Mr. le Marquis d'Argens ne doit pas être injurié groſſiérement pour avoir écrit une choſe que toutes les apparences rendent plus que vraiſemblable, & que la Cour de France aſſûra être très réelle. L'Apologiſte en convient, & voici ſes propres termes. *Il eſt bien vrai que la France fut très ſcandaliſée du paſſage du Comte de Merci ſur les terres de Bâle, parce que l'on ſuppoſa que ce Canton avoit ſû la marche de ce Général, & que d'intelligence avec quelques principaux membres des autres Cantons, il l'avoit favoriſée; à quoi l'on ajoute que la caſſette du Comte de Merci, qui contenoit ſes papiers & inſtructions, étant tombée au pouvoir du vainqueur, l'on y avoit trouvé la preuve de ces faits. Le Comte du Luc, Ambaſſadeur du Roi en Suiſſe, l'inſinua ſur ce pied dans une Aſſemblée de tous les Cantons, qui ſuivit de près cette affaire.* Mr. d'Argens n'a donc dit, Meſſieurs, même au rapport de l'Apologiſte, que ce qu'ont aſſûré les Ambaſſadeurs du Roi ſon maître; que ce qu'a publié la Cour de France, & ce qu'ont cru tous ſes compatriotes. Pourquoi donc lui faire à lui ſeul un crime de ce dont les Bâ-

Bâlois doivent ſe juſtifier également dans l'eſprit de tous les François ? S'ils n'ont d'autres excuſes à leur alleguer que celle qu'apporte l'Apologiſte, je doute fort que ces derniers s'en contentent; car de dire que *l'Ambaſſadeur, aiant été ſommé de produire ſes preuves, garda un profond ſilence*, ce n'eſt point avoir gain de cauſe. Il s'en faut même bien. Un François répondra à cela que la Cour de France ne voulut point entrer dans un grand détail, & publier des ſecrets qui lui auroient aliéné dans les conjonctures préſentes preſque toutes les principales familles de la Suiſſe, puiſque le Comte du Luc prétendit que le Canton de Bâle avoit agi *d'intelligence avec pluſieurs des principaux Membres des autres Cantons.* C'eſt de quoi l'Apologiſte convient lui-même ; il valoit donc mieux dans cette occaſion diſſimuler habilement, que de faire un éclat qui auroit plûtôt nui que ſervi. Quant à l'autre raiſon qu'apporte l'Apologiſte, elle eſt encore plus mauvaiſe que la première. *Il n'eſt pas néceſſaire*, dit-il, *d'avoir une grande étendue de lumières pour ſentir tout d'un coup qu'il n'eſt pas concevable que les Cantons, mais principalement celui de Bâle qui a un intérêt ſi particulier de ménager la France, euſſent voulu rompre entiérement avec la France.* Je réponds premiérement que l'état où ſe trouvoit alors la France, étoit aſſez embarraſſant pour que les Suiſſes ne duſſent pas en appréhender beaucoup. D'ailleurs c'eſt cette néceſſité où eſt le Canton de

Bâle de ménager exceſſivement la France, qui ne contribuoit pas peu à l'envie qu'il avoit de la voir exceſſivement abaiſſée en perdant l'Alſace, comme cela auroit bien pû arriver, ſi le Comte de Merci eût pénétré dans le Roïaume. Le Canton de Bâle ſe trouvoit alors affranchi pour toujours des ménagemens qu'il eſt obligé d'avoir. D'ailleurs, ſes ménagemens ſont ſi forcés & ſi contraints, que malgré le danger qu'il court à ne pas les avoir, il lui échappe de tems en tems de certaines choſes qui prouvent combien peu il eſt porté pour la France. Je pourrois citer ici la dernière affaire, arrivée entre les habitans d'Huningue & ceux de Bâle; affaire, qui parut ſi griéve & ſi inſultante à la France, que le Maréchal du Bourg interdit d'abord non ſeulement tout commerce avec le Canton de Bâle; mais fit même ſéqueſtrer les effets des habitans de ce Canton dans l'Alſace. Ce Maréchal ſe reſſouvenoit du mauvais tour qu'il prétendoit que les Bâlois lui avoient joüé, & dans toutes les occaſions il avoit tâché de s'en venger. L'Apologiſte eſt le maître de démentir le Cardinal, comme il a démenti le Comte du Luc. Il ne niera cependant pas que par les Lettres de ce premier Miniſtre, écrites aux Magiſtrats de Bâle, il ne ſoit dit en termes précis que *les voïes de fait, exercées par pluſieurs Bâlois contre les Sujets du Roi très Chrétien, ne peuvent être excuſées, ni encore moins tolérées par Sa Majeſté, & qu'il ne doutoit pas que les Magiſtrats de Bâle qui n'i-*

n'ignoroient pas toutes les circonſtances de cette entrepriſe, héſitaſſent à la réparer d'une manière convenable, & à mériter par-là le pardon d'une pareille faute, & le retour de la bienveillance du Roi. Mais à quoi ſert-il que j'emploie plus de tems à prouver que les Bâlois n'aiment point les François? n'eſt-ce pas une choſe connue de l'Europe entière? Eſt-il un Officier de la garniſon d'Huningue qui ne puiſſe atteſter la vérité du fait avancé par Mr. d'Argens? Eſt-il enfin un ſeul Suiſſe dans les autres Cantons qui l'ignore? Au reſte, on prétend que les Bâlois n'aiment point la France, & qu'ils voudroient bien être délivrés d'un voiſin auſſi incommode. Je ne prétends point ni les blâmer, ni les charger d'un crime; il eſt naturel que chaque peuple cherche ſon avantage. Il faudroit être fou pour exiger des Bâlois ce que tout homme de bon ſens ne demandera jamais d'aucune Nation; il s'agit ſeulement de décider de la facon de penſer d'un peuple ſur le voiſinage d'un autre, & non pas de condamner cette façon de penſer, fondée ſur la politique & ſes intérêts.

Je viens à un autre article bien plus ridicule & bien plus abſurde; c'eſt celui où l'Apologiſte reproche au Marquis d'Argens de s'être ſervi de l'autorité de Mezeray pour calomnier les Suiſſes. Il prétend *que Mezeray n'eſt point favorable aux Suiſſes; ce qui paroît évidemment par les différens traits qu'il lâche contre eux, & le ſoin qu'il a de ravaler, autant qu'il peut, leurs bel-*

belles actions. Hé! par quelle raiſon Mezeray n'aimoit-il point les Suiſſes ? Avoit-il auſſi fait des *Lettres Juives* ? Avoit-il eu quelque démêlé avec les mauvais Poëtes de Lauſanne & de Neufchâtel ? Par quelle bizarrerie cet Auteur qui a rendu juſtice aux Anglois, aux Hollandois, aux Allemands, & même aux Eſpagnols malgré la haine & l'antipathie qu'il y avoit dans le tems qu'il a écrit entre les François & les Eſpagnols, a-t-il maltraité les Suiſſes, dont il n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre,& qui étoient alliés avec ſes compatriotes? Il y a là un myſtère plus impénétrable que tous ceux qu'on débite des Freres de la *Roſe-croix.* Je penſerois volontiers que dans le ſtyle de l'Apologiſte *maltraiter les Suiſſes*, c'eſt dire naturellement leur bien & leur mal, *ravaler leurs belles actions*, c'eſt les rapporter ſimplement & ſans emphaſe Il eſt ſi fâché contre Mezeray,qu'il ne peut ſouffrir que Mr. d'Argens ait ôſé le citer, & encore moins le loüer. *Il y a ſans doute*, dit-il, *beaucoup de témérité à combattre l'autorité d'un Hiſtorien, & en faveur duquel notre Ecrivain s'eſt déclaré auſſi ouvertement ; mais il me permettra bien de faire ici une petite digreſſion à l'occaſion des titres qu'il prodigue à Mezeray avec tant de faſte. Il falloit pourtant que la fidélité de cet Hiſtorien fût bien ſuſpecte, puiſque Mr. de Colbert lui fit dire par Mr. Perrault de l'Académie Françoiſe,* „ que le Roi ne lui avoit pas don-
„ né une penſion de 4000. livres pour é-
„ crire

„ crire avec ſi peu de retenue; que ce „ Prince reſpectoit trop la vérité pour „ exiger de ſes Hiſtoriographes qu'ils la dé- „ guiſaſſent par des motifs de crainte, ou „ d'eſperance. „ *Et il eſt à remarquer que ce compliment lui fut fait lorſqu'il travailloit à ſon Abrégé Chronologique.* Si l'Apologiſte avoit pris garde combien le garant ſur lequel il appuioit ce conte fabuleux de Mezeray étoit ſuſpect, il ſe ſeroit évité la peine ſur la foi de Moreri, & de Moreri imprimé à Bâle, de débiter gravement une ſottiſe. Il eſt vrai qu'il y en a deux ou trois mille autres dans le Dictionaire de cet Auteur, mais celle-là ne lui doit point être imputée; car elle ne ſe trouve point dans pluſieurs autres Editions, & elle a été ajoutée charitablement par ceux qui ont été chargés de celle de Bâle. Ces Meſſieurs ſe figuroient apparemment, ainſi que l'Apologiſte, que Mezeray n'avoit point aimé les Suiſſes, & ils vouloient en paſſant, rendre ſon autorité ſuſpecte & ſa mémoire mépriſable. Le tour n'eſt pas Chrétien, mais il eſt aſſez politique. Malheureuſement tous ceux qui ont quelque teinture des Belles-Lettres, ſavent que non ſeulement on ne dit jamais pareille choſe à Mezeray lorſqu'il travailloit à ſon Abrégé Chronologique; mais quand cet Abrégé parut, on ne fut que trop convaincu de l'impartialité de ſon Auteur, & loin qu'on le taxât d'avoir déguiſé la vérité, on voulut le contraindre à ſupprimer ce qu'elle lui avoit fait dire. Je citerai

rai à ce ſujet Mr. Bayle; l'Apologiſte conviendra bien que ſon autorité vaut un peu plus que celle du Moreri de Bâle. * *On me dira que l'Auteur corrige des fautes dans la ſeconde Edition, j'en conviens; mais ce ne ſont pas toujours des fautes réelles, ce ſont des changemens qu'il ſacrifie à des raiſons de prudence, à ſon repos, à l'injuſtice de ſes Cenſeurs. La ſeconde Edition que Mezeray fit de ſon Abrégé Chronologique, eſt plus correcte; mais il en ôta auſſi des vérités qui avoient déplu. C'eſt pourquoi les curieux s'empreſſent à trouver l'Edition in 4 qui eſt la première, & la païent à un gros prix.* Je voudrois bien ſavoir par quel droit l'Apologiſte trouve mauvais que Mr. d'Argens loüe un Auteur généralement eſtimé en France, en Allemagne, en Angleterre & dans toute l'Europe. Il me faudroit un Volume entier, ſi je rapportois ici tous les éloges que les plus grands hommes ont donnés à cet Hiſtorien; je renvoie l'Apologiſte à ceux qui ſont dans un Livre intitulé, *Eſſai ſur les Hiſtoriens François.*

Il n'eſt pas ſurprenant que notre Critique faſſe d'auſſi mauvais raiſonnemens ſur la bonté & le mérite d'un Hiſtorien renommé, puiſqu'il heurte directement non ſeulement la vérité, mais même le bon ſens dans deux ou trois endroits où il ſe mêle de parler des faits hiſtoriques les plus connus. Par exemple, il prétend qu'il n'y a aucune apparence que les Cantons euſſent voulu favoriſer l'Empereur Char-

* *Diction. Hiſtor. & Critiq.* Tom. I. pag. 55.

Charles-Quint au préjudice des François. Il dit que c'eſt en vain qu'on objecteroit les querelles & les brouilleries qui s'etoient élevées entre les Cantons & la France ſous le regne de Louis XII. & de François I. Le bon homme qu'il eſt, il ignore pleinement que jamais les François n'avoient eu ſujet de ſe plaindre autant d'aucune Nation, qu'ils l'avoient des Suiſſes dans ce tems-là. Voici comment s'explique un Hiſtorien François, en parlant de la bataille de Marignan, gagnée par François I. contre les Suiſſes. *Vraiment nous pouvons dire que les Suiſſes avoient beſoin de cette correction; car l'objet de leurs proſpérités paſſées emportoit déjà leurs inſolences par-delà les bornes d'honnêteté: mais de leur honte ils ont tiré du profit, devenans plus traitables & bons amis de leurs correcteurs.* * Je laiſſe à penſer à ceux qui ne ſont pas privés du ſens commun, ſi de pareils termes conviennent à *de petites brouilleries*, qui ne ſervent qu'à unir plus étroitement.

Ce que dit notre Apologiſte pour prouver l'attachement des Suiſſes & leur amitié ſincère pour François I. eſt encore démenti par le témoignage de tous les Hiſtoriens. Comparons ce qu'il dit avec ce qu'ont écrit ces Hiſtoriens, cela ſuffira pour le couvrir d'un ridicule étonnant.

Si

* *Inventaire général de l'Hiſtoire de France &c. par* Jean de Serres, pag. 404. Ed. in folio.

Si je ne craignois, dit-il, *de m'écarter trop de mon ſujet, j'aurois un beau champ en remontant un peu plus haut que la bataille de Pavie, pour faire voir avec quelle conſtance les Cantons ſoutinrent courageuſement François, tant en Italie que ſur les frontières de Picardie & d'Artois; avec quelle fermeté ils rejetterent les offres magnifiques que l'Empereur Charles V. & le Pape Léon X. leur faiſoient coup ſur coup pour ébranler leur fidélité.* Quel eſt l'homme aſſez phlegmatique pour ne point s'impatienter en liſant cette description emphatique & menteuſe de l'amitié des Suiſſes pour François I. lorſque tous les Hiſtoriens démentent préciſément tous les faits avancés par l'Apologiſte? Nous avons vû dans ma première Lettre que bien loin que les Suiſſes fuſſent inébranlables aux attaques de Léon X. ils ſe laiſſerent preſque tous ſéduire au Cardinal de Sion ſon Légat. Je repeterai ici les paroles de l'Hiſtorien dont j'ai cité un paſſage fort au long, & dont voici la fin. *Les Cardinaux de Médicis & de Sion, qui, comme Légats du Pape Léon, marchoient au milieu de l'armée avec leurs croſſes d'argent, environnés d'une infinité d'armes, d'artilleries & de blasphémateurs, d'homicides & larrons, les trouvant pleins de dédain & de mécontentement, n'eurent pas beaucoup de peine à leur faire affoiblir d'une grande partie l'armée Roïale pour renforcer l'ennemi; de fait tout ce gros eſſain de Suiſſes*, EXCEPTE' QUATRE MILLE, S'ALLA JOINDRE

DRE A' PROSPER COLOMNE. * Voilà en vérité de grandes marques d'une conſtance à toute épreuve ; en voici d'autres auſſi fortes. La première, c'eſt la violation manifeſte d'un des premiers articles de l'Alliance ; la ſeconde, c'eſt la déſertion preſque totale des Suiſſes de l'armée, commandée par Lautrec. *Juſques-là*, dit Mezeray, *les ennemis avoient reculé devant les François, à cette heure leur puiſſance s'étant acrue, ils leur vont donner la chaſſe. Les dix mille Suiſſes que le Cardinal de Sion avoit obtenus des Cantons pour la défenſe du Pape & du St. Siége, après avoir longtems déliberé s'ils les ſuivroient dans le Milanois, d'autant que c'étoit contrevenir à l'alliance qu'ils avoient avec le Roi, les joignirent enfin près de Gambare.* † Je viens à la dernière preuve de l'attachement des Suiſſes pour François I. elle entraina après elle l'entière perte du Milanois. *Les troupes du Pape & de l'Empereur*, dit l'Auteur des Révolutions de France, *ſecondées des Florentins & des bannis de Milan, s'emparerent de preſque tout le Duché. Lautrec qui y commandoit, n'avoit point d'argent pour païer les Suiſſes, ils faiſoient la force de ſon armée, & l'abandonnerent, & par les intrigues du Cardinal de Sion groſſirent le nombre de ſes ennemis.* En voilà aſſez ſur les bevûes du prétendu Apologiſte ; elles ſont ſi groſſières, que j'au-

* Le même, page 415.

† *Abrégé Chronolog.* Tom. V.

j'aurois pû me paſſer de les relever, & elles ſautent aux yeux des Lecteurs les moins clair-voians. Je lui conſeille donc de tâcher à l'avenir d'acquerir, non pas de l'eſprit, cela lui ſeroit impoſſible, mais du moins un peu de bon ſens. Alors il ne loüera plus ſans doute la rapſodie qu'a publiée dans votre *Journal* ſon cher confrere l'Anonyme. Juſqu'à préſent les éloges qu'il y donne, ſont une ſuite naturelle de ſa façon de penſer, *aſinus aſinum fricat.* Il eſt donc dans les règles que l'Anonyme & l'Apologiſte ſe donnent des loüanges réciproques. Je dirai encore un mot avant de finir ma Lettre, ſur un trait d'eſprit de l'Apologiſte. Il croit n'avoir pas beſoin de médire de Mr. d'Argens, parce que, dit-il, on en dit aſſez de mal. Qu'il apprenne qu'il n'y a que des faquins, de malhonnêtes gens, ou des fanatiques qui cherchent à flétrir ſa réputation. S'il veut agir de même, il n'a qu'à choiſir dans laquelle de ces trois claſſes on doit le ranger. La Vie de Mr. d'Argens peut ſe diviſer en deux périodes. Il a été en France juſqu'à l'âge de trente ans, aimé, eſtimé, chéri de tous ſes camarades qui lui en ont donné des preuves authentiques dans un tems où la ſeule vérité parloit en faveur de Mr. d'Argens. Le déchaînement des faux dévots n'empêcha point qu'un des plus reſpectables & des plus anciens Corps qu'il y ait parmi les Militaires, ne lui rendît la juſtice qu'il méritoit. Mr. d'Argens a rendu public le Certificat que ſes anciens camarades

marades lui ont envoié pour confondre ſes lâches ennemis. Je placerai ici ce Certificat, il eſt trop flatteur pour Mr. d'Argens, & montre trop la façon dont les honnêtes gens pènſent en France ſur ſon compte, pour le ſupprimer.

Nous *Capitaines au Régiment de Richelieu, certifions à tous ceux qu'il appartiendra, que Mr.* LE MARQUIS D'ARGENS, *a ſervi dans notre Régiment en qualité de Capitaine pendant toute la Campagne de Philipsbourg en* 1734. *& qu'il a quitté le dit Régiment après la Campagne à cauſe de ſes infirmités, & d'une chute qui le mettoit hors d'état de continuer ſes ſervices, la dite retraite faite avec l'agrément de Mr. le Duc de Richelieu, l'eſtime & l'amitié de tous ſes Camarades. Ce que nous certifions avec grand plaiſir. A Maubeuge, le* 11. *Mars* 1738. Signé, LUMAJOUR, *Major: le Chevalier* D'ARISSAC: LA TOUR: D'ARGENSON: *le Chevalier* DE LUMAJOUR: RAYNE: TERSON: MAJENVILLE: *le Chevalier* D'ARTIGNOSE: LA ROUSSET, *Commandant du* 3e. *Bataillon:* LA LANDELLE: GUICHEN: LE GRAS: SALIA: D'ESGUILLE: MAYNARD: RICHEBOUR: VAUGELAS. &c.

DEPUIS que Mr. d'Argens eſt ſorti de France, il a été en Hollande. Qu'on s'informe de ceux qu'il a fréquentés, de ſa conduite & de ſon caractère; qu'on conſulte le Comte de Schlippenbach Colonel de Dragons, qu'on demande à Mr. Doys, Général & Commandant de Maeſtrieht, s'il a eſtimé Mr. d'Argens; qu'on s'informe des

Ma-

Magiſtrats & des gens de conſidération de cette ville où Mr. d'Argens a preſque toujours vécu lorsqu'il a été dans les Etats de de Leurs Hautes Puiſſances, & l'on verra s'il a été aimé & conſidéré des honnêtes gens. Mais ſans que l'Apologiſte aille chercher ſi loin des témoins de la candeur, de la probité & du bon caractère de Mr. d'Argens, il en trouvera un grand nombre en Suiſſe parmi les gens les plus diſtingués. Mr. d'Argens a vécu pendant près de trois ans à Maeſtricht avec un Régiment Suiſſe, il s'eſt acquis l'eſtime de Mr. Sturler, Colonel de ce Régiment & Membre des deux Cens de Berne. Il a eu part à l'amitié de Mr. de May, de Mr. de Villedin, & de pluſieurs autres de ces Meſſieurs, Membres également des deux Cens, & par conſéquent des premiers du Canton de Berne. En quittant Maeſtricht, Mr. d'Argens a fait quelque ſéjour dans une Cour d'Allemagne, où il a été chéri de tout le monde. Il eſt enſuite retourné dans ſa patrie, & après y avoir réglé quelques affaires de famille, il eſt revenu dans cette même Cour, où il eſt actuellement. Il y paſſe ſes jours dans la joie & le plaiſir; il cultive les ſciences dans certains momens, & ſes amis dans certains autres; il réunit l'agréable & l'utile, & ſur-tout il mépriſe ſouverainement toutes les calomnies que quelques miſérables ont débitées contre ſon caractère. Je ſuis avec beaucoup de conſidération,

MESSIEURS, &c.

LET-

LETTRES CHINOISES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Chinois Voyageur à Paris & ſes Correſpondans en divers Endroits.

LETTRE PREMIERE.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

ENFIN me voilà à portée, cher Yn-Che-Chan, de me ſervir de la Langue Françoiſe, dont la connoiſſance nous a couté pluſieurs années d'étude. Je vais faire uſage

des inſtructions de nos amis les Européens ; bientôt je pourrai vérifier ſi ce qu'ils nous racontoient des mœurs des François, eſt conforme à la vérité, & ſi les Livres que nous avons lûs par le canal des Miſſionnaires, ſont dignes de foi.

Je ſuis arrivé à Paris depuis deux jours : dirois-tu que dans ce court eſpace de tems il s'eſt préſenté tant de nouvelles idées à mon eſprit, il s'eſt offert à mes yeux tant d'images qui m'étoient totalement inconnues, qu'à peine puis-je te dire foiblement une partie des choſes qui m'ont le plus frappé ? Il faudra que tu me donnes le tems de revenir de ma première ſurpriſe ; alors il me ſera permis d'entrer dans un détail que tu ne dois point eſperer de trouver dans cette première Lettre. Ne la regardes, cher Yn-Che-Chan, que comme les diſcours d'un homme ébloüi & troublé par la confuſion des objets. Un Siamois qui arrive à Paris, peut être comparé à ces malades qui ne ſauroient ſouffrir qu'avec peine le grand jour, & qui ſont obligés de s'accoutumer peu-à-peu à la clarté de cet aſtre.

Les François, par ce que j'en ai vû juſques ici, me paroiſſent auſſi prévenus en leur faveur que les Japonois, auſſi inconſtans que les Tartares, & auſſi ſpirituels que les Siamois. Si je n'avois pas ſû leur Langue avant d'arriver chez eux, toutes leurs manières m'auroient encore ſurpris davan-

davantage; tu ne ſaurois te figurer combien elles paroiſſent ſingulières.

JE débarquai à un port, quon appelle le Havre-de-Grace. A peine fus-je ſorti du bâtiment, que deux hommes s'approcherent de moi, & me dirent avec un air riant, *Monſieur eſt étranger ſans doute?* „ Je ſuis „ de Peckin, leur répondis-je. " *Quoi! Monſieur eſt Chinois*, reprirent-ils; *il doit avoir apporté bien des choſes rares de ſon païs. Oſerions-nous vous demander combien de tems vous avez reſté en voïage..... avez-vous couru de grands dangers .... ne trouvez-vous pas extraordinaire le changement de climats...?*

SURPRIS, cher Yn-Che-Chan, de ce nombre de queſtions accablantes, & étonné que des gens que je navois jamais vûs, montraſſent tant de curioſité, j'aurois bien voulu mortifier leur pétulance. Si j'avois été à la Chine, je leur euſſe fait ſentir tout le ridicule de leur conduite; comme étranger, je me contentai de leur dire: „ Meſ„ ſieurs, je ſuis au déſeſpoir de ne pou„ voir vous répondre; la laſſitude que m'a „ cauſée le voïage, me ſervira d'excuſe. „ Souffrez que j'aille chercher un gîte, & que „ je puiſſe me repoſer. " A peine eus-je dit ces mots, qu'un grand homme, qui étoit ſur le rivage & peu éloigné de moi, me dit: *Venez chez nous, Monſieur, vous y ſerez fort bien. Je loge ordinairement tous les Seigneurs qui paſſent ici, & il y a peu de*

jours que j'avois dans ma maiſon trois Milords, deux Ducs & cinq Barons Allemands. Enſuite, ſans attendre ma réponſe, il ordonna aux matelots qui portoient mes hardes, de le ſuivre; je me laiſſai entrainer, plûtôt que je n'allai volontairement, dans ſon auberge. A peine y fus-je entré, que la maitreſſe de la maiſon, les enfans, ſes domeſtiques mêmes commencerent à m'accabler de queſtions. Leur curioſité ne leur donnoit pas le loiſir de s'expliquer les uns après les autres: ils parloient tous enſemble, & le bruit qu'ils faiſoient, reſſembloit à celui d'une populace mutinée. Si je n'avois oüi leurs diſcours, j'aurois été dans une crainte mortelle: un autre Chinois qui n'eût ſû que ſa Langue, auroit ſans doute cru que tous ces gens ſongeoient à le voler, ou à le maltraiter.

CEPENDANT le bruit s'étant répandu dans le voiſinage qu'un Chinois étoit arrivé, on accouroit de toutes parts pour me voir, & l'on m'examinoit avec des yeux auſſi curieux, que ſi l'on eût conſidéré un de ces animaux rares, ou de ces tygres apprivoiſés que montent à Peckin les diſeurs de bonne-avanture. Pluſieurs étoient ſurpris de me trouver comme les autres hommes, j'entendois qu'ils diſoient: *Cela eſt fort ſingulier, il eſt preſque fait comme un François, qui pourroit le croire?* D'autres diſcouroient ſur mon habillement: l'un condamnoit ma robe qui ne laiſſoit pas voir la taille, l'autre n'approuvoit

point

point mon bonnet; celui-ci eût voulu que je n'euſſe point eu de pantoufles. Pendant près de deux ou trois heures, preſque toute la ville ne fut occupée que de ce qui me regardoit.

ENFIN la curioſité du Public étant raſſaſiée, tous les ſpectateurs retournerent chez eux, & je reſtai ſeul avec les gens du cabaret. Je demandai qu'on m'apprêtât à manger; & tandis qu'on me préparoit quelque choſe, l'hôteſſe me demanda: *Croiez-vous au Pape dans votre païs, mon cher Monſieur?* „ Non, lui dis-je, nous avons „ une Religion différente de la ſienne. „ Cependant nous vivons fort bien avec „ ceux qui ſont de ſa Croiance, & je ſuis „ fort ami avec pluſieurs Miſſionnaires Eu- „ ropéens. " *Mon Dieu!* repliqua cette femme, *vous me ſurprenez. Comment eſt-il permis que dans votre païs les Huguenots & les Janſéniſtes ſoient de ſi bonnes gens? Ici pour tous les biens du Monde on ne les feroit pas vivre avec les partiſans du Pape. Notre Curé dit qu'il aimeroit mieux que les bleds gelaſſent & que les pommes fuſſent toutes pourries, que de donner un coup de chapeau au Pere Recteur des Jéſuites.* „ Nous ne ſom- „ mes point, repliquai-je, ni Huguenots, ni „ Janſéniſtes; tous ces gens-là nous ſont auſſi „ indifférens que les perſonnes attachées „ au Pape. A la Chine nous ne diſtinguons „ point les Européens par leur Religion, „ mais par leurs païs; & ſi vous parliez „ ſur ce ſujet aux trois quarts des Chinois, „ ils

„ ils ne comprendroient rien à ce que „ vous leur diriez. Quant à moi, je vous „ entends, parce que j'ai été fort lié a- „ vec des Jéſuites & avec d'autres Miſ- „ ſionnaires François, qui, avant mon dé- „ part de la Chine, m'avoient donné une „ idée de leur patrie, & des diviſions que „ cauſoient certains dogmes de Religion: „ mais, je vous prie, faites-moi donner „ à ſouper; car je dois partir demain pour Paris, & j'ai beſoin de repos. " *Allons, Monſieur*, dit la femme, *vous allez être ſervi. Au reſte, on a eu ſoin d'arrêter votre voiture, & vous partirez demain à l'heure que vous ſoubaiterez.*

L'HÔTESSE me tint parole, & je partis en effet dès que le jour parut. Il ne m'arriva rien de conſidérable dans ma route. Je trouvai aux barrières de Paris le Marchand François à qui j'étois recommandé; il avoit eu le ſoin de venir au-devant de moi, pour m'éviter tous les embarras que j'aurois eus en arrivant dans une ville, telle que Paris. Je crois que ſans lui, je n'aurois ſû à quoi me déterminer, ni quel parti prendre; tant je fus d'abord étourdi du bruit que j'entendis, & de la confuſion qu'il y a dans cette ville.

FIGURES-toi que la Foire de Peckin la plus fréquentée eſt un déſert, eu égard à Paris. Le nombre des caroſſes eſt ſi grand, que les voitures s'arrêtent mutuellement les unes & les autres dans les rues; les gens qui ſont obligés d'aller à pied, ſe glif-

gliſſent au travers des roues de tous ces chars prêts à les écraſer. On les prendroit pour des oiſeaux, qui dans un buiſſon épais cherchent à ſe faire un paſſage au milieu des branches.

LA différence de ces caroſſes a quelque choſe de bizarre & de ſingulier. Auprès d'un qui eſt doré, doublé d'un velours magnifique, il en eſt un autre tout délabré, dont les glaces ſont remplacées par des planches. Les chevaux de cette miſérable voiture, que les François appellent *Fiacres*, y répondent parfaitement; l'un eſt blanc & borgne, l'autre noir & boiteux. Cette multitude d'équipages ſi différens, confondus les uns avec les autres, & arrêtés quelquefois tous également dans une rue par le plus mauvais de tous, rappelle dans l'eſprit d'un Philoſophe les grandeurs, les richeſſes, la pauvreté & la miſère, répandues dans ce Monde-ci ſans choix & bizarrement ſur tous les hommes. Quelquefois le mortel qui paroît le plus foible & le plus vil, arrête tout-à-coup toutes les affaires d'un Roïaume. Les Grands, ainſi que les petits, ſe trouvent dans le même cas, & un ſeul évenement les met dans le même embarras. Lorſqu'un phrénetique, né du ſang le plus vil, aſſaſſina en France le meilleur Roi qu'elle ait eu, on vit une preuve évidente du pouvoir que la fortune donne quelquefois aux créatures les plus abjectes de produire les plus grands évenemens.

C'EST assez moraliser, cher Yn-Che-Chan, je reviens au nombre étonnant de carosses. Ce qu'on voit dedans, n'est pas moins singulier & bizarre que la différence de leur beauté. Dans un char brillant on apperçoit une Duchesse, couverte d'or, de perles & de diamans, mais laide, vieille, & dont le visage ressemble à un morceau informe de pâte, de ceruse, sur lequel on a mis en plusieurs endroits une couche de vermillon. A côté de ce monstre noble, est dans un *fiacre* une Beauté roturière, vêtue d'une simple étoffe de laine, qui n'a d'ornemens que ceux qu'elle a reçus de la Nature. Auprès d'elle est un garçon de boutique, qui lui serre tendrement les mains & lui vole un baiser. Un vieux Magistrat dans sa berline est occupé peu loin de-là, à la lecture de quelque requête, qui doit causer la perte de deux ou trois familles. Un jeune homme, à qui l'on donne ici le nom de *Petit-Maître*, peste, jure dans sa caleche de ce qu'on ôse arrêter un homme de sa naissance : il crie sans cesse à son cocher, *Passe, passe donc, maraut*; mais il a beau s'égosiller, un Prélat gras & vermeil, étendu dans le fond de son équipage, s'oppose à ses desseins. Lui-même gémit du peu de respect qu'on a pour son sacré caractère; mais c'est en vain, il faut qu'il attende que le chartier qui a causé cet embarras, l'ait fait finir. Voilà, cher Yn-Che-Chan, un portrait de la vie humaine. Je tâcherai toujours de mettre à pro-

profit les choſes qui d'abord me paroîtront ici les plus indifférentes.

PORTE-toi bien.

De Paris, le . . .

LETTRE SECONDE.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

JE commence, cher Yn-Che-Chan, à prendre quelque notion des mœurs & des coutumes des François; mais quant à ce qui regarde leurs femmes, je n'ai pû même juſques ici avoir quelque idée juſte de leur taille & de leur phyſionomie. Ce n'eſt pas qu'elles ſoient voilées ainſi que toutes les Aſiatiques, ou qu'elles ſoient extrêmement reſſerrées dans leurs appartemens ainſi que les Chinoiſes, elles courent au contraire dans toutes les rues de la ville, & les promenades publiques en ſont remplies. Cependant on ne peut juger ſi celles qu'on y apperçoit, ſont réellement telles qu'elles le paroiſſent. Leur viſage eſt preſque toujours emprunté, elles l'ont fabriqué le matin avant de ſortir de chez elles. Elles font un maſque qui paroît fort beau, avec du blanc, du rouge, du bleu & du noir: ces deux dernières couleurs ſervent à peindre les veines

& les ſourcils; on emploie auſſi le noir à changer les cheveux. La même femme qu'on aura vûe une blonde la veille, deviendra le lendemain une brune piquante. La fantaiſie d'une Françoiſe, ſon miroir, & les conſeils de ſa fille-de-chambre décident de la figure qu'elle doit avoir pendant la journée.

QUANT à la taille des femmes de ce païs, elle n'a rien de plus réel & de plus certain que les traits de leur viſage. A l'aide de deux petites échaſſes, auxquelles on donne le nom de *ſouliers*, une femme ſe grandit d'un ou de deux pieds ſi elle le juge à propos, ſans qu'on puiſſe s'en appercevoir, ſes jupes & ſes robes dérobant aux yeux du Public la grandeur énorme de ſes talons.

AUTREFOIS, à ce qu'on m'a dit, les Françoiſes, peu contentes de s'aggrandir par les pieds, ſe relevoient encore par le moïen de leurs coëffures; elles portoient ſur la tête un petite piramide de linge entouré de dentelle, & ſoutenue artiſtement par des fils de cuivre; alors il arrivoit ſouvent qu'une femme, qui n'avoit pas réellement trois pieds, paroiſſoit un géant. Cette mode n'a pû ſubſiſter par deux raiſons: la première, c'eſt que les grandes femmes la trouvoient fort desavantageuſe; la ſeconde, c'eſt que la coëffure étoit ſouvent plus longue & plus haute que la perſonne qui la portoit, & l'on auroit dit avec juſtice que la plus grande partie

des

des Françoiſes étoient des colonnes de toile ambulantes.

SI la grandeur des femmes ne peut être connue dans ce païs, les autres défauts de leur taille ſont encore bien plus cachés. Une boſſe, quelque énorme qu'elle ſoit, diſparoît à l'aide d'un corps fort large, qui éloigne des épaules une robe de chambre volante qui tombe ſur un énorme panier, qui l'écarte inſenſiblement des pieds, & la fait tomber en talus à plus de deux pas des talons.

TU n'as aucune idée de ces paniers, cher Yn-Che-Chan, c'eſt de toutes les modes la plus folle & la plus ridicule. Figures-toi un large tonneau de quinze à ſeize aunes de circonférence, dont les cercles ſont faits de baleine, & le corps eſt ordinairement d'une groſſe toile. Une femme s'attache ce tonneau à la ceinture, & reſſemble pour lors à un de nos Prédicateurs, enfermé dans une des tribunes où il débite ſon ſermon. Rien n'eſt ſi ſingulier que de la voir trotter dans les ruës, tortillant ſon tonneau d'un air grave, ou badin, ſelon qu'elle eſt d'un tempérament, ou gai, ou mélancholique. Lorſqu'elle eſt dans un caroſſe, elle le remplit entiérement par ſon tonneau, qu'elle arrange artiſtement & de manière, que les deux bouts ſortent un peu par les portières: on diroit alors qu'une femme eſt un buſte qu'on a mis ſur des planches couvertes d'un riche tapis; il me ſemble de voir l'image

mage de quelque Divinité qu'on promene dans un char.

QUAND les femmes deſcendent de caroſſe, l'embarras que leur cauſe le tonneau, & la difficulté de le ſortir par une ouverture trop étroite, les obligent de montrer la jambe à tous ceux qui les regardent. En vérité je te dirai que je n'ai guères été récompenſé de ma curioſité, je n'ai vû que des jambes très ordinaires, & des pieds qui paroîtroient affreux à la Chine.

TU ſais, Yn-Che-Chan, que parmi les agrémens du ſexe nous regardons la petiteſſe des pieds comme un des principaux. Dès qu'une fille vient au Monde, on aide à perfectionner la Nature ; les nourrices ſont attentives à lui lier les pieds très étroitement pour les empêcher de croître. Les Françoiſes au contraire laiſſent grandir ces parties du corps, & n'emploient point les mêmes moïens que nous. Elles reconnoiſſent cependant que la petiteſſe des pieds eſt une des perfections des plus eſſentielles aux Dames ; car lorſqu'elles ſont parvenues à un certain âge, elles font tout ce qu'elles peuvent pour réparer le défaut qu'elles ont contracté dans leur jeuneſſe. Elles mettent leurs pieds à la torture dans des ſouliers fort étroits ; mais leur peine eſt preſque inutile, & le plus petit pied qu'il y ait à Paris, paroîtroit monſtrueux à Peckin.

J'AI parlé ici avec quelques François des raiſons qui nous ont déterminé à aimer

mer ſi fort la petiteſſe des pieds dans les femmes ; ils condamnent ce goût & le traitent de folie. *Quelle manie*, diſent-ils, *d'eſtropier les perſonnes pour les rendre plus belles, de leur cauſer une incommodité dont elles ſe reſſentent toute leur vie, de rendre leur démarche lente, mal aſſûrée, & desagréable aux yeux !* „ Je vois bien, ai-je „ répondu à ces François ; que vous ignorez que la politique & la raiſon ont „ autant de part à notre goût que la ſatisfaction des yeux. Convenez d'abord que rien n'eſt ſi desagréable que „ de voir un grand pied à une femme : „ vous ne pouvez même ſouffrir à Paris „ ceux qui vous paroiſſent tels, pourquoi „ donc ne cherchez-vous pas à perfectionner ce que vous reconnoiſſez être „ défectueux ? D'ailleurs, que ſavez-vous „ ſi l'idée des anciens Chinois n'a point „ été de rendre la démarche des femmes „ lente & mal aſſûrée, pour les obliger „ à garder la maiſon, & leur impoſer un „ joug qui leur parût d'autant plus ſupportable, qu'il eſt fondé ſur l'acquiſition de la beauté, ſi chere au beau „ ſexe ? Auſſi voit-on que les Chinoiſes „ ſouffrent très volontiers cette incommodité, & l'augmentent même, s'il eſt „ poſſible, pour ſe rendre les pieds petits. Vous m'avoüerez que ſi une mode doit être approuvée & ſuivie, c'eſt „ lorſqu'elle tend au bien de la Société & „ à la tranquillité des ménages particu-

„ liers.

„ liers. Nos femmes ont plus de diffi-
„ culté à marcher que les Françoiſes ; el-
„ les ne ſauroient courir pendant toute
„ une journée ſans une peine extrême.
„ Qu'arrive-t-il de là ? c'eſt qu'elles
„ ne ſortent que très peu de leur ap-
„ partement, qui eſt dans lieu le plus
„ intérieur de la maiſon ; qu'elles reſtent
„ avec les femmes qui les ſervent ; qu'el-
„ les s'amuſent des choſes qui ont quel-
„ que rapport avec leur ménage ; qu'el-
„ les ne ſont point diſtraites de leur de-
„ voir par le commerce qu'elles ont avec
„ des étrangers. Quand il ſeroit vrai ,
„ comme il ne l'eſt pas, que la petiteſſe
„ des pieds fût un défaut dans les fem-
„ mes, tous les maris ſenſés devroient
„ ſoutenir cette mode , & la regarder
„ comme le plus ferme ſoutien de leur
„ tranquillité. “

A peine eus-je achevé de parler , qu'un des François me répondit en riant : *Si vous connoiſſiez le caractère de nos femmes , vous ne vous figureriez pas qu'en leur rendant les pieds petits , on pût les obliger à reſter chez elles. Les leur coupât-on entiérement , elles marcheroient ſur des tronçons : la ſeule idée de gêne & de contrainte révolte les Européennes , & ſur-tout les Françoiſes ; elles aimeroient mieux la mort que la vie que menent vos Chinoiſes.* „ Je vous plains donc ,
„ repartis-je, puiſque vous êtes obligé de
„ ſouffrir un déréglement pareil , & je
„ m'étonne comment vous vous preſſez ſi

„ fort

„ fort de vous marier. Pour moi, ſi j'é-
„ tois François, la crainte d'épouſer une
„ femme que je ne pourrois voir que
„ quelques momens par hazard dans le
„ cours de la journée, m'empêcheroit
„ d'en prendre une. „ *Ho bo!* reprit le François, *nous penſons ici tout différemment, & chez nous ordinairement le mari le plus heureux eſt celui qui voit le moins ſa femme. Les trois quarts des Pariſiens deviendroient fous, s'ils étoient obligés de reſter deux jours de ſuite renfermés avec les leurs. On viendroit plûtôt à bout d'établir en France l'uſage d'un célibat perpétuel, que celui de vivre de la manière que vous regardez comme néceſſaire au bonheur d'un époux. Que dites-vous donc à vos femmes à la Chine, & que vous diſent-elles même pour ne point vous ennuier réciproquement par une longue & fréquente converſation?* „ Elles nous témoignent, „ repris-je, par leurs diſcours, par leur „ conduite & par leurs actions qu'elles „ nous aiment, & rien ne peut nous „ cauſer un plaiſir plus ſenſible.„ *Ha ha!* dit le François avec un air moqueur, *vous vous appellez* mon cœur, petit bon, mon ami. *Peſte que cela eſt tendre! Mais à nous autres François il nous paroît un tant ſoit peu inſipide.*

Un étranger qui nous aborda, interrompit cette converſation, & je ne pus oüir les fauſſes maximes que cet Européen ſe préparoit à me débiter d'un ton ironique. Tu peus juger par ce que je viens de te dire,

dire, ſi le mariage en France doit faire bien des gens heureux. J'attends inceſſamment des nouvelles de Tiao & de Choang; le premier doit être arrivé en Moſcovie, & le ſecond ſera ſans doute bientôt à Iſpahan. Marques-moi ſi Kieou-Che eſt parti pour le Japon, & pries-le de m'écrire.

PORTE-toi bien.

De Paris, le. . .

LETTRE TROISIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LEs François, cher Yn-Che-Chan, reſſemblent en bien des choſes aux Chinois. Ils ont en général, ainſi qu'eux, l'eſprit doux, traitable & humain; leurs manières ſont affables, on n'y voit rien de dur, d'aigre, ni d'emporté. On s'apperçoit d'abord de la politeſſe des François, elle ſe répand dans preſque toutes leurs actions. Le ſimple peuple à Paris n'a rien de ruſtre & de groſſier : un ouvrier, occupé au travail, quittera ſa boutique pour remettre un étranger dans le bon chemin dont il ſe ſera égaré, ſans qu'il exige pour ſa peine le moindre ſalaire; bien différent en ce point d'un plébeïen Hollandois, qu'on m'a aſſuré demander de l'ar-

l'argent pour avoir appris l'heure qu'il étoit.

JE vis l'autre jour un homme qui entra chez mon hôte, & lui dit d'un ton assez impoli : *N'est-ce point ici l'Hôtel d'Angleterre ?* „ Non, Monsieur, lui répondit „ l'hôte, c'est dans la rue prochaine ; je „ vais avoir l'honneur de vous y conduire. „ Il le fit en effet, & lorsqu'il fut de retour, *Vous voiez bien*, me dit-il, *cet homme que je viens de conduire, c'est un bourgeois Anglois. Si j'étois chez lui, & que je lui demandasse la même grace, il me riroit au nez. Ce qu'il y a de pis, c'est que si ma physionomie lui déplaisoit, & qu'il aperçût par hazard une bourse à mes cheveux, ou quelque autre chose qui sentît trop l'habillement François, il me jetteroit de la bouë sur mes habits.* „ Je suis étonné, dis-je à ce „ Parisien, que vous ne traitiez pas ici cet „ homme de la même manière qu'il vous „ traiteroit, assûré par plusieurs exemples de ce que vous auriez à esperer de „ sa rustique férocité. Que ne prenez-vous „ vos avances, ou plûtôt que n'usez-vous „ de représailles pour venger vos compatriotes ? „ *Cette vengeance*, repartit „ le François, *seroit indigne d'un homme généreux. Pourquoi outragerois-je un homme qui personnellement ne m'a fait aucun mal ? D'ailleurs, la qualité d'étranger qu'il a dans ce païs, le rend respectable ; & outre le Droit des gens, il doit encore joüir de celui*

de l'hoſpitalité. C'eſt aux politeſſes qu'on fait ici aux étrangers, que la Nation Françoiſe eſt redevable de la réputation qu'elle a de connoître mieux les bienſéances de la vie que toutes les autres. Ses voiſins, quelque jaloux qu'ils ſoient de ſa grandeur & de ſa puiſſance, conviennent de cette vérité; auſſi le Roïaume eſt-il rempli d'étrangers qui accourent en foule dans un païs où il eſt ſi gracieux de voïager.

QUOIQU'ON penſe, cher Yn-Che-Chan, d'une manière bien différente à la Chine qu'on ne fait en France, je ne puis m'empêcher d'approuver les ſages diſcours de ce François. Car enfin, l'inclination qu'on a à Peckin & dans les autres grandes villes de notre Empire à tromper les étrangers, me paroît indigne & tout-à-fait contraire au caractère des gens qui ſe piquent d'étudier les règles de la bonne morale, & qui ſe vantent avec tant d'oſtentation de pratiquer les vertus les plus épurées. Si tu veux me permettre de parler ſincérement & à cœur ouvert, je te dirai, cher Yn-Che-Chan, qu'en général nos compatriotes ſont plus fins & plus ruſés qu'ils ne ſont honnêtes gens. Ils ſavent ſe contraindre, garder les déhors, & couvrir leurs vices avec tant d'adreſſe, qu'ils en dérobent la connoiſſance au Public; mais lorſqu'on vient à ôter le maſque qui déguiſe leurs ſentimens pernicieux, on eſt étonné de voir les crimes les plus grands regner en ſouverains dans le cœur d'un hom-

homme, dont l'extérieur eſt preſque toujours celui d'un grave Philoſophe.

CE qui me paroît de plus affreux, cher Yn-Che-Chan, c'eſt que nous faiſons ſervir à excuſer nos forfaits, cette modération dont nous nous piquons, & nous trouvons dans ce flegme qui ſemble nous être naturel, des reſſources pour pallier la honte que devroit nous donner la mauvaiſe foi que nous avons pour les étrangers. Je me ſouviens qu'étant un jour dans la province de *Canton*, je ne pus m'empêcher d'être ſaiſi d'indignation à la réponſe que fit un de nos compatriotes à un marchand Anglois, à qui il avoit vendu un grand nombre de balles de ſoie. Cet Européen, avant de les faire tranſporter dans ſon vaiſſeau, voulut les examiner: il ouvrit la première & la trouva fort bien conditionnée; aiant voulu voir les autres, il s'apperçut que toutes les ſoies en étoient pourries. Il reprocha vivement au Chinois ſa mauvaiſe foi & ſa filouterie; mais celui-ci, conſervant un ſang froid auſſi ſurprenant que déplacé, lui répondit: *Je vous euſſe beaucoup mieux ſervi, ſi votre fripon d'interprête ne m'eût fort aſſûré que vous ne viſiteriez point vos ballots.*

J'AI été encore préſent à une autre ſcène, où l'effronterie d'un Chinois ne fut pas moindre que celle de ce marchand de *Canton*. Un païſan d'un village auprès de Peckin, vint dans cette ville un jour de

marché pour y vendre des proviſions ; il vendit à un Hollandois un jambon. Cet étranger fut bien ſurpris, lorſqu'étant arrivé chez lui, aiant fait cuire ſon jambon & en aiant voulu manger, il s'apperçut, après l'avoir ouvert avec le couteau, que le mêts dont il comptoit ſe raſſaſier, conſiſtoit dans une piéce de bois, couverte d'une terre graſſe & rougeâtre qui tenoit lieu de la chair, & enveloppée artiſtement d'une peau de cochon. Quelque fâché qu'il fût, il fallut qu'il prît patience. Peu de jours après il retourna au marché ; & aiant retrouvé le même villageois qui lui offroit des chapons, *Voions auparavant*, dit-il, *ſi tes chapons ſont de la même fabrique que tes jambons.* Alors le Hollandois, aiant examiné le chapon qu'on lui avoit préſenté, découvrit qu'on en avoit ouvert l'eſtomac, tiré toute la chair, & mis de l'étoupe à la place. Le païſan, voiant ſa friponnerie reconnue, ne parut point confus. „ Je ne ſuis, dit-il, qu'une bête, & „ vous êtes beaucoup plus habile que „ moi. A l'avenir je ne me joüerai plus „ aux Européens, je vois bien qu'ils en „ ſavent plus que les Chinois. „

Avouons, cher Yn-Che-Chan, que ce flegme qui ſert à diminuer la honte qui doit ſuivre le vice, eſt plus criminel qu'un emportement, excuſable à la vûe d'une inſigne friponnerie. La modération dans le crime eſt plus blâmable que la vivacité, puiſqu'il paroît que dans le premier cas on agit

agit avec une entière liberté, que l'ame joüit de toutes ſes facultés ; au lieu que dans le ſecond une eſpèce de fureur, dont on ne peut être le maître, nous fait faire malgré nous des choſes que nous ſerions les premiers à blâmer ſi nous conſervions l'empire entier de notre raiſon.

QUOIQUE je blâme le ſang froid que nos compatriotes conſervent dans leurs fourberies, je ſuis bien éloigné de prétendre que dans les autres actions ils ne faſſent très bien de ſe poſſeder entiérement, & de réprimer les mouvemens impétueux de ces ſaillies qu'ils blâment ſi fort dans les Européens, & ſur-tout dans les François. Je mets autant de différence entre un homme qui agit avec poids & meſure dans toutes les occaſions, qui ne ſort jamais de ſon état ordinaire, & entre un autre qui ſe livre à ſa colère, à ſa vivacité, à ſa fureur, que j'en trouve entre un homme qui eſt toujours ſage, & un fou qui a de longs & bons intervalles, mais qui cependant eſt ſujet à des accès dangereux.

NE penſes donc pas, cher Yn-Che-Chan, qu'en blâmant nos compatriotes, je cherche à excuſer la pétulance des trois quarts des François. Quand je l'entreprendrois, je ſais que mes ſoins ſeroient inutiles & mes peines perdues ; ils t'ont aſſez appris, lorſque tu as eu à Peckin quelque affaire avec eux, combien leur vivacité eſt outrée & déplacée. Je me ſouviens qu'un jour, après une converſa-

tion que tu avois eue avec un marchand François, tu me disois qu'*il étoit impossible qu'un Chinois pût écouter en un mois ce qu'un François pourroit lui dire dans une heure.* Que penserois-tu donc de leur babil & de leur vivacité, si tu étois, ainsi que moi, au miliau d'eux ? Tu croirois sans doute, entendant un bourdonnement continuel de de différentes voix, être entouré d'un essain d'abeilles, à qui le Ciel auroit accordé la figure humaine; car dans une assemblée les François, & sur-tout les jeunes gens, ne se contentent pas de parler les uns après les autres, ils craignent que le tems ne leur manque, ils crient ordinairement tous ensemble plûtôt qu'ils ne s'expliquent & ne se communiquent leurs idées. Quelquefois il arrive que lorsque deux ou trois parlent, deux ou trois autres chantent, & deux ou trois autres siflent. Cependant c'est une règle établie en France par la politesse, qu'on doit parler bas, d'une manière modeste, & quand les autres gardent le silence; mais dans ce païs-ci, à ce que j'ai pû remarquer, il y a sur toutes les matières de fort belles loix & des règles fort sensées, très mal observées, & qui ne sont faites que pour montrer que les François connoissent le bon & le sage, mais qu'ils ne les suivent guères. Vous entendrez communément des gens qui vous diront qu'il faut bien se garder de se laisser dominer à un naturel trop vif ou trop ardent, qu'un ga-

galant homme doit être le maître de ſes paſſions, qu'il faut qu'il fuie avec ſoin cette vivacité & cette activité pétulante, qui veut tout faire, tout dire, tout exécuter & tout emporter. Les mêmes perſonnnes qui auront fait ces beaux diſcours, tomberont elles-mêmes dans les défauts qu'elles condamnent, parce qu'elles ne ſe ſont pas fait de bonne heure un uſage de réſiſter à leurs mouvemens & de dompter les fougues de leur tempérament.

PORTE-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

De Paris, le. . .

LETTRE QUATRIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

JE continue, mon cher Yn-Che-Chan, à examiner atentivement les mœurs des François. Pour en juger avec plus de connoiſſance, je les compare avec les uſages & les coutumes des Chinois, j'oppoſe les inclinations d'un peuple à celles de l'autre; je vois alors très aiſément en quoi ils ſe reſſemblent & en quoi ils différent.

JE te parlerai encore dans cette Lettre de la Nation Françoiſe en général; je crois que c'eſt une néceſſité d'en avoir une idée juſte & diſtincte, avant que d'entrer

dans un détail qui regarde les différens Etats & les particuliers.

Je t'ai dit dans ma dernière Lettre que les François connoiſſoient les bienſéances, qu'ils avoient de belles loix, mais qu'ils pratiquoient peu les premières, & ne ſe ſoumettoient guères aux ſecondes. J'en vois tous les jours des exemples dans le peu d'égard qu'ils ont pour les vieillards; cependant c'eſt une de leurs maximes fondamentales que rien n'eſt ſi reſpectable que la vieilleſſe. Un jeune étourdi s'aſſeyera dans les places publiques, aux ſpectacles, dans les Temples, au-deſſus d'un homme de ſoixante-&-dix ans, ſans lui faire la moindre politeſſe: quelquefois même ſi le vieillard eſt d'une condition inférieure à la ſienne & d'une naiſſance moins illuſtre, il le mépriſera. Un pareil étourdi chez les Chinois ſeroit regardé comme un inſenſé, à qui la vanité auroit fait perdre la raiſon. Nous ſommes fermement perſuadés que s'il convient d'avoir de la politeſſe, de la douceur & de l'affabilité, c'eſt ſur-tout à l'égard des vieillards, qu'on doit conſidérer comme des perſonnes que l'âge & le tems ont rendu les dépoſitaires de la ſageſſe & des connoiſſances qui manquent à la plûpart des hommes. Loin que chez les Chinois la naiſſance, les richeſſes, les honneurs, les dignités diſpenſent des égards qu'on doit à la vieilleſſe, le Souverain même ſe fait une gloire & un honneur de la

reſpecter dans les particuliers les plus communs. Je me ſouviens que quelques mois avant que je partiſſe de Peckin, un petit Mandarin, âgé de cent ans, ſe rendit au Palais le premier jour de l'année pour ſaluer l'Empereur. Quoique ce Prince eût coutume de ne voir perſonne ce jour-là, il ordonna cependant qu'on fît entrer ce vénerable vieillard. Il alla au-devant de lui, l'empêcha de le ſalúer à genoux, & lui dit avec beaucoup de bonté: *Vous ſerez dorénavant le maître de me voir & de me parler toutes les fois que vous voudrez. Je vous diſpenſe de toutes les cérémonies, j'irai moi-méme au-devant de vous, je dois cet honneur à votre âge; & pour vous donner des marques encore plus eſſentielles de mon eſtime pour vous, je vous fais premier Préſident du Tribunal des Mathématiques.* Ce vieillard, cher Yn-Che-Chan, ſe félicita, comme tu peus le croire, d'avoir vécu juſqu'à ce jour. Il eſt très commun au contraire de voir en France des gens remplis de probité & de ſageſſe, qui, par le mépris dont ils ſont accablés & par le peu de cas qu'on fait d'eux, regrettent d'être parvenus à leur âge, & voudroient que la mort leur eût épargné une partie de leur infortune.

Il eſt preſque auſſi dangereux de vieillir chez les François, que d'être attaqué chez les Chinois de quelque maladie contagieuſe; chacun vous fuit, chacun vous évite. On ſeroit tenté de vous dire: *D'où vient*

ne vous faites-vous point enterrer? Quel rôle joüez-vous dans ce Monde? vous ne ſervez plus qu'à y embarraſſer les autres. Il eſt très commun d'entendre dire, en parlant de certains vieillards vénerables, *C'eſt un vieux radoteur, c'eſt un bon homme qui rêve.* Je ſuis aſſûré que ſi un bourgeois, auſſi âgé que le Madarin à qui l'Empereur rendit tant d'honneurs & fit tant d'amitié, ſe préſentoit à la porte d'un Seigneur François le jour d'une grande cérémonie, il courroit le riſque d'être rebuté, & peut-être chaſſé comme un incommode. En voilà aſſez ſur cet article, cher Yn-Che-Chan, paſſons à un autre.

Il me paroît que l'intérêt n'a point autant de pouvoir ſur l'eſprit des François que ſur celui des Chinois. Tu ſais que c'eſt le foible de notre Nation, & qu'il fait joüer aux Chinois toute ſorte de perſonnages. Un Auteur Européen, qui a écrit une hiſtoire de notre Empire, leur reproche qu'il leur fait même prendre celui de deſintéreſſé. Je crois qu'il eſt fondé, & que c'eſt avec raiſon qu'il dit: * *S'il y a quelque gain à faire, ils y emploieront toute la ſubtilité de leur eſprit. On les voit s'inſinuer avec adreſſe auprès des perſonnes qui peuvent favoriſer leurs prétentions, ménager de*

* *Deſcription Géographique, Politique, Phyſique de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe, par le* P. J. B. du Halde, de la Compagnie de Jeſus, *Tom. II. pag.* 90.

de longue main leur amitié par de fréquens ſervices, s'ajuſter à tous les caractères avec une ſoupleſſe étonnante, & tirer avantage des moindres ouvertures qu'on leur donne, pour parvenir à leurs fins. L'intérêt eſt comme le mobile de toutes leurs actions : dès qu'il ſe préſente le moindre profit, rien ne leur coute, & ils entreprendront les voïages les plus penibles. Enfin, c'eſt-là ce qui les met dans un mouvement continuel & ce qui remplit les rues, les rivières, les grands chemins d'un peuple infini, qui va, qui vient, & qui eſt toujours en action.

ON pourroit dire, cher Yn-Che-Chan, que les François ne ſont guères plus tranquilles que les Chinois, & ſont auſſi occupés de leur commerce. On pourroit encore leur appliquer tout ce que cet Auteur écrit de nos compatriotes à la politique près, dont les ſimples particuliers dans ce païs ignorent même les premiers principes. Les François ont trop de vivacité pour ſe contraindre pendant long-tems ; & quoiqu'ils ne ſoient point inſenſibles au gain, il leur ſeroit impoſſible de *ménager de longue main l'amitié de certaines perſonnes par de fréquens ſervices, & de s'ajuſter à tous les caractères avec une ſoupleſſe étonnante.* Cette ſoupleſſe eſt preſque inconnue en France ; mais on m'a aſſûré qu'en Italie & dans pluſieurs autres Etats de l'Europe elle étoit encore pouſſée plus loin qu'à la Chine.

SI les marchands François ſont incapables de ſe préparer de loin des moïens pour

pour favoriſer leur commerce, ils ne laiſſent pas cependant d'en avoir pluſieurs, qu'ils trouvent dans leur propre caractère & dans celui de leur Nation; l'affabilité du vendeur & la curioſité de l'acheteur ſont dans ce païs les deux principaux piliers du commerce. Il eſt preſque impoſſible à un François de paſſer devant une boutique, & de n'être pas tenté de voir les nouvelles modes qui y ſont; un marchand les étale d'abord aux yeux des curieux, & l'entrée de ſa boutique eſt ouverte, même à ceux qui ne ſongent point à rien acheter. Il arrive de là que très ſouvent un homme qui n'avoit deſſein que de voir une étoffe, une montre, une épée, &c. ne peut réſiſter au plaiſir de ſe l'approprier; car l'empire de la mode eſt auſſi puiſſant ſur l'eſprit des François, que celui de la jalouſie chez les Turcs & les Tartares.

Les Pariſiens, ſur-tout ceux dont les boutiques ſont dans un vaſte *bazar* *, auprès du Tribunal † où l'on rend la juſtice, ont recours à un moïen aſſez ſingulier pour attirer les acheteurs, & qui ne plairoit guères à nos Chinois. Lorſque leurs femmes ſont jolies, ils les font reſter auprès de la porte de la boutique, comme ſi elles étoient des eſpèces d'enſeignes qui dénotaſſent les marchandiſes qu'on y vend. Les Fran-

* Ce terme veut dire un marché couvert.
† Les boutiques du Palais.

François, naturellement enjoüés & folâtres, ne réſiſtent guères au plaiſir de caqueter quelques momens avec une jolie femme. A la faveur des douceurs qu'on dit à ſon épouſe, le marchand vuide peu à peu ſa boutique. On m'a aſſûré que bien de ceux qui n'avoient point de jolies femmes, ne voulant point perdre cet avantage, ſuppléoient par des filles bien faites qu'ils paroient pour reſter dans leur boutique, à l'inconvénient d'avoir une moitié, dont le nez étoit trop court, ou dont les yeux n'étoient pas aſſez fendus ; car tu remarqueras, cher Yn-Che-Chan, que ce qui fait la beauté en Europe, forme la laideur à la Chine. Les peuples ont des ſentimens ſi oppoſés, qu'ils ne s'accordent pas même ſur ce qui doit les rendre beaux ou laids *. Triſte preuve de l'incertitude dans laquelle nagent tous les hommes, ſans eſperance d'attraper le rivage dans une nuit obſcure ! Nous faiſons conſiſter la beauté à avoir le front large, le nez court, les yeux petits, la face large & quarrée, les oreilles grandes & longues; une pareille phyſionomie eſt horrible aux yeux d'un Pariſien. Pour être beau ſelon lui, il faut avoir le nez plûtôt long que court, les yeux grands & bien fendus, le viſage un peu long & ovale, les oreilles

* *Turpis Romano Belgicus ore color.* Propert. *Lib. II.*

les petites, & le front plûtôt étroit que large. Tant de différence ſe rencontrant entre le goût des Européens & des Chinois, je trouve aſſez ſingulier qu'un Auteur François que j'ai lû depuis peu de jours, ait dit qu'à peu de choſe près nous avions la même idée de la beauté. Je ne crois pas qu'on puiſſe en voir qui ſoit plus oppoſée, que celles que s'en forment ces deux peuples.

Au reſte, j'ai remarqué que dans tous les tems les Européens ont peu eſtimé les fronts larges que nous aimons ſi fort. Un ancien Romain * loüe beaucoup la petiteſſe du front de ſa maitreſſe. Les femmes Romaines recherchoient avec tant de paſſion à ſe rendre le front étroit, qu'elles mettoient des bandeaux pour le diminuer. Cependant un front trop étroit paroîtroit aujourd'hui en France deſagréable, & ſeroit même regardé comme une marque de peu d'eſprit. On ne veut à Paris ni un front comme celui des anciennes Romaines, ni comme celui des Chinoiſes: la petiteſſe de l'un paroît auſſi vicieuſe que la grandeur de l'autre; c'eſt-là peut-être la ſeule choſe dans laquelle les François priſent la médiocrité.

PORTE-toi bien, cher Yn-Che-Chan, & donnes-moi de tes nouvelles.

De Paris, le...

LET-

* Horace, parlant de ſa chere Licoris, dit: *Inſignis tenui fronte.*

LETTRE CINQUIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

QUELQUE prévenus, cher Yn-Che-Chan, que les François ſoient en leur faveur, quelque bonne opinion qu'ils aient de tout ce qu'ils font & de tout ce qu'il y a chez eux, ils n'ont cependant aucune averſion marquée pour les manières, & ſurtout pour les modes étrangères; ils les adoptent aiſément. Il eſt vrai qu'ils y ajoutent, ou qu'ils y diminuent quelque choſe, afin qu'ils puiſſent dire que le bon goût François s'y trouve; car quoiqu'on penſe ici qu'on peut avoir de l'eſprit & des talens dans les autres païs, on croit que cet eſprit & ces talens ne ſont point auſſi épurés qu'ils le ſont en France. Les François ont aſſez de bon ſens pour profiter des découvertes des étrangers; mais ils ont trop de vanité pour ne pas vouloir ſe les approprier & paſſer pour en être les auteurs, ou du moins pour ceux qui les ont perfectionnées, en y faiſant quelques legers changemens. Tu me demanderas peut-être, cher Yn-Che-Chan, de quelle ſorte ſont ces changemens. Je te dirai qu'ils ſont preſque toujours plus brillans que ſolides, & plus ingé-

génieux qu'utiles ; mais enfin c'eſt toujours quelque choſe que de ſavoir accommoder à ſon goût tout ce qui peut nous ſervir.

Puisque nos Chinois ont autant de vanité que les François, je voudrois bien qu'ils euſſent autant d'adreſſe, & qu'ils cherchaſſent à profiter des idées que leur fourniſſent les autres Nations, pour perfectionner les Arts & les Sciences. Notre averſion pour les manières des Européens eſt auſſi pernicieuſe que ridicule : elle eſt pouſſée à l'extrême, & je ne puis comprendre comment elle peut l'être autant chez un peuple, où l'étude de la ſageſſe eſt la principale occupation de tous les gens qui veulent parvenir aux emplois.

Nous voions tous les jours des vaiſſeaux Européens, nous en admirons la conſtruction, celle des nôtres eſt mauvaiſe, dangereuſe pour la navigation, peu commode pour les mariniers ; cependant nous ne quittons point notre ancienne manière de conſtruire. Nous croions que ce ſeroit un crime d'y rien changer, & que la majeſté de l'Empire en ſeroit flétrie, comme ſi la grandeur d'un Etat dépendoit du maintien & de la durée des vieilles erreurs qui y ont jetté de profondes racines, & qu'on ne peut devenir plus ſage & plus habile, ſans ſe rendre moins illuſtre & moins reſpectable. Convenons, cher Yn-Che-Chan, que notre vanité eſt bien mal placée. Celle des Architectes de Peckin n'étoit-elle pas

pas digne de pitié, lorſqu'il fallut agir de force pour les obliger à bâtir ſur un modèle qui étoit venu d'Europe, le Temple qui eſt enfermé dans l'enceinte du Palais?

JE pardonne aux Chinois leur vanité ridicule lorſqu'ils n'avoient encore aucune idée du Monde, & qu'ils demandoient aux premiers Européens qu'ils virent, s'il y avoit chez eux des villes, des villages & des maiſons; alors il leur étoit permis de ſe figurer que leur Empire étoit preſque auſſi étendu que la terre, qu'hors de la Chine il n'y avoit rien de beau & de bon, & que les Lettrés * ſavoient tout ce qu'on peut ſavoir: mais aujourd'hui qu'ils connoiſſent combien les Européens l'emportent ſur eux dans preſque tous les Arts & dans toutes les Sciences, ils devroient bien revenir de leurs erreurs & ſe desabuſer de leurs préjugés. Je voudrois qu'ils jettaſſent quelquefois les yeux ſur une Mappemonde, & que la vûe du petit coin de terre qu'occupe la Chine, leur fît faire de ſérieuſes réflexions ſur la fauſſeté de cette grandeur immenſe qu'ils lui attribuoient avant de connoître toute l'étendue du Globe. Cela fut un jour fort utile à deux Mandarins de mes amis. Ils parcouroient une Carte du Monde avec un Européen, ils lui demanderent où étoit leur

* C'eſt le nom qu'on donne aux Savans de la Chine.

leur païs, comptant qu'il occupoit pour le moins l'hémiſphère qui contient l'Europe, l'Aſie & l'Afrique. „ Voiez-vous „ cet eſpace, dit l'Européen, c'eſt l'Aſie. „ Dans cette partie du Monde voici la „ Perſe, les Indes & la Tartarie. La Chi„ ne occupe le petit terrein que voilà. „ Les Mandarins, ſaiſis d'étonnement, ſe regarderent mutuellement, & s'écrierent tous les deux: *Elle eſt bien petite!*

Si la vanité des Chinois eſt différente de celle des François, & ſi leur amour propre eſt moins bien entendu, l'attachement qu'ils ont à la vie & les ſoins qu'ils prennent de ce qu'on doit faire après leur mort, ſe trouvent également dans ces derniers; c'eſt en quoi ces deux peuples ſe reſſemblent peut-être le plus.

Les Chinois craignent ſans ceſſe l'approche du dernier moment. Ce ſouvenir cruel trouble le cours de toute leur vie, empoiſonne leurs plus doux plaiſirs; au milieu des feſtins, des jeux, des ſpectacles, cette cruelle idée les afflige. Une partie de leur vie eſt emploiée à préparer les choſes néceſſaires à leur enterrement. La précaution, ou plûtôt la folie du peuple eſt pouſſée ſur ce point à l'extrême; un pauvre artiſan, qui n'aura que neuf ou dix piſtoles, les emploiera à ſe faire conſtruire un cercueil plus de vingt ans avant ſa mort, & le regardera comme le meuble le plus précieux & le plus utile de ſa maiſon. Il ſemble qu'il craigne qu'on ne puiſſe trouver

ver de quoi l'inhumer ; & qu'il faille que la principale occupation de ſa vie ſoit de pourvoir à ce dont il aura beſoin lorſqu'il ne ſentira plus rien, & qu'il ne différera point de ce bois inanimé dans lequel on l'enfermera.

LORSQUE je vois, cher Yn-Che-Chan, la fureur que préſque tous les hommes, & ſur-tout les Chinois, ont de ſonger à ſe préparer des ſépultures, il me ſemble de voir un inſenſé, qui fait enfermer dans des vaſes d'or le marc d'un fruit dont il a tiré tout le ſuc. Qu'eſt-ce qu'un cadavre, ſi ce n'eſt une terre puante & pourrie, dont l'utile & le bon s'eſt évaporé?

LA paſſion que les Européens ont pour leur ſépulture, n'eſt pas moins grande que celle des Chinois. Les terreins de leurs cimetières ſont couverts d'épitaphes, leurs Temples ſont remplis de tombeaux; ils emploient des ſommes conſidérables pendant qu'ils vivent, à les faire conſtruire. Tel homme, qui ne donneroit pas deux piſtoles pour ſauver la vie à un malheureux, emploie dix mille écus à la bâtiſſe d'un mauſolée ſuperbe, ſur lequel, après avoir marqué tous les titres, les noms, les charges de celui qui y doit être inhumé, on attend qu'il le ſoit pour y ajouter les menſonges les plus impudens dans un éloge, écrit en lettres d'or ſur le marbre le plus dur.

CE ſont ces menſonges qui ont ſervi à

obſcurcir l'hiſtoire des Européens & à la remplir de contes & de fauſſetés. On peut dire des épitaphes ce qu'un ancien Orateur Romain diſoit des mémoires des familles & des éloges mortuaires. Il nous apprend que les oraiſons funèbres avoient beaucoup contribué à falſifier l'hiſtoire. „ Combien de „ faits, dit-il, * n'y a-t-on pas inſerés qui „ ne ſont jamais arrivés ? combien de „ triomphes qui n'eurent jamais lieu ? On „ a même marqué des Conſulats qui ne furent jamais, & on y a placé des familles, comme paſſées par la ſuite des tems „ des Patriciens au peuple, bien des gens „ s'étant entés ſur quelque famille illuſtre „ dont ils portoient le nom ; comme ſi je „ me diſois deſcendu de M. Tullius Patricien, qui fut Conſul dix ans après l'expulſion des Rois, parce que je m'appelle „ Tullius ainſi que lui. „

On peut appliquer très juſtement aux François, & même à tous les Européens, ce que cet Auteur dit des Romains. Tous les jours on voit de nouvelles généalogies, fa-

* *Quamquam his laudationibus hiſtoria rerum noſtrarum facta eſt mendoſior, multa enim ſcripta ſunt in eis, quæ facta non ſunt, falſi triumphi, plures Conſulatus, genera etiam falſa & ad plebem tranſitiones, cum homines humiliores in alienum ejuſdem nominis infunderentur genus : ut ſi ego me a M. Tullio, qui Patricius Conſul Anno X. poſt Reges exactos fuit.* Cic. in Bruto, *Cap. XVI.*

fabriquées ſur de faux titres, ou ſur des piéces empruntées, dont on remplit enſuite les Livres d'iſtoire qui ſont le plus en vogue. Il y a ici un gros Corps d'hiſtoire auquel on a donné le nom de Dictionaire * Hiſtorique. Il eſt en partie rempli des généalogies & des mémoires des familles les plus nouvelles, qu'on a, à la faveur d'une reſſemblance de nom, ou de quelque épitaphe menteuſe, enté ſur les plus anciennes Maiſons, dont la plûpart ſont entiérement éteintes. *Melampe*, de qui le grand-pere étoit Apothicaire dans une petite ville de l'Iſle de France, deſcend dans ce Corps hiſtorique des premiers Comtes de Bes.***. *Alcipe*, dont l'aïeul vendoit des chevaux, vient d'un grand Ecuïer de Charlemagne, & *Criſalde*, dont le biſaïeul étoit marchand de vin, à la faveur d'une vieille inſcription, trouvée dans une Egliſe, tire ſon origine d'un Prince Italien.

LISANDRE vient de fournir une ample matière, dans une inſcription qu'il a fait mettre à ſon tombeau, à favoriſer les fables que voudront inventer ſes deſcendans. Il a fait graver le nom de toutes les villes où il a fait cuire le pain pour l'armée, & a ajouté à cette liſte géographique : IL SOUTIENT LUI SEUL LA FORCE ET LE COURAGE DES SOLDATS. Qui ne croira, lorſqu'on aura ou-

* Le Dictionaire de Moreri.

oublié que *Liſandre* étoit entrepreneur des vivres & des fourrages, qu'il étoit Général d'armée? & qui pourra deviner que ce fut par le pain & par la viande qu'*il ſoutint la force & le courage des ſoldats?*

Il devroit être ſéverement défendu, cher Yn-Che-Chan, dans tous les païs, pour l'utilité de l'hiſtoire & pour la conſervation du reſpect qu'on doit à la vérité, d'ériger aucune inſcription publique, de quelque eſpèce qu'elle fût, qui n'eût été au préallable examinée par des cenſeurs, conſtitués en dignité uniquement pour cet office. Alors ſur le tombeau d'un Général on blâmeroit, ou on loüeroit les actions qu'il auroit faites, ſelon qu'elles le mériteroient. La flaterie ne pourroit point proſtituer des éloges à un Te **. deſtinés aux Turennes, aux Villars, aux Broglios & aux Cognis, & les Chamillards ne pourroient eſperer de paſſer à la poſtérité pour des Hôpitals & des Dagueſſeaux. Je ne te citerois pas tous ces noms François, ſi les étroites liaiſons que tu as depuis plus de vingt ans avec des Miſſionnaires, & la connoiſſance de leur Langue que tu poſſedes parfaitement, ne t'avoient mis à même de connoître l'hiſtoire de ce païs. Je te dirai cependant que depuis que je ſuis ici, je m'apperçois que les Livres que nous ont prêtés à la Chine les Miſſionnaires, ne ſont en général ni exactes, ni véridiques. Nous avons adopté trop facilement ce que nous diſoient certains

tains Européens; ils avoient leur intérêt, ainſi que ceux qui ont compoſé ces Livres, à déguiſer la vérité. Je tâcherai de te montrer, le mieux qu'il me ſera poſſible, les piéges qu'ils nous tendoient. Adieu, défies-toi toujours des gens qui paroiſſent trop prévenus en faveur de leur opinion.

PORTE-toi bien.

De Paris, le. . .

LETTRE SIXIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LE tems ne me permit pas dans ma dernière Lettre, cher Yn-Che-Chan, de te montrer toute la reſſemblance qu'il y a entre les François & les Chinois dans ce qui regarde l'attachement qu'ils ont à la vie. Je n'eus le loiſir que de te parler de la conformité de leurs ſentimens ſur l'envie de laiſſer après eux, par des tombeaux & des épitaphes, le ſouvenir de leur mémoire. Je vais aujourd'hui te dire ce que je fus forcé d'omettre.

LE nombre des cérémonies que les François obſervent lorſqu'ils ſont malades, me ſemblent être autant de marques évidentes de la grande crainte qu'ils ont de perdre la vie.

Les Chinois l'aiment exceſſivement ; mais en général lorſqu'ils ſont dangereuſement incommodés, ils rappellent leur raiſon, ils font un effort ſur eux-mêmes, & attendent la mort aſſez tranquillement. Il n'eſt pas même néceſſaire de prendre beaucoup de précaution pour la leur annoncer ; il faut au contraire en emploier des très grandes auprès des François. Le Médecin ne parle ſur ce ſujet que d'une manière ambiguë, les Prêtres ne s'expliquent guères plus clairement ; ils n'offrent leurs ſoins & leurs ſecours que comme des ſoulagemens, également bons à la tranquillité de l'ame & au rétabliſſement du corps.

Il eſt fort ordinaire de voir mourir des François, ſur-tout des gens d'un certain rang, ſans qu'on ait ôſé leur dire clairement & ſans détour le danger où ils étoient. On propoſe à un homme de diſtinction de faire ſon teſtament, parce qu'il eſt enſuite plus tranquille ; on lui conſeille de ſe ſoumettre aux cérémonies & aux uſages de ſa Religion, parce que la bienſéance l'exige ; on lui parle de Dieu, parce qu'on lui fait eſperer qu'il peut rendre la ſanté ; on lui demande quelles ſont ſes dernières volontés, ſous le prétexte de ne rien faire, tandis qu'il eſt malade, qui puiſſe lui déplaire ; enfin on lui fait exécuter par cent ſtratagêmes différens ce qu'on obtiendroit de lui dans un inſtant, en lui diſant : *Vous êtes hors d'eſpoir de vivre, il faut ſonger à mourir dans peu.*

MAL-

MALGRE' tous les ſoins qu'apportent les François de ne vouloir jamais dire préciſément à un malade qu'il doit mourir, ils ont des coutumes ſi triſtes & ſi lugubres, qu'elles ſont plus capables de troubler un homme qui craint la mort, que la condamnation la plus ſeche & la moins ménagée d'un Médecin. Chaque cérémonie annonce le dégré où la maladie ſe trouve. Lorſqu'elle commence à être dangereuſe, le Médecin appelle le Notaire; ſi elle augmente, il fait intervenir le Prêtre. Celui-ci agit auſſi par gradation; d'abord il écoute les fautes dont le malade s'accuſe d'être coupable, il l'en abſoud, & les lui pardonne au nom du Ciel. Enſuite, ſi le danger augmente, il lui donne à manger un peu de pain conſacré; c'eſt de tous les Myſtères chez les Chrétiens le plus grand & le plus auguſte. Lorſqu'enfin il n'y a preſque plus d'eſpoir, il lui frotte toutes les extrémités des membres avec une huile ſainte.

DIS-moi, cher Yn-Che-Chan, toutes ces cérémonies ne valent-elles pas les diſcours les plus énergiques, & les François, qui ſavent dans quel tems & dans quelle ſituation on les met en pratique, ne jugent-ils pas de leur état auſſi parfaitement que ſi on leur diſoit, comme font les Médecins à la Chine, *Il eſt certain que vous mourrez aujourd'hui, ou demain.* D'ailleurs, rien n'eſt plus capable d'augmenter la crainte de la mort que les appareils dont les François & tous les Européens l'accompagnent. La

maiſon d'un malade dangereux retentit des cris de la mere, des pleurs des enfans, des gemiſſemens des freres, des plaintes des domeſtiques, des ſoupirs des amis. Sa chambre, ornée d'une manière triſte & lugubre, eſt éclairée par des flambeaux, au défaut du jour qui ne peut paroître au travers des fenêtres fermées. Son lit eſt entouré de Prêtres, de Médecins, de valets pâles & éplorés. Quel eſt l'homme, qui dans une pareille ſituation, quelque intrépide qu'il ſoit, ne ſe laiſſe point ſaiſir à la crainte? On n'ôſe ici, cher Yn-Che-Chan, dire aux gens qu'ils ſont en danger de mourir, dans la crainte de les effraïer, & on pratique tout ce qu'il y a de plus capable de produire cet effet. Bizarre ſuite des préjugés de l'eſprit humain! il fait de la manière la plus cruelle ce qu'il croit ne point faire.

QUOIQUE les François, cher Yn-Che-Chan, appréhendent ſi fort la mort lorſqu'ils la voient s'approcher lentement, ils ſont cependant braves ſoldats, courageux. La raiſon de cette contrariété ſe trouve dans le caractère de l'homme, & ſur-tout du François. Lorſqu'il eſt animé par la gloire, par la haine, par l'ambition; qu'il joüit de toutes ſes forces; que le corps a la même vigueur que l'eſprit, il ne penſe point à l'approche d'une mort, dont les appareils n'ont rien d'affreux. Le même homme qui aura tremblé dans ſon lit à la vûe d'un Mé-

de-

decin, ira avec beaucoup de fermeté & de courage à l'attaque d'un baſtion, ou d'un chemin-couvert. On peut dire que les François ceſſent de craindre la mort dès qu'elle s'offre à leurs yeux ſous l'image de la gloire: cette paſſion fait ſur eux le même effet que la triſteſſe & la fureur ſur les Chinois; car malgré l'amour que ces derniers ont pour la vie, il s'en trouve pluſieurs, même parmi les perſonnes du ſexe, qui ſe donnent la mort par colère, ou par déſeſpoir, ou par dépit de n'avoir pû ſatisfaire leur vengeance.

Ce dernier vice eſt bien moins connu chez les François que chez les Chinois. Si l'on ſe venge dans ce païs, c'eſt ordinairement peu après qu'on a été outragé, & preſque toujours d'une manière noble, & dans laquelle la trahiſon n'a aucune part. Les François n'ont point aſſez de vertu pour pardonner une offenſe, mais ils en ont trop pour s'en venger en lâches. On ne ſauroit dire en général la même choſe de nos compatriotes; l'une des voïes qu'ils emploient pour nuire à leurs ennemis, c'eſt de mettre le feu pendant la nuit à leurs maiſons. Cette action eſt ſi infâme, qu'elle paroîtroit preſque incroiable, ſi l'expérience journalière ne montroit le contraire. Ils ne ſe vengent jamais qu'avec méthode; ils choiſiſſent le tems propre à exécuter leurs pernicieux deſſeins, & diſſimulent leur mécontentement juſqu'au moment qu'ils peuvent ſa-

ſatisfaire leur haine. Loin d'en venir d'abord aux voïes de fait, ainſi que les François, ils affectent de n'être point ſenſibles à l'affront & à l'outrage qu'ils croient avoir reçus. Les gens de diſtinction ſur-tout ſont auſſi ſoigneux de cacher leur colère, & de garder les déhors & les bienſéances avec leurs ennemis, que les Gentilshommes François ſont attentifs à faire d'abord éclater leur reſſentiment contre les leurs. Ils différent de ſe venger pour le faire plus ſûrement, & dès que l'occaſion s'en préſente, ils la ſaiſiſſent avec avidité.

J'AI remarqué, cher Yn-Che-Chan, que la plûpart des haines mortelles qui pouſſent les Chinois à des excès auſſi horribles, c'eſt l'inclination qu'ils ont pour les procès. Ils engagent pour plaider, leurs terres, leurs maiſons, leurs meubles, enfin tout ce qu'ils ont de plus néceſſaire. Il arrive que lorſqu'ils perdent leur procès, ils reſtent dans une miſère étonnante. Cela les met au déſeſpoir contre leurs adverſaires, qu'ils regardent comme les cauſes principales de leur malheur; au lieu qu'ils ne devroient chercher qu'en eux-mêmes & dans leur paſſion pour la chicane la ſource de tous leurs maux.

UNE autre choſe qui augmente à la Chine le dépit de bien des plaideurs, c'eſt qu'on y finit pluſieurs procès à la manière des Turcs, & que les Mandarins font diſtribuer quelques coups de bâton à ceux

ceux qu'ils croient avoir plaidé injuſtement, ou mal à propos.

LES François en général aiment aſſez les procès; il y a même une province auprès de Paris, dans laquelle on plaide autant & auſſi volontiers qu'à la Chine. On m'a même aſſûré qu'il y a des gens qui achetent les procès des autres, & il eſt arrivé quelquefois qu'un homme, qui n'avoit pour tout bien que trois procès, en a vendu deux pour avoir de quoi fournir aux fraix du troiſième. Mais ces plaideurs ne craignent point le ſort de ceux de la Chine: loin que les Juges faſſent donner des coups de bâton à un homme qui perd un mauvais procès, pour adoucir ſon chagrin, & lui procurer le moïen d'en faire un autre, ils mettent toujours dans leurs ſentences ou dans leurs arrêts quelque clauſe ambiguë, qui ne manque pas de fournir matière à un nouvel incident. Un homme qui a perdu ſon procès devant les Juges du Baillage, appelle à ceux de la Sénéchauſſée. S'il a le même ſort, il va au Préſidial. Eſt-il encore condamné, il ſe pourvoit par-devant le Parlement. Tu crois ſans doute, cher Yn-Che-Chan, qu'enfin la déciſion de ce Tribunal ſouverain doit tout finir; point du tout, le plaideur ſe pourvoit au Conſeil du Roi en caſſation de l'arrêt du Parlement. Il obtient ce qu'il demande, voilà les choſes dans le même état qu'au commencement; car le Conſeil ne juge jamais le fond des af-

faires

faires, il décide ſeulement ſi l'on a jugé conformement à l'Ordonnance, enſuite il renvoie à un autre Parlement.

JUGES, cher, Yn-Che-Chan, que de coups de bâton tomberoient ſur le dos d'un plaideur, s'il en avoit ſeulement quarante à chaque différent dégré de juriſdiction qu'il eſſuie. Quel eſt le mortel, qui ſe ſentît le dos aſſez fort pour ôſer entreprendre de ſoutenir un mauvais procès? Cependant il y en a beaucoup plus de ce genre que de bons, & les Juges retirent des uns comme des autres. Un procès auprès des gens de robe, eſt appellé bon ou mauvais, ſelon qu'il leur rend. Ils diſent qu'ils ſont faits pour juger les diſputes des hommes; mais non point pour les empêcher d'en avoir. Loin de vouloir arrêter les progrès de la chicane, ils les conſidérent d'une auſſi grande utilité pour eux, qu'un certain Chirurgien regardoit pour lui ceux de la vér. . . . Il étoit un jour à genoux fort dévotement devant la ſtatue d'un Roi, qu'on prétend avoir apporté ce mal de Naples en France. Un Prêtre qui l'apperçut, lui dit: *Mon ami, vous vous trompez, la ſtatue devant laquelle vous priez, n'eſt point celle d'un Saint.* „ J'ai plus d'o-
„ bligation, mon Pere, repartit le Chirur-
„ gien, à celui qu'elle repréſente, qu'à
„ tous les Saints qui ſont dans ce Temple.
„ Sans lui, moi & mes confreres nous
„ mourrions de faim la plûpart du tems. "

Tel

Tel eſt, cher Yn-Che-Chan, la façon de penſer de tous les hommes; ils ramenent tout à leur intérêt, & les malheurs de tous leurs compatriotes ne ſont plus, ſelon eux, des malheurs lorſqu'ils peuvent en recevoir quelque profit.

PORTE-toi bien, & donnes-moi, je te prie, de tes nouvelles.

De Paris, le...

LETTRE SEPTIEME.

Yn-Che-Chan, *à* Sioeu-Tcheou.

TU ne ſaurois t'imaginer le plaiſir que m'ont cauſé tes Lettres, mon cher Sioeu-Tcheou. Je les ai relûes pluſieurs fois, & j'ai remarqué que tout ce que tu me diſois des mœurs & des coutumes des François, étoit très conforme à ce que j'avois pû en apprendre ici par la longue fréquentation que j'ai eue avec les Négocians Européens & avec les Miſſionnaires. Je me doutois bien que je devois être en garde contre ce que me diſoient ces derniers, & n'ajouter foi à leurs diſcours qu'après les avoir mûrement examinés. Je te ſerai fort obligé de m'apprendre ſi tout ce qu'ils débitent ici de l'union

des

des Chrétiens, de la paix qui regne parmi eux, de la ſageſſe & de la douceur de leurs Prêtres, eſt conforme à la vérité. Tu ſais que quoiqu'ami des Miſſionnaires, j'ai toujours perſiſté dans les opinions de l'illuſtre *Confucius*, & que les converſations que j'ai eues au ſujet de la Religion, n'ont jamais pû m'ébranler. Ce n'eſt pas que celle des Européens ne me paroiſſe très belle & très eſtimable ; mais je penſe que celle de ceux, qui, comme moi, s'attachent au texte des Livres canoniques, ſans s'arrêter aux nouvelles gloſſes, eſt très ſenſée & très raiſonnable.

Je ſuis perſuadé de l'exiſtence éternelle d'un premier Môteur, auteur & principe de tous les êtres, qui gouverne cet Univers, qui lit dans le fond de tous les cœurs, qui punit le vice, qui récompenſe la vertu. Par les mots de *Chang-ti* & de *Tien* je n'entends point, comme le vulgaire des Chinois, le ciel viſible & matériel ; mais un Eſprit ſouverain, indépendant de la matière, qui la vivifie par ſa puiſſance, & qui lui donne les différentes formes qu'elle prend. Je voudrois bien, cher Sioeu-Tcheou, que tu penſaſſes de même. Tu ſais que je t'ai dit très ſouvent que je ne pouvois approuver tes ſentimens, & qu'ils me paroiſſoient contraires aux notions les plus claires. Nous en parlons ſouvent avec un Jéſuite de tes amis, & nous nous étonnons tous les deux qu'aiant autant d'eſprit

que

que tu en as, tu reſtes dans une Secte qui conduit au pur Athéïſme. Comment peus-tu comprendre qu'il eſt non ſeulement poſſible d'expliquer par des cauſes matérielles l'ordre & l'arrangement de l'Univers ; mais encore ſa formation & ſa production ?

DE pareilles opinions ne ſe ſeroient jamais établies à la Chine, ſi l'on y eût toujours été ſoigneux de conſerver l'innocence, la candeur & la ſimplicité des premiers ſiécles ; mais on a malheureuſement négligé les anciens monumens, on a abandonné les Livres qui contenoient une ſaine doctrine, pour s'attacher à des Auteurs qui ont plus ſongé à briller par leur éloquence, qu'à chercher la vérité.

SOUFFRES, cher Sieou-Tcheou, que je te rappelle comment s'eſt formée la Secte que tu as embraſſée, & ne crois pas que la paſſion, ou les préjugés me faſſent chercher des raiſons pour en flétrir l'origine. Sous le regne du ſixième Prince de la famille des *Song*, on voulut réparer le mal que les différentes Sectes avoient cauſé depuis quelque tems dans l'Empire, où elles avoient introduit le culte des Dieux * étrangers, & cauſé de ſanglantes guerres. Certains Savans entreprirent de commenter non ſeulement les anciens Livres canoni-

* Des Idoles.

niques; mais encore d'expliquer les Commentaires que *Confucius* & *Mencius* ſon diſciple avoient faits ſur ces mêmes Livres plus de 1500. ans auparavant. *Tchu-tſe* & *Tching-tſe* furent les plus renommés de ces nouveaux Commentateurs; ils commencerent à s'éloigner du texte, bien moins cependant que les quarante Docteurs, à qui trois cens ans après l'Empereur *Yong-Lo* ordonna de faire un Corps de doctrine qui pût être ſuivi par tous les Savans, & qui fût conforme aux Commentaires de *Tchu-tſe* & de *Tching-tſe*. Ces nouveaux Interprêtes s'acquitterent de leur commiſſion, ils s'attacherent entiérement aux deux Docteurs qui les avoient précédés; & quoiqu'ils n'ôſaſſent abandonner ouvertement le ſens & la doctrine des anciens Livres ſi reſpectables & ſi reſpectés dans tout l'Empire, ils corrompirent l'un & l'autre le plus qu'il leur fut poſſible. Ils gliſſerent dans leurs interprétations le dangereux venin de l'Athéiſme; & ſoit par leur éloquence, ſoit par le crédit qu'ils avoient dans l'Empire, ſoit enfin par le pouvoir de l'Empereur qui les protegeoit, ils établirent leurs nouvelles opinions. Pluſieurs Lettrés les adopterent; mais beaucoup d'autres ſe récrierent ſur cette nouvelle doctrine & ſur les interprétations forcées qu'on faiſoit, ſoit du texte des anciens Livres, ſoit des Commentaires de *Confucius* & des Auteurs qui l'avoient ſuivi de près.

IL faut convenir de bonne foi qu'il n'a jamais été fait mention dans les Ouvrages des premiers Légiſlateurs de la Chine, de ce principe matériel qu'ont établi les Docteurs modernes, & qu'ils appellent *Tac-ki*; on n'en trouve aucune trace dans les cinq Livres canoniques, * ni dans les quatre de *Confucius* & de *Mencius*. Ce *Tac-ki*, ſelon eux, eſt une vertu ſecrete & occulte qu'on ne ſauroit expliquer clairement; c'eſt un Etre ſéparé des imperfections de la matière, qui, répandu dans ce vaſte Univers, en lie toutes les parties, les entretient dans leur correſpondance, en conſerve l'harmonie, leur donne la vie & la forme; c'eſt enfin la baſe & le fondement de tous les êtres. C'eſt lui qui en fait tous les changemens, qui en régle l'ordre & le mouvement; cependant cette vertu occulte n'a aucune intelligence, elle eſt aveugle dans ſes opérations les plus régulières, & conduit tout avec une ſageſſe immenſe, ſans ſavoir qu'elle conduit rien.

QUEL ſyſtême, cher Sioeu-Tcheou! & qu'il me paroît contraire aux notions les plus ſimples! Comment cette matière aveugle peut-elle faire ce qui exige néceſſairement

* Ce ſont les cinq plus anciens Livres des Chinois, & pour ainſi dire, leur Deuteronôme. Les Chinois les appellent *King*. Les Auteurs de ces Livres ont précédé *Confucius* de pluſieurs ſiécles.

ment l'intelligence la plus parfaite? Comment peut-elle gouverner l'Univers, ſi elle ne ſe connoît pas elle-même? Comment des êtres intelligens, tels que ſont les hommes, peuvent-ils émaner d'un principe matériel, s'ils n'ont point reçu leurs qualités de ce premier Moteur? A qui en ſont-ils donc redevables? Eſt-ce à la matière? Mais elle eſt auſſi aveugle que *Tac-ki*, & encore plus imparfaite. Eſt-ce au hazard? D'où vient donc ne voit-on point des arbres & des pierres intelligentes, & d'où vient le hazard n'accorde-t-il la perception qu'à la matière organiſée, ainſi que l'eſt celle qui forme les corps des hommes? Eſt-ce cette organiſation qui cauſe l'intelligence? Mais qui a réglé que cela ſeroit toujours de même? En vertu de quelle loi cela s'obſerve-t-il ſi bien? Comment eſt-il poſſible que dans ce vaſte Univers tout ſoit ſi juſte, ſi compenſé, ſi beau, ſi exact, ſans qu'aucune intelligence pourvoie à cet ordre? La maiſon du plus petit bourgeois de Peckin eſt en deſordre, ſi le maître laiſſer écouler deux jours ſans y faire attention, & quoi! l'Univers peut-il ſe paſſer plus aiſément d'un conducteur que le ménage d'un Chinois?

Les foibles raiſons qu'on oppoſe à ces objections, ſe détruiſent d'elles-mêmes. Le *Tac-ki*, diſent ces nouveaux Docteurs, eſt à l'égard de tous les êtres, ce qu'eſt le faîte par rapport à un édifice. Il ſert à en unir toutes les parties; de même cette ver-

tu

tu puiſſante & cachée conſerve toutes celles de l'Univers, ſous quelque forme qu'elles ſe tranſmutent. Si d'un morceau de bois on fait une porte ou un banc, le *Tac-ki* donne au bois la forme de porte ou de banc: ſi l'on rompt cette porte en pluſieurs morceaux, c'eſt encore le *Tac-ki* qui leur donne leur nouvelle forme; ainſi c'eſt lui qui dirige, qui régle, & qui détermine tout ce qui arrive.

A quoi ſervent, mon cher Sieou-Tcheou, ces explications inutiles qui font un cercle vicieux? Ne faut-il pas en revenir toujours à ce point principal: Comment le *Tac-ki* fait-il tout ce qu'il fait? Eſt-ce par une intelligence aveugle? cela eſt impoſſible. Eſt-ce avec connoiſſance de cauſe? c'eſt donc un premier principe intelligent qui connoît tout, à qui rien n'eſt caché, dont la providence eſt immenſe. Votre ſyſtême eſt inſoutenable, ou parce qu'il heurte les notions les plus claires, ou parce qu'il ſe contredit & ſe détruit lui-même.

LORSQU'ON preſſe vivement les ſectateurs des nouveaux Commentateurs, on les oblige de tomber dans des contradictions manifeſtes. Le *Tac-ki*, peut-on leur dire, étant l'eſſence de tous les êtres, l'eſt auſſi de l'ame. Vous convenez que l'ame eſt intelligente; comment une choſe peut-elle avoir une qualité eſſentielle qui ne ſe trouve point dans ſon eſſence? Ou il faut

que l'ame humaine ſoit auſſi aveugle que la matière, ou il faut que ce qui la conſtitue, ſoit plus éclairé. Il y a donc deux ſortes de natures dans le *Tac-ki* : l'une intelligente, qui fait l'eſſence des ames; l'autre paſſive inanimée, qui conſtitue les corps. Or, eſt-il poſſible que dans un ſeul & unique principe il y ait deux natures également oppoſées, dont l'une connoît, l'autre eſt aveugle ? Ou il faut que le *Tac-ki* ſoit un être intelligent, animé au-deſſus de la matière, qui faſſe enfin dans l'Univers le même perſonnage que l'ame dans le corps, qu'il le gouverne avec connoiſſance de cauſe; ou qu'il ſoit totalement matériel, & qu'il agiſſe ſans ſavoir qu'il agit. Si les nouveaux Docteurs conviennent que le *Tac-ki* eſt intelligent, ils détruiſent leur ſyſtême: s'ils le privent de toute connoiſſance, ils ſont obligés de ſe contredire, puiſqu'ils le font le principe des êtres intelligens; ce qui eſt abſurde par les raiſons que je viens de rapporter.

VOILA, mon cher Sieou-Tcheou, ce que je t'ai dit pluſieurs fois ſur les opinions que tu as adoptées, ſans les avoir aſſez examinées. Refléchis de nouveau, je te prie, ſur les objections que je te fais : communiques-les à quelque François de tes amis, tu verras qu'il ne balancera pas à condamer tes erreurs; car le ſyſtême des nouveaux Commentateurs paroît non ſeulement abſurde, mais même très criminel aux

aux Européens. Ils disent qu'il détruit toutes les vertus morales, qu'il autorise les hommes à commettre les plus grands crimes, qu'il assûre une éternelle tranquillité aux plus grands scélérats, puisqu'il bannit la Providence divine, qu'il anéantit les peines & les récompenses après la mort. Il s'ensuit même du sentiment des nouveaux Docteurs, qu'on ne doit suivre uniquement dans ce Monde que ce qui peut servir à cõntenter nos passions; car dès qu'il n'y a ni vice ni vertu, comme il faut le soutenir dès qu'on regarde toutes les choses qui arrivent, comme les suites & les opérations d'un principe aveugle, il faut suivre tout ce qui peut contenter nos desirs. A quoi sert que nous songions à les réprimer, & quel fruit, quelle récompense esperons-nous de notre contrainte? On est bien fou de se tourmenter inutilement, & de préferer le bien public à sa satisfaction. Considéres, cher Sioeu-Tcheou, où conduit ton système, & vois ses pernicieuses suites, qui ne vont pas moins qu'à sapper les fondemens de toute Société.

PORTE-toi bien.

De Peckin, le. . .

LETTRE HUITIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LEs François, cher Yn-Che-Chan, ſont auſſi diviſés par le nombre de Sectes qu'il y a entre eux, que le ſont les Chinois par celles qui ſont établies dans l'Empire, dont les trois principales ſont, 1. celle des Lettrés, qui ſuivent la doctrine des anciens Livres canoniques & les explications qu'en ont données *Confucius* & les autres Docteurs; 2. celle des ſectateurs de *Lao-Kium*; & 3. celle qui adore la Divinité *Foé*.

IL y a à Paris trois Sectes principales, qu'on peut comparer à ces trois Chinoiſes, & dont le parallèle me paroît fort juſte. Tu connoîtras par celui que je vais faire, ſi cette prétendue union entre les Chrétiens dont les Miſſionnaires parlent ſi ſouvent, eſt telle qu'ils la diſent. Je t'aſſûre d'avance que les Européens paroiſſent auſſi peu certains dans les matières de Religion que les Indiens. L'un condamne ce que l'autre approuve; celui-ci traite ſon adverſaire d'ignorant; celui-là d'impie; un autre l'accuſe de débauche & de libertinage; un quatrième prétend que ces trois premiers ſont éga-

également dans l'erreur, & veut les faire bruler pour venger le Ciel de leur outrage. En vérité, cher Yn-Che-Chan, la choſe dans laquelle les Européens, & ſur-tout les François, différent le plus, c'eſt dans la Religion. Je viens au parallèle de leurs Sectes avec celles de la Chine; je commence par celle des Lettrés. Elle ſe vante de ne ſuivre que le texte des anciens Livres canoniques, elle condamne les autres comme des innovations contraires au bien public, elle leur reproche la ſuperſtition, la mauvaiſe foi, l'ignorance, &c. Cette Secte eſt cependant diviſée, & ne s'accorde pas entiérement avec elle: quelques-uns de ſes ſectateurs ne veulent ſuivre que les anciens Commentateurs; c'eſt-là ton ſentiment, cher Yn-Che-Chan. Je penſe au contraire avec pluſieurs autres Lettrés que les nouveaux Docteurs ont mieux compris le ſens des Livres canoniques.

Il en eſt de même à Paris parmi les gens ſavans, ils prétendent tous également être attachés au ſens littéral des anciens Livres canoniques, ils mépriſent, injurient, condamnent les autres Sectes, leur reprochent de corrompre l'ancienne doctrine; cependant ils ne s'accordent pas mieux entre eux que les Lettrés de la Chine. Les uns veulent ſuivre les anciens Commentateurs, ils s'attachent aux Ecrits de quelques Docteurs Grecs & Latins, dont les principaux ſont Baſile, Chriſoſtôme, Auguſtin, Jérôme,

Grégoire de Nazianze. Les autres au contraire, adoptent les ſentimens des Interprêtes modernes, ils diſent que Calvin, Beze, Mélanchton ont mieux expliqué le texte des Livres canoniques que les anciens.

Ne crois pas, cher Yn-Che-Chan, qu'il s'agiſſe entre ces Savans de décider de certaines opinions peu importantes à leur Religion, il eſt queſtion au contraire des points les plus fondamentaux. Celui * que les Miſſionnaires établiſſent à la Chine comme le plus eſſentiel, eſt rejetté totalement par les ſectateurs des nouveaux Commentateurs. Ils ne veulent point auſſi reconnoître le ſouverain Pontife Romain, ils diſent au contraire que c'eſt le deſtructeur de la Religion.

Tu ſeras peut-être étonné que dans les Livres Européens que t'ont prêtés les Miſſionnaires, & dans les converſations que tu as eues avec eux, tu n'aies jamais été inſtruit de cette différence ſi conſidérable qui ſe trouve entre les Savans François; je vais t'en apprendre les raiſons. Tu ſais qu'on hait mortellement les perſécutions à la Chine, & qu'on y abhorre les guerres de Religion; on n'y ſouffriroit plus les Miſſionnaires, ſi l'on étoit inſtruit que les opinions qu'ils enſeignent, puſſent un jour nuire à l'Etat. Or, il eſt bon que tu ſaches que pendant long-tems les partiſans des anciens

* La Tranſubſtantiation.

ciens Commentateurs ont fait à ceux des nouveaux une guerre cruelle; ceux-ci à leur tour tâchoient de ſe défendre le mieux qu'il leur étoit poſſible. On s'eſt maſſacré en France l'eſpace de plus d'un ſiécle pour ſavoir quel ſens on devoit donner à un verſet d'un Livre canonique. On bruloit une ville, parce que les Savans qui l'habitoient, prétendoient que l'Etre ſuprême entendoit toutes les Langues, & qu'on pouvoit le prier en François. D'un autre côté on égorgeoit les Prêtres qui ſuivoient les opinions des anciens Docteurs; on précipitoit leurs partiſans du haut d'un rocher dans des précipices affreux; on paſſoit au fil de l'épée les villes dont on ſe rendoit maître, & la fureur de ceux qui s'étoient attachés aux nouveaux Commentateurs, égaloit celle de ceux qui leur étoient oppoſés. Enfin, après les guerres les plus ſanglantes & les proſcriptions les plus cruelles, le parti des anciens prévalut contre celui des modernes; il réduiſit l'autre non ſeulement au ſilence, mais il en exila une grande partie hors du Roïaume. Les Savans, attachés aux Docteurs modernes, qui reſtent aujourd'hui en France, ſont obligés de garder le ſilence; il faut même qu'ils ne donnent aucune marque de leur opinion, & qu'ils déguiſent leurs ſentimens dans certaines occaſions.

SI jamais, cher Yn-Che-Chan, on eſt inſtruit à la Chine des diviſions criminelles

&

& meurtrières des Lettrés François, je ne doute pas que cela ne porte un grand préjudice aux Miſſionnaires. On craindra les ſuites de leur Religion, & l'on voudra éloigner des gens, qui, prêchant ſans ceſſe la tolérance lorſqu'ils ſont foibles, ne cherchent qu'à contraindre les conſciences dès qu'ils en ont le pouvoir. Je t'avoüerai naturellement qu'avant de venir en France, & de connoître tous les maux que les diſputes de Religion ont cauſés à l'Europe, j'avois du Chriſtianiſme une meilleure opinion; cette Loi ſi belle & ſi ſage eſt flétrie & dégradée par ceux qui la profeſſent. En vérité je crois que les trois quarts des François regardent comme une fable la Religion qu'ils profeſſent: s'ils la croioient, ils agiroient ſans doute conformement à ſes principes; or, ils font tout le contraire. Elle leur a dit qu'ils doivent être humbles, patiens, modeſtes, pardonner les injures, éclairer les cœurs & les eſprits par la raiſon, & non par la violence: eux au contraire égorgent, maſſacrent, pendent, brulent pour de ſimples diſputes Théologiques; & ce qu'il y a de pis, ils prétendent qu'ils ſont en droit de commettre toutes ces cruautés, & que la Religion le leur ordonne dès qu'il s'agit de la défendre, ou d'en étendre les droits.

Ce ſeul principe, s'il eſt jamais connu, fera proſcrire entiérement le Chriſtianiſme dans la Chine. Il me ſemble entendre dire

re aux Miniſtres d'Etat: „ Si jamais ces „ gens devenoient aſſez puiſſans pour for- „ mer un parti, ils feroient ſans doute ici „ ce qu'ils ont fait en Europe. Ils vou- „ droient nous contraindre par la force à „ recevoir leurs ſentimens, ils ſeroient, „ étant les maîtres, auſſi durs & auſſi „ cruels qu'ils paroiſſent aujourd'hui hum- „ bles & charitables. Chaſſons de la Chi- „ ne ces loups couverts de la peau d'un „ agneau. Perſuadons à l'Empereur que „ ſa qualité l'engage à éloigner de l'Etat „ des perturbateurs, d'autant plus dange- „ reux, qu'ils fomentent en ſecret les ſé- „ ditions les plus opiniâtres, & qu'ils au- „ toriſent tous leurs crimes du prétexte de „ la Religion. Les privilèges, que l'on a „ accordés ſous les regnes précédens aux „ Miſſionnaires, ne doivent point le rete- „ nir. Tout Prince qui trouve des crimi- „ nels établis dans ſes Etats, ſoit par la „ négligence de ſes ancêtres, ſoit parce „ qu'on n'a pas connu leurs crimes, eſt „ en droit de les chaſſer toutes les fois „ qu'il croit que le bien public le de- „ mande. "

VOILA ſans doute, cher Yn-Che-Chan, comment raiſonneront les Mandarins de tous les grands Tribunaux, s'ils viennent jamais à avoir une connoiſſance exacte de l'hiſtoire de l'Europe, & s'ils apprennent un jour quelle eſt la véritable Morale des Miſſionnaires. Ils ne ſe laiſſeront point ſéduire

re à toutes les proteſtations que les Européens pourront faire. Ils leur diront: „ „ Quelle croiance devons-nous ajouter à „ des diſcours que vous démentez avec „ tant de fierté dans les païs où vous êtes „ les maîtres? Votre pernicieuſe Religion peut être comparée à un homme, „ conſideré dans deux âges différens: dans „ l'enfance il eſt modeſte, doux, humble „ patient, parce qu'il craint les corrections. Le peu de pouvoir que vous avez aujourd'hui à la Chine, vous contraint d'être officieux, débonnaires, pacifiques. Ce même homme a-t-il atteint l'âge viril, il ſe moque de ſes maîtres, il les mépriſe, il les rebute, il les „ maltraite, il les chaſſe enfin & s'en délivre entiérement. Ainſi feriez-vous à „ notre égard, & vous ne nous traiteriez „ pas avec plus de douceur. Eſt-il probable que vous auriez pour des étrangers „ des égards que vous n'avez point eus „ pour vos compatriotes? & puiſque vous „ n'avez pas pû vivre tranquilles dans le „ ſein de vos familles, que le pere a proſcrit ſon fils, que le fils a perſécuté ſon „ pere pour le ramener à ſon ſentiment, „ devons-nous nous flatter que vous vouluſſiez nous perſuader d'une manière „ moins barbare, ſi vous étiez les maîtres „ de ne plus diſſimuler? “

QUELQUE ſubtils que ſoient les Miſſionnaires & quelque fertiles qu'ils ſoient en

en expédiens, que pourront-ils dire, ou que pourront-ils faire pour empêcher leur exil? Je ne vois pas, cher Yn-Che-Chan qu'il leur reſte aucune reſſource. Nieront-ils ce qui s'eſt paſſé & ce qui ſe paſſe tous les jours en Europe? Leur menſonge ſera bien aiſé à confondre, & ne fera qu'augmenter les ſoupçons qu'on aura de leur diſſimulation. Le meilleur & le plus court pour eux, ſera de ſe retirer & de retourner dans leur patrie.

CES réflexions ſur les diſputes qui regnent entre les Savans François, m'ont empêché de te parler des deux autres Sectes, que je voulois comparer à celle de *Lao-Kium* & à celle de *Foé*; je réſerve ce parallèle pour la première Lettre que je t'écrirai. Je ſuis en peine de la ſanté de notre ami Choang. Je ne reçois aucune de ſes nouvelles; apprens-moi, je te prie, s'il t'a écrit depuis qu'il eſt arrivé à Iſpahan. Dès que j'aurai reçu des Lettres de Tiao, je t'en inſtruirai. Je ne ſais s'il ſera auſſi content de ſon voïage en Moſcovie, que je le ſuis de celui que j'ai fait à Paris.

PORTE-toi bien.

De Paris, le...

LETTRE NEUVIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LA Secte des *Lao-tſe*, cher Yn-Che-Chan, me paroît aſſez reſſemblante à celle des Convulſionnaires de Paris. Examinons d'abord la première, nous viendrons enſuite à la ſeconde. *Lao-Kium* en fut le Chef & l'Inſtituteur. Ce Philoſophe, ou plûtôt ce rêveur, établit une Morale auſſi dangereuſe, que celle de *Confucius* * étoit belle, ſimple & naturelle; cependant il parvint à faire recevoir ſes opinions pernicieuſes au bien public & à la Société, en leur donnant un air d'auſtérité, & en les couvrant du voile de l'hypocriſie. Il établit qu'il étoit ridicule de s'occuper de grands projets, de ſe tourmenter pour parvenir aux honneurs, & de ſacrifier ſon repos au deſir de contenter ſes paſſions.

CES raiſonnemens paroiſſent d'abord très ſenſés; on en reconnoît le faux & le criminel, quand on approfondit comment celui qui les fait, veut qu'on acquiére ces vertus morales. Il prétend qu'on doit tâcher

* *Lao-Kium* & *Confucius* vécurent dans le même tems.

cher d'approcher du néant le plus qu'il eſt poſſible; qu'il faut, ſi l'on peut, s'oublier totalement, & que c'eſt en ceſſant de penſer, qu'on ceſſe d'être malheureux. Ces principes ne détruiſent-ils pas tous les fondemens de la Société civile, n'en briſent-ils pas tous les liens? Si les hommes croioient n'être heureux qu'autant qu'ils reſtent dans une inaction parfaite, dans une molle indolence, enfin dans une eſpèce de néant, que deviendroient les Républiques & les Etats les plus floriſſans?

LES dogmes de la Religion de *Lao-Kium* ſont auſſi condamnables que ceux de ſa Morale; ils établiſſent, comme des vérités évidentes, les extravagances les plus énormes. Ce Docteur veut que le vuide, le néant ſoient les principes de toutes les choſes; il prétend qu'il y a une multitude innombrable de Génies, ou d'Eſprits qui préſident à tous les évenemens humains; il ordonne d'adorer tous ces Dieux imaginaires. Ses diſciples, aveuglés par ſes promeſſes, ſe ſont entêtés de la pierre philoſophale, ils ne parlent que d'une eſſence qui rend les hommes immortels, & qu'on peut compoſer par le ſecours des Eſprits. Pour connoître le ridicule de ces viſions & de ces folles eſperances, il ne faut que faire attention à ce qui eſt arrivé à *Lao-Kium*; il eſt mort ainſi que les autres hommes, malgré la connoiſſance qu'il prétendoit avoir de cet élixir qui rendoit éternel.

JE trouve dans la vie & dans la mort de *Lao-Kium* des armes bien fortes pour combattre ſes ſectateurs; elles me ſervent également à prouver qu'il penſoit d'une manière très oppoſée aux principes qu'il établiſſoit. Il vouloit qu'on renonçât à toutes les dignités, qu'on fuît les affaires, qu'on recherchât l'état d'inaction, & il étoit le plus ambitieux de tous les hommes. Il prétendoit que ſes diſciples, en étudiant ſa doctrine, trouveroient le ſecret de ſe rendre immortels, & lui-même a ſubi les loix ordinaires de la Nature. Ne faut-il pas être bien aveugle pour ajouter foi aux promeſſes d'un homme, qui les dément viſiblement par ſes actions?

JE ne pouvois m'empêcher de gemir lorſque j'étois à Peckin, de la prévention où je voiois les ſectateurs de ce fourbe en faveur des prédictions de ces prétendus Devins, qu'ils regardent avec tant de reſpect, qu'ils croient ſi bien inſtruits dans la doctrine de leur Maître & dans la connoiſſance de l'avenir. Je déplorois la foibleſſe de certaines gens que je voiois être les dupes de ces impoſteurs, qui, après avoir fait des grimaces, des contorſions groteſques, ſacrifient aux Eſprits dont ils prétendent être inſpirés, un cochon, un poiſſon, & une volaille.

JE voudrois bien ſavoir quelle eſt la raiſon de ce ſacrifice, & pourquoi il eſt compoſé d'animaux qui ont ſi peu de rapport.

Peut-

Peut-être eſt-ce afin que les différens Eſprits trouvent des mêts qui conviennent aux Elemens auxquels ils préſident: la volaille eſt ſans doute pour les Eſprits aëriens, le poiſſon pour les aquatiques, & le cochon pour les terreſtres. Il me paroît cependant que ces derniers ſont fort mal partagés, & je ne ſais pas d'où vient les Devins n'ont pas jugé convenable de les régaler plûtôt d'un bœuf, ou d'un veau. Le préſent eût été bien plus honnête, outre que la chair de cochon donne la lepre, & qu'il eſt fort dangereux que les Eſprits terreſtres ne ſoient incommodés de cette nourriture. Mais ceſſons de plaiſanter; les Eſprits, s'il y en a, ne mangent point, quoi qu'en diſent les Devins. Cela étant, on peut leur objecter ce qu'un Miſſionnaire Jeſuite diſoit un jour à un Chinois qui croioit que le Ciel étoit ſenſible aux ſacrifices des animaux. *Si l'Etre ſuprême* * *eſt un Eſprit, ainſi que vous l'avoüez, s'il ne peut être ni vû, ni touché, ni ſenti, comment peut-il être nourri par des choſes matériel-*

* Arnobe a emploié cet argument contre les anciens Païens. *Sed ſi Deus (ut dicitur) nullius eſt corporis, omniſque eſt incontiguus tactu, qui fieri poteſt ut corporalibus rebus nutriatur incorporeum, quod mortale eſt, ut immortale ſuſtineat, ſubdatque ſalutem rei quam contingere nequeat, & motus ſubminiſtrare vitales?* Arnob. *Lib.* VII. *pag.* 126.

rielles, & comment ce qui eſt corporel, peut-il ſervir au maintien & à la conſervation de ce qui eſt incorporel, & ce qui eſt mortel, à la durée de ce qui eſt immortel? Ce raiſonnement eſt convainquant ; de tout tems les Chrétiens s'en ſont ſervi contre leurs adverſaires. Il eſt clair, il ſe préſente ſi naturellement à l'eſprit, que je m'étonne comment il n'a pas garanti les hommes des excès dans leſquels ils ſont tombés ; mais la force des préjugés obſcurcit ordinairement tous les éclats de la lumière naturelle, & la raiſon veut en vain ſe faire entendre dans un cœur où la ſuperſtition eſt maitreſſe.

COMMENT eſt-ce que les ſectateurs de *Lao-Kium* pourront jamais être deſabuſés par les objections qu'on leur fait, puiſqu'ils ne le ſont point par les folles circonſtances & par les faits extravagans qu'on raconte dans la Vie de leur Maître. Le précis le plus ſimple de ſon hiſtoire ſuffit pour jetter un ridicule éternel ſur ſa doctrine. Il nâquit auprès de la ville de *Lin-Pao*, vers la fin de la Dynaſtie des *Tcheou*. Son pere, ſimple païſan, étoit obligé pour vivre, de ſervir en qualité de manœuvre ; il exerça ce penible & miſérable emploi juſqu'à l'âge de ſoixante-&-dix ans. Sa pauvreté l'avoit contraint à garder le célibat ; juſques alors enfin ennuié d'un pucelage de quatorze luſtres, il prit pour femme une païſanne âgée de quarante ans. Malheureuſe-

ſement la vertu prolifique ſe trouva éteinte chez lui, il fallut qu'il ſe contentât de gouter les plaiſirs du mariage ſans en recueillir des fruits. Sa femme ne laiſſa pas cependant de ſuppléer à cet inconvénient, elle conçut par l'opération du Ciel. Un jour qu'elle étoit ſeule dans un lieu écarté, une vertu vivifiante du Ciel & de la Terre ſuppléa à la foibleſſe du mari ſeptuagénaire. Un enfant, fabriqué par des voïes auſſi miraculeuſes, devoit ſe former & naître d'une manière différente des autres; auſſi reſta-t-il quatre-vingts ans dans le ventre de ſa mere: de ſorte que cette femme, qui en avoit quarante paſſés lorſqu'elle le conçut, étoit dans ſa cent & vingtième quand elle le mit au Monde. Voilà une groſſeſſe un peu longue & qui dut lui être incommode; auſſi le maître de la maiſon dans laquelle elle ſervoit, ennuié de voir durant tant d'années le gros ventre de cette ſervante, & peut-être la ſoupçonnant d'être hydropique, la chaſſa de chez lui. Elle fut donc contrainte de courir la campagne & d'aller de village en village demander l'aumône. Enfin elle s'arrêta un jour ſous un prunier; là elle accoucha d'un fils qui avoit les cheveux & les ſourcils tout blancs. La choſe étoit naturelle, un enfant de quatre-vingts ans a droit de reſſembler parfaitement aux vieillards. Comme cette femme ignoroit le nom de la famille de ſon mari, & qu'elle n'en connoiſſoit que le ſurnom, elle donna à *Lao-Kium* ſon fils, le

nom de l'arbre ſous lequel il étoit né ; & s'appercevant enſuite qu'il avoit les oreilles fort longues, elle en ajouta un ſecond à ce premier, & l'appella * *Prunier l'oreille* : mais le peuple ne trouvant point que ce nom convint à l'enfant octogénaire, le voiant d'ailleurs tout blanc, il le nomma le † *vieux Enfant*.

QUAND *Lao-Kium* fut parvenu à un certain âge, il fut fait bibliothéquaire d'un Empereur de la Dynaſtie des *Tcheou*. Aiant dès lors prévû que cette famille ne reſteroit pas long-tems ſur le Trône, & s'appercevant de ſa décadence prochaine, il monta galamment ſur une vache noire, & ſe rendit à la gorge de la vallée ſombre. Quelque tems après il mourut, & on l'enterra à *Ou* ; on y voit encore ſon tombeau.

PEUT-ON inventer, cher Yn-Che-Chan, une fable auſſi puérile & auſſi groteſque, & ne faut-il pas que nos compatriotes qui ont embraſſé la Secte des *Lao-tſe*, ſoient les plus aveuglés de tous les hommes ? Quoi ! leur Maître *Lao-Kium* eſt mort, il eſt enterré, ſon tombeau exiſte encore, & ils veulent qu'il ait connu le ſecret de rendre les hommes immortels ? Il n'a pû garantir la Dynaſtie des *Tcheou*, ni détourner les malheurs de cette famille Roïale pendant qu'il vivoit, & aujourd'hui qu'il n'eſt plus, il pourra opérer les plus grandes choſes ? Quelle folie & quelle extrava-

* *Ly-cul* en Chinois. † *Lao-tſe* en Chinois.

vagance! Qui croiroit que tant d'abſurdités ont trouvé beaucoup de zélés partiſans? Cependant cela n'eſt que trop vrai, & les hommes, toujours portés à embraſſer ce qui a l'air du merveilleux, ſuivent plûtôt des opinions monſtrueuſes que des ſentimens ſimples & conformes aux principes de la raiſon. Cette Secte a eu & a encore des admirateurs non ſeulement parmi le ſimple peuple, mais encore chez les Grands; on a vû des Mandarins, entêtés de toutes les eſperances chimériques que promettent les diſciples de *Lao-Kium*. Ces Seigneurs achetoient bien chèr de petites images, où étoient repréſentés les Eſprits qui rendent immortels, qui guériſſent de toutes les maladies, qui préſervent de tous les dangers. L'Empereur *Vouti* fut lui-même la dupe de ces charlatans; il prit pluſieurs fois le prétendu breuvage de l'immortalité, mais il reconnut qu'il n'en étoit pas moins mortel; & ce qu'il y eut de malheureux pour lui, c'eſt qu'il ne ſe deſabuſa que lorſqu'il étoit ſur le point d'expirer.

L'ENTETEMENT des Chinois ne peut être excuſé que par celui que certains François font paroître pour des ſuperſtitions & des extravagances auſſi ridicules. Il y a eu ici un homme, appellé *Páris*, qui eſt le *Lao-Kium* des Pariſiens. Je t'inſtruirai de ſa vie & des opinions de ſes ſectateurs dans ma première Lettre. Tu verras que

s'il y a bien des fous parmi nos compatriotes, il n'y en a guères moins chez les François.

PORTE-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

De Paris, le. . .

LETTRE DIXIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

JE parcourus, cher Yn-Che-Chan, dans ma dernière Lettre les folies des ſectateurs de *Lao-Kium*, voions à préſent celle des Convulſionnaires François. Ils reconnoiſſent pour leur chef un certain *Pâris*; c'étoit un demi-Prêtre, les Européens ont pluſieurs dégrés par où leurs Eccléſiaſtiques doivent paſſer, avant que d'arriver à la Prêtriſe. On ne voit point à la Chine parmi les Miſſionnaires de ces demi-Prêtres, parce que leur pouvoir eſt très borné, qu'ils ne peuvent point opérer les principaux Myſtères du Chriſtianiſme, & qu'ils y ſeroient inutiles; ils les appellent des *Diacres*. Ce *Pâris* ne peut donc point être regardé comme un véritable Prêtre; cependant ſes diſciples le placent non ſeulement au-deſſus des Pontifes ordinaires; mais ils l'élevent même au-deſſus de l'Evêque

que de Rome, le Prince & le Chef de tous les Chrétiens. Tandis qu'il vécut, à peine fut-il connu de quelques femmes de ſon quartier & de quelques gens du plus vil peuple, à qui il liſoit les Livres canoniques des Européens. Il crioit beaucoup contre une ordonnance du Pontife Romain, contre laquelle pluſieurs Docteurs François s'étoient fortement élevés: il avoit embraſſé leur parti ſans ſavoir pourquoi; car il étoit très ignorant. On peut dire qu'il combattoit pour des opinions qu'il ne connoiſſoit pas; l'amour de la nouveauté & un penchant naturel au fanatiſme avoient bien plus que la raiſon, déterminé ſon choix en faveur du parti qu'il avoit embraſſé. Ses mœurs étoient aſſez pures, mais ſa Morale étoit pernicieuſe à la Société; il ne parloit que de renoncement à tout ce qui peut flater les hommes, les attacher les uns aux autres par des liens civils; il rapportoit tout à un certain état de perfection, qui, ne ſe trouvant jamais parmi les hommes, ne peut leur être d'aucune utilité dans leur conduite & dans la direction de leurs actions. Cette élevation au Ciel, ce mépris abſolu des choſes humaines, ſi vanté par les Janſéniſtes, reſſemble aſſez à ce vuide, à ce repos & à cette indolence des ſectateurs de *Lao-Kium*. Les premiers, ſous les apparences de rapporter tout à la Religion, ruinent la Société, en briſent les liens; les derniers, ſous le pré-

texte de rendre les hommes heureux en les délivrant de tous les ſoins, les expoſent à tous les maux qui accableroient une République dans laquelle tout le monde fuiroit le travail, & où l'on ne verroit ni laboureur, ni commerçant, ni juge, ni ſoldat. Si tous les Chinois penſoient comme *Lao-Kium*, que ſeroit devenue la Chine? elle ſeroit un déſert peuplé d'ours & de tygres; & ſi les François imitoient tous le Diacre *Pâris*, leur païs ſeroit uniquement habité par des fous. On trouveroit plus aiſément un perroquet, ou un canari dans les forêts de la Laponie, qu'un homme ſage dans ce Roïaume.

LES partiſans du Diacre fanatique ont parfaitement ſuivi ſes préceptes, ils les ont même étendus plus loin qu'il n'auroit cru; car à peine a-t-il été mort, qu'ils ont voulu le placer au rang des demi-Dieux. Ils lui ont érigé un culte, & ont annoncé que tous ceux qui ne reconnoîtroient point la grandeur & la gloire dont il joüit dans le Ciel, ſeroient punis par les maux les plus cruels. Pour joindre les effets aux paroles & donner plus de force à leurs diſcours, ils ont eu recours aux mêmes grimaces que les ſectateurs de *Lao-Kium*. Ceux-ci affectent d'entretenir un commerce intime avec les Eſprits; ils tracent ſur le papier des figures groteſques; ils font un bruit affreux de chaudrons & de petits tambours. Les Convulſionnaires ont des accès de fureur, les uns ſautent & danſent ſans règle

&

& ſans cadence, les autres ſe trainent & s'agitent ſur le plancher: il y en a qui mangent des charbons ardens, quelques-uns avalent des cailloux, ils font enfin tous les tours de paſſe-paſſe qu'on voit faire aux plus ſubtils joüeurs de gobelet, & tout cela eſt reçu comme des Miracles authentiques. Lorſqu'ils font ces fourberies & ces extravagances, ils prétendent que le Ciel leur révele les ſecrets des cœurs, leur accorde le don de prédire l'avenir.

VOILA, comme tu vois, cher Yn-Che-Chan, la parfaite copie des ſectateurs de *Lao-Kium.* Pour imiter en tout les Chinois impoſteurs, les Convulſionnaires attachent, ainſi qu'eux, une grande vertu à certaines images: ils débitent par-tout celle de leur Patriarche *Páris*, ils aſſûrent qu'elle garantit des dangers les plus éminens, & qu'elle répand l'abondance dans toutes les maiſons où elle eſt conſervée; auſſi n'eſt-il aucun partiſan des Convulſions, qui n'en ait une auprès du chevet de ſon lit.

QUELQUE inſenſée que ſoit la Secte des Convulſionnaires, elle n'a pas laiſſé de faire un progrès conſidérable dans le Roïaume, & ſur-tout à Paris. Le peuple, par-tout également crédule & facile à tromper, ſur-tout lorſqu'on ſait pour cela emploier le merveilleux, a reçu avec avidité comme des vérités évidentes & des Miracles éclatans, toutes les folies & les extravagances de quelques fourbes qui cherchoient à le tromper, & de quelques fanatiques qui étoient

étoient eux-mêmes les premières dupes de leur crédulité. Il eſt même arrivé que des perſonnes d'un rang diſtingué ſe ſont laiſſé ſéduire, & ont donné dans le piége qu'on leur tendoit; l'amour de la ſanté, le deſir de conſerver la vie, a fait ſur elles le même effet que l'eſpoir de devenir immortels ſur quelques Mandarins Chinois. Ces derniers ont recherché avec avidité le prétendu élixir de l'immortalité que promettent les ſectateurs de *Lao-Kium*: les autres ont été faire des neuvaines au tombeau du Diacre *Pâris*, ils en ont mangé de la terre, ils en ont bû de l'eau, mais tout cela n'a pas produit de plus grands effets que l'élixir de *Lao-Kium*; les deux remèdes ont eu une égale vertu.

UNE Princeſſe, qui, flatée de recouvrer la vûë, avoit été au tombeau de *Pâris*, & avoit pris pluſieurs potions cordiales, compoſées des morceaux les plus purs du dit tombeau, eut le ſort de l'Empereur *Vouti*: le ſeul ſecours qu'elle retira de ſes peines & de ſes ſoins, fut de ſe deſabuſer de ſa crédulité.

UNE autre Dame d'une naiſſance diſtinguée, grande ſectatrice du Diacre *Pâris*, apporta en Hollande, en ſortant de France, un petit chariot rempli de la précieuſe terre de ſon tombeau, elle en diſtribua à tous ceux qui crurent pouvoir en retirer quelque utilité. Les Apothicaires & les Droguiſtes du païs furent allarmés de ce nouveau remède, ils étoient à la veille de ſe pour-

pourvoir par-devant les Magiſtrats pour le maintien & la conſervation de la rhubarbe, du ſéné & de la caſſe; mais l'*opiate Pariſienne*, loin de guérir ceux qui s'en étoient ſervis, en rendit pluſieurs plus incommodés, & leur laiſſa une peſanteur dans l'eſtomac, ainſi qu'ils devoient s'y attendre, en avalant un morceau de terre. Ce qu'il y a de ſingulier dans l'hiſtoire de cette Dame, c'eſt que malgré la quantité d'antidote qu'elle portoit avec elle contre tous les maux de l'ame & du corps, elle ne put ſe garantir d'aimer ſon valet-de-chambre juſqu'à la fureur, & qui pis eſt, de l'épouſer en ſecret. Elle étoit bien bonne après cela, d'ajouter tant de foi à la terre du tombeau de *Pâris*, puiſque plus de deux cens livres n'avoient pû l'empêcher de commettre la plus grande ſottiſe du monde. Loin de faire ces réflexions, lorſqu'elle fut obligée par rapport à ſa conduite de ſortir du Roïaume, elle emporta toujours avec elle ſa chere terre; en mourant, elle ordonna qu'on la mît dans ſon tombeau. S'il y avoit après la mort des valets-de-chambre bien faits & vigoureux, que les vieilles femmes puſſent ſe remarier, la terre précieuſe ne produiroit pas plus d'effet dans l'autre Monde que dans celui-ci.

Les femmes ne ſont point les ſeules qui ſe laiſſent ſéduire aux extravagances des Convulſionnaires, pluſieurs gens, diſtingués dans toute ſorte d'états, les regardent comme les effets

effets de la ſageſſe divine, qui veut ſe manifeſter par leur moïen aux yeux des incrédules.

UN Magiſtrat * du premier Tribunal du Roïaume s'eſt fait exiler il y a peu de tems, pour ſoutenir la vérité des Miracles du Diacre *Pâris*. Il compoſa un Livre ſur ce ſujet, il eut même la hardieſſe de le préſenter au Souverain.

UN vieux Officier †, criblé de bleſſures, eſt devenu lui-même Convulſionnaire. Il s'étoit diſtingué autrefois, ſoit par ſa valeur, ſoit par ſon génie: il avoit donné au Public un Ouvrage très eſtimé; tout-à-coup il devint plus crédule & plus fanatique que le Convulſionnaire le plus fou & le plus ignorant. Quel exemple de la foibleſſe humaine, & des travers où peuvent donner les perſonnes qui paroiſſent les plus eſtimables! Doit-on s'étonner après cela, ſi le ſimple peuple eſt facile à ſéduire, lorſqu'on voit des gens, tels que ce Magiſtrat & cet Officier, devenir les principaux ſectateurs du plus honteux fanatiſme? Car ne te figures pas, cher Yn-Che-Chan, que dans tous les prétendus prodiges qu'opérent les Convulſionnaires, il y en ait aucun qui puiſſe faire impreſſion ſur l'eſprit d'un homme qui joüit de toute ſa raiſon. Ce ne ſont point des morts qui reſſuſcitent, des ſourds qui entendent, des aveugles qui voient, ce ſont des gens gué-

ris

* Mr. de Montgeron.
† Le Chevalier Folard.

ris d'une maladie, après avoir ſouffert pendant pluſieurs années & après avoir eté traités par des Médecins; en ſorte qu'il eſt viſible que la Nature, ou que l'art ont opéré ce qu'on attribue au Miracle.

MAIS je ſuppoſe, ce qui n'eſt point, qu'il fût arrivé quelque cure ſingulière par l'interceſſion du Diacre *Pâris*, qui eſt-ce qui ne voit, pour peu qu'il veuille y faire attention, que la ſeule imagination ſuffit pour cauſer un pareil évenement? Ne ſait-on pas le pouvoir qu'elle a ſur les corps, & qu'elle agit quelquefois avec tant de force, qu'elle produit les effets les plus extraordinaires? D'ailleurs, la Nature opére par cent moïens différens qui nous ſont également inconnus, dirons-nous pour cela que toutes les choſes qui s'enſuivent, ſont miraculeuſes? C'eſt le raiſonnement que font preſque tous ceux qui ſont entêtés des prodiges, & qui admettent dans tous les évenemens un merveilleux, qui n'a point lieu chez les Philoſophes, & ſurtout chez ceux, qui, comme nos nouveaux Docteurs, penſent que tout eſt réglé dans la Nature, & que rien ne peut en déranger ni l'ordre, ni les loix, n'y aiant aucune cauſe ſurnaturelle, aucun être qui ait le pouvoir de s'oppoſer au concours mutuel du *Ly* avec la matière, dont l'intime union produit non ſeulement les Elemens mais encore toutes les formes & toutes les différentes modifications que forment ces Elemens.

ON

ON doit répondre, cher Yn-Che-Chan, à ceux qui veulent qu'il y ait du merveilleux & du divin dans les choſes qui leur paroiſſent extraordinaires, ce que diſoit un ancien Romain *. „ Il faut néceſſairement que tous les évenemens qui nous „ paroiſſent les plus ſurnaturels, aient „ leur cauſe dans la Nature, puiſque c'eſt „ elle qui produit tout; & ce qui nous paroît contre la coutume, n'eſt pas cependant contre la Nature. Il faut donc „ chercher dans elle la raiſon des prodiges qui nous étonnent. Si nous ne la „ découvrons point, prenons-nous en à „ notre ignorance; nous ſommes certains qu'elle y doit être, attribuons-la „ lui donc toujours. Alors, ni les tremblemens de terre, ni les changemens „ que nous appercevons dans le ciel, ni les

* *Quidquid oritur, qualecumque eſt, cauſam habeat a natura neceſſe eſt: ut etiam ſi præter conſuetudinem extiterit, præter naturam tamen non poſſit exiſtere. Cauſam igitur inveſtigato in re nova atque admirabili, ſi potes. Si nullam reperies, illud tamen exploratum habeto, nihil fieri potuiſſe ſine cauſa, eumque errorem, quem tibi rei novitas attulerit, naturæ ratione depellito; ita te nec terræ fremitus, nec cœli diſceſſus, nec lapideus aut ſaguineus imber, nec trajectio ſtellæ, nec faces viſæ terrebunt.* Cic. de Divin. *Lib.* 1.

„ les pluïes de ſang & de pierre, ni les
„ changemens des étoiles, ni la différente
„ couleur des aſtres ne nous étonneront
„ point. "

IL ſeroit à ſouhaiter, cher Yn-Che-Chan, pour le bien de la Chine & de la France, que les ſectateurs de *Lao-Kium* & ceux du Diacre *Páris* raiſonnaſſent auſſi ſenſément que ce ſage Romain.

PORTE-toi bien.

De Paris, le...

LETTRE ONZIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

IL me reſte encore, cher Yn-Che-Chan, à te parler de la Secte des Moliniſtes, pour te donner une idée juſte de toutes celles qui ſont en France. Je crois qu'on peut la comparer, ainſi que je te l'ai déjà mandé, à celle de *Foé*. Paſſons legérement ſur l'inſtitution, l'aggrandiſſement & les opinions de la Chinoiſe, nous examinerons enſuite la Françoiſe ſur les mêmes ſujets.

L'EMPEREUR *Mingti*, aiant fait un ſonge qui lui rappella que *Confucius* diſoit ſouvent que c'étoit dans l'Occident qu'on trouveroit le Saint, envoia des Ambaſſa-

deurs aux Indes, qui crurent avoir trouvé ce Saint dans *Foé*, ou plûtôt dans l'image de *Foé*. Ils l'apporterent à la Chine, & avec elle toutes les fables que les Indiens en débitoient, qui ſelon l'ordinaire trouverent bien-tôt croiance parmi le peuple.

L'HISTOIRE de ce *Foé* n'eſt guères moins ridicule que celle de *Lao-Kium*. On dit qu'il nâquit dans le *Chung-tien-cho*, & qu'il étoit fils du Souverain de cette partie de l'Inde. Lorque ſa mere le conçut, elle réva qu'elle avaloit un élephant. Un morceau auſſi gros étoit de dure digeſtion, & préſageoit la taille énorme de *Foé:* auſſi ne put-il venir au Monde, qu'il n'en coutât la vie à cette Princeſſe; il fallut lui ouvrir le côté pour procurer la naiſſance à ſon fils. A peine eut-il vû le jour, que loin de pleurer & de ſe plaindre, ainſi que les autres enfans, il fit ſept pas; & levant une main au ciel & baiſſant l'autre vers la terre, il dit d'une voix forte & mâle: *Il n'y a que moi qui mérite d'être honoré dans le Ciel & ſur la Terre.*

IL étoit juſte qu'un Dieu, qui donnoit dès ſa naiſſance des marques ſi éclatantes de ſa grandeur, augmentât à proportion en force & en puiſſance, à meſure qu'il avançoit en âge; auſſi à dix-ſept ans épouſa-t-il trois femmes. Ni une ni deux n'euſſent point ſuffi; un Dieu qui s'abaiſſe juſqu'à prendre les plaiſirs des foibles mortels, ne s'en tient point à la règle ordinaire. On

ſoup-

ſoupçonneroit cependant que les Divinités peuvent s'épuiſer & ſe laſſer ainſi que les hommes; car deux ans après ſon mariage, *Foé* quitta ſes femmes, aiant eu d'une un enfant, appellé *Mo-beoulo.* Il n'eut pas plus d'égard pour ſon fils que pour ſes épouſes: en ſe retirant à dix-neuf ans dans une ſolitude pour y étudier la Philoſophie ſous quatre habiles maîtres, il oublia qu'il avoit été pere ainſi que mari; en quoi il donna, à mon avis & à celui de tous les Lettrés, un exemple très pernicieux pour la Société. Ses ſectateurs diront peut-être pour l'excuſer, qu'il n'étoit point alors entiérement déifié; car ils prétendent que ce ne fut qu'à trente ans qu'étant tout-à-coup pénetré de la Divinité, il devint *Fo*, ou *Pagode.* Mais ſi cela eſt ainſi, comment *Foé* a-t-il pû dire en naiſſant, *Il n'y a que moi qui mérite d'être honoré dans le Ciel & ſur la Terre*, puiſqu'il y avoit une autre Divinité plus puiſſante que lui, & par le ſecours de laquelle il fut lui-même diviniſé? Il faut donc convenir, ou que *Foé* n'a point parlé en naiſſant, ou qu'il a menti s'il a parlé. J'en conclus qu'on raconte de lui des fables qui ne méritent aucune croiance, & que toutes doivent être rejettées, puiſque je découvre la fauſſeté d'une, qu'on regarde comme une hiſtoire authentique. Si au contraire *Foé* a parlé, il a menti dès qu'il a fait uſage de la parole. Je dois me défier d'un menteur auſſi impudent.

JE trouve dans la naiſſance de *Foé* une autre particularité qui devroit bien ouvrir les yeux aux Chinois, qui ſont aſſez aveugles pour ſuivre ſa Secte & pour en adopter les opinions. Comment *Foé*, qui n'a pû ſauver ſa propre mere, a-t-il le pouvoir de proteger les perſonnes qui n'ont aucun rapport avec lui? Quoi! fera-t-il plus pour des étrangers que pour celle qui lui donna le jour, & les préſens qu'on offre à ces images, ou aux Bonſes qui les deſſervent, auront-ils plus de pouvoir ſur lui que les liens du ſang? Si cela eſt, voilà un infâme Dieu, & plus mépriſable que le partiſan le plus intéreſſé & le plus avare.

SI le peuple pouvoit être éclairé par les raiſonnemens ſolides, depuis long-tems la Secte de cet Impoſteur ſeroit entiérement abolie & détruite dans la Chine; mais la ſuperſtition eſt plus forte que les argumens les plus convainquans. Je ne crois pas qu'on puiſſe mieux découvrir les fourberies de *Foé*, que l'a fait dans ces derniers tems le Lettré *Tchin*, dans un Dialogue où il expoſe ſon ſentiment ſur l'origine du Monde. Tu ſais que ce Philoſophe eſt, comme moi, dans les ſentimens des nouveaux Commentateurs, & qu'il différe de toi & des anciens Interprêtes, en ce qu'il penſe qu'on peut expliquer non ſeulement la formation, mais même la continuation de l'ordre & de l'arrangement de l'Univers, uniquement par les cauſes matérielles. Voici la maniè-

re

re dont il développe les impoſtures de *Foé*, & dont il ſe moque de ſes opinions. „ Le „ *Fo*, dit-il, * eſt un viſionnaire, qui a „ prétendu ſe rendre immortel. Selon lui, „ tout n'eſt que vuide, il n'y a rien de ré- „ el. Suivant ce beau principe, il veut „ qu'on ne penſe à rien, qu'on réduiſe le „ cœur au pur vuide, c'eſt-à-dire, qu'on „ le vuide de toute affection; qu'on aille „ juſqu'à s'oublier ſoi-même, comme ſi „ l'on n'étoit pas. Nous avons des yeux „ & des oreilles, il faut ne rien voir, ne „ rien entendre, ces organes doivent être „ vuides de tout objet, c'eſt-là leur état „ parfait. Nous avons une bouche, des „ mains, des pieds; il faut que tous ces „ membres ſoient dans l'inaction. Sa gran- „ de prétention eſt que ſon admirable Ter- „ naire du *Tſing*, du *Ki*, du *Chin*, c'eſt- „ à-dire du fin, du ſubtil, du ſpirituel ar- „ rive à ſa plus grande perfection, & qu'en „ ſe réuniſſant, il ne faſſe qu'un. Pour ce „ qui eſt de l'ame, ſa durée, dit-il, n'a „ point de bornes; elle ne ſe détruit „ point.

„ VOIEZ-vous que cette belle doctri- „ ne d'anéantiſſement de ſoi-même, de „ dépouillement univerſel, aboutit enfin „ à

* Je me ſers de la Traduction du Pere du Halde Jéſuite, qui a traduit cet Ouvrage Chinois, & y a joint pluſieurs Notes. Voiez ſon *Hiſt. de la Chine, Tom. III. pag.* 37.

„ à aſpirer à une immortalité chimérique,
„ & à deſirer ce qu'on ne ſauroit obtenir?
„ Cette vertu vivifiante du ciel, on veut
„ la ravir & ſe l'approprier; on refuſe de
„ la reſtituer un jour au ciel & à la ter-
„ re, & on prétend par-là arriver au pur
„ vuide.

„ MAIS peut-être, continue-t-il, igno-
„ rez-vous l'hiſtoire de ce viſionnaire. Sa
„ mere vit en ſonge un grand élephant
„ blanc, & au même inſtant elle ſentit
„ qu'elle étoit enceinte. Son fruit groſſiſ-
„ ſoit chaque jour conſidérablement, &
„ enfin il ſortit du ſein de ſa mere en dé-
„ chirant ſes entrailles, & ôta la vie à cel-
„ le dont il venoit de la recevoir. C'eſt
„ ainſi que ce monſtre vit le jour; lui,
„ qui devoit tout bouleverſer dans la Na-
„ ture, ne doit-il pas être mis au nombre
„ des peſtes du genre humain? Eſt-ce par-
„ ce qu'il a tué ſa mere en naiſſant, que
„ le peuple Idolâtre jeûne, fait des pro-
„ ceſſions, & cent autres choſes de cette
„ nature, pour obtenir toute ſorte de bon-
„ heur à leurs meres? S'imagine-t-on que
„ ce *Fo*, qui n'a pû ſauver ſa propre me-
„ re, aura le pouvoir de proteger la mere
„ d'autrui?

„ POURSUIVONS. Il vivoit dans un
„ de ces Roïaumes qui ſont à l'Oüeſt de
„ cet Empire: là, il étoit tout à la fois
„ Souverain pour le temporel & pour le
„ ſpirituel, Roi, & Chef de la Reli-
„ gion.

„ gion. Il eut une Reine & une concubi-
„ ne d'une grande beauté, & il en fit deux
„ Divinités. Son Roïaume abondoit en or,
„ en argent, en marchandiſes, en den-
„ rées, & ſur-tout en pierres précieuſes:
„ mais s'il étoit riche & fertile, il avoit
„ peu d'étendue, & ſes habitans n'avoient
„ ni force, ni bravoure; au contraire, les
„ peuples des différens Roïaumes dont il
„ étoit environné, étoient robuſtes, ac-
„ tifs, & ne reſpiroient que le ſang & le
„ carnage. Anſi les Etats du *Fo* étoient
„ ſujets à de fréquentes irruptions.

„ FATIGUE' de tant d'inſultes auxquel-
„ les il ne pouvoit réſiſter, il abandonna
„ ſon Roïaume, & embraſſa la vie ſolitai-
„ re. Il ſe mit enſuite à exhorter les peu-
„ ples à la vertu, & il débita la doctrine de
„ la Métempſychoſe qu'il avoit inventée,
„ faiſant paſſer & repaſſer les ames d'un
„ corps dans un autre; gardant néanmoins
„ un certain ordre, par lequel la vertu é-
„ toit récompenſée, & le vice puni. Il
„ infatua les peuples circonvoiſins de ces
„ folles imaginations. Son deſſein étoit
„ d'intimider ſes perſécuteurs, & de leur
„ perſuader que s'ils continuoient les rava-
„ ges qu'ils faiſoient ſur ſes terres, ils ſe-
„ roient après leur vie changés en chiens,
„ en chevaux, & même en bêtes fé-
„ roces.

„ PENDANT douze ans qu'il travailla
„ à répandre ſa doctrine, il entraina à ſa

„ ſuite une foule prodigieuſe d'ignorans, „ dont il renverſa la cervelle: avec ce ſe- „ cours il remonta ſur ſon trône, il devint „ très puiſſant; & s'étant remarié, il eut „ une nombreuſe poſtérité. Tel fut le „ fruit de ſes ſtratagêmes: tandis qu'il „ n'entretenoit ſes diſciples que du vuide „ des biens de la terre, il les recherchoit „ avec empreſſement, & s'en procuroit le „ plus qu'il lui étoit poſſible.

„ DU reſte, n'allez pas juger que la „ doctrine du *Fo* ſoit excellente parce „ qu'elle eſt ſi fort étendue dans cet Em- „ pire, elle ne s'eſt accréditée que parce „ que la doctrine de nos anciens Sages é- „ toit preſque éteinte. L'ignorance & la „ corruption du cœur ont donné entrée „ aux plus groſſières erreurs; on négligea „ les admirables leçons des *Yao*, *des Chun*, „ d'un *Confucius*, & l'on n'eut de pen- „ chant que pour la Religion du *Fo*. Cet- „ te Secte ne preſcrit que quelques vaines „ prières pour devenir heureux; ce qui eſt „ très aiſé: au lieu que nos Sages exhor- „ tent à vaincre ſes paſſions, à régler ſes „ deſirs & à remplir tous ſes devoirs; ce „ qui eſt d'une pratique bien plus dif- „ ficile. "

TOUTES les Sectes, cher Yn-Che-Chan, qui flateront les paſſions & qui permettront aux hommes de contenter leurs deſirs les plus criminels, moïennant certaines pieuſes formalités qui effacent les plus grands

grands forfaits, ſeront reçues avec avidité par le peuple, ainſi que le remarque ſagement ce Philoſophe. Rien n'eſt ſi commode pour des gens qui n'aiment point la vertu, qu'une Religion qui ôte les remords par l'eſpoir qu'elle donne du pardon des fautes les plus énormes. Car quoiqu'il ſemble d'abord que les Bonſes, diſciples & Prêtres de *Foé*, impoſent des peines après la mort à ceux qui auront commis des crimes, qu'ils les ſoumettent à eſſuïer une longue ſuite de Métempſychoſes, & à paſſer ſucceſſivement du corps d'un rat dans celui d'un mulet, de celui d'un mulet dans celui d'un cheval de poſte, toutes ces différentes tranſmutations s'évanoüiſſent, dès qu'on fait l'aumône aux Bonſes, qu'on leur bâtit des Monaſtères & des Temples. Il y a des pelerinages qui effacent tous les péchés, des images qui aſſûrent une éternelle félicité dans l'autre Monde. Il eſt vrai que toutes ces choſes n'opérent point *gratis*, & qu'il faut toujours débourſer quelque argent; mais quel eſt l'homme qui regrette de ſacrifier une legère ſomme pour acquérir le droit de contenter impunément toutes ſes paſſions?

LES Bonſes, attentifs à leurs intérêts, en établiſſant la ridicule doctrine de la Métempſychoſe, ont ſongé à trouver des expédiens pour la rendre plus ou moins génante ſelon que leur profit s'y trouveroit. Ils ſont ſi avides de l'or & de l'argent, qu'il n'eſt point de rôle qu'ils ne joüent pour en a-

maſſer; ils prennent toute ſorte de figures, l'on peut dire que c'eſt chez eux qu'a lieu véritablement la Métempſychoſe. Comme ils ſont preſque tous nés du plus bas peuple, ils affectent auprès des Grands une douceur, une complaiſance, une humilité, qui, malgré le mépris qu'inſpire leur naiſſance, leur donnent l'entrée dans les plus grandes maiſons. Ils raſſûrent ceux qui craignent l'état qu'ils auront après la mort, ils leur promettent de la protection de leur Dieu *Foé*, ils font préſent aux femmes dévotes de ſon image, & leur ordonnent de la porter pendue au cou, comme un préſervatif contre les dangers de cette vie & contre les peines de l'autre. Ils emploient d'autres moïens pour ſe faire admirer par le peuple, ils ſe donnent en ſpectacle par de rudes penitences, qu'ils ſont aſſûrés devoir leur être païées bien chérement. Quelques-uns d'eux s'attachent au cou de groſſes chaînes qu'ils trainent dans les rues, vont de porte en porte demander l'aumône, & aſſûrent toujours que le plus excellent moïen de racheter les pechés, eſt de la leur faire. Quelquefois ils ſe frappent la tête contre une groſſe pierre, ils affectent ſur-tout d'être de grands jeûneurs. Tant d'oſtentation, qui fait regarder les Bonſes par les Lettrés & par les Philoſophes comme des dangereux Impoſteurs, produit ſon effet ſur l'eſprit du peuple, & même ſur celui de quelques Mandarins ſuperſ-

perſtitieux ; car la ſuperſtition étend ſes droits ſur tous les états, & le trône n'en eſt pas même à l'abri: auſſi voions-nous que quelque ridicule que ſoit la Secte de *Foé*, elle n'a pas laiſſé de trouver des partiſans à la Cour. L'Empereur *Kao-Tſong*, pour pouvoir s'y livrer entiérement, abandonna l'Empire à ſon fils; il devint l'ami, le compagnon, & preſque l'eſclave des Bonſes. Nous verrons dans ma première Lettre, cher Yn-Che-Chan, que les François n'ont guères été plus ſages que les Chinois, & que la Secte des Moliniſtes a produit chez eux les mêmes effets que celle de *Foé* chez nos compatriotes.

PORTE-toi bien.

De Paris, le...

LETTRE DOUZIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

JE commencerai d'abord, cher Yn-Che-Chan, par le portrait du Fondateur de la Secte Moliniſte, ainſi que j'ai commencé ma dernière Lettre par celui de *Foé*, Chef de celle des Bonſes.

IGNACE, dont tu as ſi ſouvent entendu parler aux Jéſuites, & dont tu as lû la Vie écrite par un de ſes diſciples, bien éloignée

gnée de la vérité & de ce qu'on en dit ici, eſt le grand Patriarche des Moliniſtes; c'eſt ainſi qu'on appelle en France les Jéſuites & tous les autres Religieux & Séculiers qui leur ſont fortement attachés. Cet homme nâquit en Eſpagne, il paſſa au Service les premières années de ſa vie. Aiant été bleſſé au ſiége de la citadelle de Pampelune d'un coup de fuſil qui lui avoit caſſé l'os de la jambe, ſa bleſſure fut mal pancée; une groſſeur, cauſée par un os qui avançoit trop, rendoit ſa jambe difforme. Ignace, qui étoit idolâtre de ſa figure, ne put ſouffrir ce défaut: malgré l'avis des Médecins & des Chirurgiens, il ſe fit couper cet os juſqu'au vif; c'étoit acheter chérement le plaiſir de porter la botte bien tirée.

Les efforts que fit Ignace pour n'être point contrefait, ne s'arrêterent point à ce premier. Sa cuiſſe droite s'étant retirée depuis ſa bleſſure, dans la crainte d'être boiteux, il fit conſtruire une machine de fer pour l'allonger; mais quelques maux qu'il ſouffrît, & quelque douleur que lui cauſât cette eſpèce de torture, tout cela fut inutile, la cuiſſe reſta toujours plus courte que l'autre.

Ignace, pour diſſiper ſa triſteſſe & le chagrin de ſe voir boiteux, demanda quelques Livres; par hazard on lui en donna un qui contenoit l'hiſtoire des principaux Saints Européens. Ce Livre, rempli de pro-

prodiges & d'hiſtoires fabuleuſes, échauffa ſon imagination, qui, étant naturellement très forte, ſe trouvoit ſuſceptible de recevoir aiſément les objets qui lui étoient offerts, quelque bizarres qu'ils fuſſent. Tout-à-coup Ignace ne penſa plus à ſa jambe, le ſouvenir de ſa bleſſure s'effaça, pour ainſi dire, de ſa mémoire; les actions fabuleuſes des Saints Européens l'occuperent entiérement. Tantôt, à l'exemple du bienheureux Policrone, il cherchoit la racine de quelque gros chêne pour la mettre ſur ſes épaules en faiſant l'oraiſon. Un moment après, il demandoit des cordes pour imiter Dominique l'encuiraſſé, qui ſe donnoit trois cens mille coups de foüet par ſemaine; il ſembloit déjà à Ignace que ſon cœur aiant tout le zèle de ces Saints Nazaréens, ſes épaules & ſes feſſes devoient en avoir acquis la dureté.

TOUTES ces folies ſe paſſoient cependant en idées, & n'avoient encore aucune réalité. Ignace s'étoit contenté d'extravaguer en ſecret, tout-à-coup il ſe livra en public à ſon imagination déréglée & ſe mit à courir les champs. Il monta ſur une mule malgré les remontrances de ſon frere, ſe déroba de chez lui, & prit la route d'un Monaſtère. Aiant rencontré ſur le chemin un Maure Mahometan, il voulut l'obliger à ſe battre, ou à confeſſer qu'il ſe trompoit en ſuivant ſa Religion. Le Maure ne voulut faire ni l'un ni l'autre, &

pour

pour ſe débarraſſer d'un pareil fou, il s'enfuit.

Il ſembloit que cette première action d'Ignace fût un augure de ce qu'il feroit un jour, & des principes ſur leſquels il établiroit les opinions qu'il feroit recevoir à ſes ſectateurs. La violence & la contrainte ſont les deux premières maximes des Jéſuites. Ho! qu'ils ſont différens en Europe, cher Yn-Che-Chan, de ce qu'ils veulent paroître à la Chine!

Apre's qu'Ignace eut couru toute l'Eſpagne un pied nud & l'autre chauſſé, faiſant de tems en tems quelques extravagances, étant arrêté quelquefois dans certaines villes par rapport à ſes folies, & conduit devant les Juges, il vint à Paris pour y apprendre les élemens de la Langue Latine; il avoit alors trente-trois ans. Comme, ſous prétexte d'inſpirer aux jeunes écoliers l'amour d'une vie Chrétienne, il les induiſoit à donner tout ce qu'ils avoient & à vivre comme des gueux, les Profeſſeurs du Collège voulurent lui faire donner le foüet; il évita cependant ce châtiment. Il s'excuſa le mieux qu'il lui fut poſſible; & ſoit qu'on eût quelque honte de traiter ainſi qu'un enfant, un homme de l'âge d'Ignace, ſoit qu'on ſe contentât des raiſons qu'il apportoit, il ne fut point fuſtigé, & perdit une occaſion où il eût pû attraper quelques-uns de ces coups

coups de foüet qu'il envioit ſi fort à Dominique l'encuiraſſé.

TU ne ſaurois croire, cher Yn-Che-Chan, juſqu'où étoit la paſſion d'Ignace pour être foüeté. Tous ſes diſciples * qui ont écrit dans ces derniers tems, conviennent qu'il prioit ardemment ſes maîtres de le traiter ſur cet article, malgré ſon âge avancé, comme le plus petit écolier. Enfin, après bien des peines, Ignace, aiant appris médiocrement la Langue Latine, & ramaſſé quelques aumônes, courut encore les grands chemins; il paſſa même juſqu'en Egypte pour aller voir Jeruſalem. Les folies qu'il y fit, obligerent les Chefs des Chrétiens qui réſident dans cette ville, de lui ordonner d'en partir.

LES extravagances d'Ignace étoient plus affectées qu'elles n'étoient naturelles. Sous ſon zèle outré pour la dévotion, il couvroit une ambition démeſurée; & quoique ſon eſprit eût d'abord été alteré, ſoit par le changement de vie, ſoit par ce qu'il avoit ſouf-

* *Ab eo etiam atque etiam petit, ut ſe pro puero habeat, verberibus graviter accipiat, ſic ubi minus attentum aut diligentem reprehenderit.* Ribadeneira *in Vit.* Ignat. *Lib. I. Cap. XIII.*

Petere & rogare ut ab ſe quotidie, non minus quam a cæteris, penſum exigat; ceſſantem, quaſi quemlibet unum e grege puerorum, arbitratu ſuo & verbis & plagis accipiat. Maffei, *Ignat.* Vit. I. *Cap.* 16.

ſouffert dans ſa maladie, dans la ſuite la vanité & le deſir d'être Chef d'une Secte reſpectable, furent les ſeuls motifs qui le conduiſirent. Il continua toujours à tenir la même conduite, parce qu'il s'étoit apperçu que ſes pieuſes folies ne laiſſoient pas que de lui acquerir l'eſtime & l'admiration du peuple. Dès ſon voïage de Paris, il avoit commencé d'avoir quelques diſciples, le nombre en augmenta dans la ſuite conſidérablement. Il leur impoſa pour première loi de voüer au ſouverain Pontife Romain une obéiſſance aveugle, & de ſe ſoumettre entiérement aux ordres de leur Chef, c'eſt-à-dire aux ſiens & à ceux des perſonnes qui lui ſuccéderoient dans la ſuite. Ces deux points étoient auſſi eſſentiels que politiques. Par le premier il aſſûroit éternellement à ſes diſciples la protection de la Cour de Rome, par le ſecond il établiſſoit le bon ordre dans la Compagnie; c'eſt ainſi qu'il nomma cette troupe de gens, qu'on appelle aujourd'hui la Société des Jéſuites. Il ſe reſſouvenoit encore qu'étant militaire, il avoit vû que la ſubordination étoit l'ame d'une armée, & que dans tous les états rien n'étoit durable, ſi les Chefs n'avoient le pouvoir de ſe faire obéir. Ce fut-là ce qui le détermina à établir cette totale dépendance des ſupérieurs, dont l'ordre à retiré tant d'avantages dans la ſuite.

Après bien des peines & des ſoins pour l'é-

l'établiſſement de ſa Secte, Ignace mourut. Ses diſciples ſongerent d'abord à le déifier, ainſi qu'avoient fait les Chinois en faveur de leur Maître *Foé*; mais comme toutes les actions d'Ignace étoient encore connues, & que bien des gens le regardoient comme un fou, les autres comme un habile impoſteur, les Jeſuites n'ôſerent lui attribuer l'opération de quelques évenemens miraculeux. Ils avoüerent même qu'il n'avoit fait aucun prodige, ſoutenant cependant qu'il n'en étoit pas moins digne d'être placé parmi les Divinités ſubalternes des Chrétiens. Quelques années après ils leverent le maſque: les uns prétendirent * qu'il avoit reçu par un Eſprit céleſte un Livre qu'il avoit compoſé, les autres aſſûrerent † qu'en recitant des

* Balthaſar. Alvarez Cap. XLIII. *Deum hæc exercitia Sancto Patri noſtro revelaſſe; imo per Gabrielem Archangelum non nemini fuiſſe a Deipara Virgine ſignificatum, ſe Patronam eorum, fondatricem atque adjutricem fuiſſe docuiſſeque Ignatium ut ea ſic conciperet.* Sotwel. *Biblioth. Societ. Jeſu*, p. 1.

† *Refert quod aliquando Romæ fœmina quædam a Diabolo obſeſſa, Ignatium Loiolam ſecuta ſit, & clamarit*, Tu ſolus me liberare & juvare potes. *Tunc Ignatium recitaſſe verſum Virgilii*: Speluncam Dido, Dux & Trojanus eandem. *Qua voce audita Dæmonem mulierem proſtraviſſe ac*

des vers galans d'un Poëte Païen, il avoit chaſſé les Eſprits immondes, & guéri une femme poſſedée, en prononçant ceux-ci,

Dans un antre écarté la Reine de Carthage,
Seule avec ſon amant ſe ſauve de l'orage.

QUELQUES Ecrivains ſoutinrent * que le ſeul nom d'Ignace, écrit ſur un morceau de papier, faiſoit plus de prodiges que n'en avoit opéré le Légiſlateur des Juifs; d'autres prétendirent qu'il n'y avoit que le Dieu ſuprême & Marie ſa Mere, Souveraine des Cieux, qui euſſent le bonheur de voir Ignace.

TU

ac egredientem clamaſſe : O fili Loiola ! tu ceu Leo me ad ſpeluncam Inferni abire cogis, ſed rogo te ne me æternæ ſpeluncæ injicias. *Poſtea Ignatium illi dixiſſe :* Vade quocunque volueris, modo nullum amplius hominem obſideas: *ac ſtatim Dæmonium magno cum ſtrepitu egreſſum eſſe.* Joan. Chriſtian. Fromman, *de Faſcinat.* Lib. III. Part. 9. Cap. 4. No. 15. pag. m. 949.

* Voici quatre propoſitions, qui furent déferées à la Sorbonne par un nommé Filefac. Je les tire d'un Livre qui a fort bien été reçu du Public, on en verra auſſi la condamnation. La premiére portoit qu'Ignace, *avec ſon nom écrit ſur du papier, faiſoit plus de Miracles que Moï-*

TU ſens, cher Yn-Che-Chan, que de pareilles fables ſont bien auſſi abſurdes que celles que les Bonſes racontent de leur Dieu

Moïſe, & autant que les Apôtres.

La ſeconde, que la *Vie* d'Ignace *étoit ſi ſainte & ſi relevée, même en l'opinion du Ciel, qu'il n'y avoit que les Papes, comme St. Pierre, les Impératrices, comme la Mere de Dieu, quelques Souverains Monarques, comme Dieu le Pere, & ſon Saint Fils, qui euſſent le bonheur de le voir.*

La troiſième, qu'à *la vérité les Fondateurs des Ordres Religieux avoient été envoiés en faveur de l'Egliſe; mais que dans ces derniers tems Dieu avoit parlé par ſon fils Ignace qu'il avoit fait héritier de toutes choſes, & à qui il ne manquoit que cette loüange, & par qui il a auſſi fait les ſiécles.*

La quatrième, *que le Martyr Ignace portoit une très particulière affection au Saint Pere & Pape de Rome, comme au légitime Succeſſeur de Jeſus-Chriſt, & à ſon Vicaire en terre.*

André du Val, célèbre Docteur de Sorbonne, & tout dévoüé aux Inighiſtes, voulut s'oppoſer à la cenſure de ces propoſitions, prétendant qu'elles pourroient s'interpréter bénignement & dans un ſens Catholique; mais on n'eut nul égard à ſon oppoſition. On condamna les 3. premières, comme *ſcandaleuſes, erronées, blaſphématoires, impies, exécrables, déteſtables, fauſſes, & manifeſtement héretiques.* Vie d'Inigo, Tom. II. pag. 152.

Dieu *Fo* ; auſſi les Lettrés François voulurent-ils imiter les Lettrés de la Chine, & s'oppoſer aux fourberies & aux impoſtures des Jéſuites, de même que ces derniers avoient fortement combattu celles des Bonſes. L'Univerſité de Paris condamna les expreſſions & les contes fabuleux de ces Ecrivains, comme des impiétés également fauſſes & déteſtables. Il ſembloit qu'après une flétriſſure auſſi ſenſible que celle que recevoient les diſciples d'Ignace, ils abandonneroient la réſolution qu'ils avoient priſe de le faire déifier ; mais ils ne ſe déſiſterent point de leur deſſein, & vinrent à bout de leur entrepriſe. Alors le peuple, toujours crédule & amateur de la nouveauté, regarda Ignace comme un des plus puiſſans Dieux ſubalternes. Ses images furent réverées, achetées par les dévots, & chérement vendues par ſes diſciples, qui, affectant autant de douceur, de modeſtie & d'humilité que les Bonſes, s'inſinuerent ainſi qu'eux dans les meilleures maiſons. Ils flaterent les Grands, ils calmerent les remords de ceux que la crainte de l'autre vie épouvantoit, ils les aſſûrerent que leur Maître Ignace leur obtiendroit le pardon de leurs fautes, moïennant qu'ils aſſiſtaſſent & protegeaſſent ſes diſciples. Enfin ils eurent bientôt en Europe autant de partiſans, que les Bonſes

ſes en ont à la Chine. Ce fut en vain que pluſieurs illuſtres Lettrés voulurent arrêter le cours de leur proſperité, ces habiles hypocrites emploierent ſi utilement le crédit qu'ils s'étoient acquis, qu'ils vinrent à bout de perdre leurs ennemis. Ils les firent regarder comme des héretiques dangereux, & ſous le nom de Janſéniſtes qu'ils leur donnerent, ils les rendirent odieux au Souverain; ils firent détruire & raſer de fond en comble la principale maiſon de ces Janſéniſtes; ils abuſerent de l'amitié & de la confiance du feu Roi; ils lui citerent pluſieurs actions condamnables & pernicieuſes au bien de ſon Etat. Le pouvoir qu'ils avoient ſur ſon eſprit, n'étoit pas moins grand que celui que les Bonſes avoient ſur l'Empereur *Kao-tſong*. Il eſt vrai que le Monarque François n'abandonna pas ſon Roïaume comme le Chinois, pour aller vivre renfermé au milieu des diſciples d'Ignace; mais dans les dernières années de ſa vie il leur confia entiérement la conduite de ſes Etats.

L'AUTORITE', qu'eurent pendant ce tems les Jeſuites, leur attira pluſieurs amis; les Eccléſiaſtiques ſur-tout, pour parvenir aux grandes dignités, rechercherent leur faveur. Après la mort du Roi leur protecteur, on crut qu'ils échoüeroient: le Souverain qui lui ſuccéda étant

fort jeune, le Prince qu'on nomma pour Régent, ne croioit guères aux contes & aux promeſſes des Jéſuites. Il étoit dans le fond du cœur, à ce qu'on prétend, dans les mêmes ſentimens que les nouveaux Commentateurs Chinois; on appelle ici ces gens-là *Spinoſiſtes*. Je te dirai un jour pourquoi ce Prince parut favoriſer d'abord les Janſéniſtes, mais enfin la politique des Jéſuites prévalut; & ſoit qu'ils ſuſſent mieux lui plaire que les Janſéniſtes, lorſqu'il mourut, il avoit commencé à les proteger. Leur crédit s'eſt depuis toujours ſoutenu, il n'eſt pas moins grand aujourd'hui auprès du peuple, que celui des Bonſes l'eſt auprès des artiſans Chinois. Il eſt tems de finir ma Lettre.

PORTE-toi bien, Cher Yn-Che-Chan, & donnes-moi de tes nouvelles.

De Paris, le. . . .

LET-

LETTRE TREIZIEME.

Choang, *à* Yn-Che-Chan.

JE ne doute pas, cher Yn-Che-Chan, que tu ne ſois inquiet de n'avoir aucune de mes nouvelles depuis mon départ pour la Perſe. J'ai eu tant de travaux à eſſuïer & tant de difficultés à ſurmonter avant que d'arriver à Iſpahan, que tu dois me pardonner ſi je ne t'écris que de cette capitale de la Perſe. Je ne doute pas que tu n'aies déjà reçu des Lettres de notre ami Sioeu-Tcheou; apprends-moi, je te prie, s'il a lieu d'être ſatisfait de ſon voïage en Europe. Quant à moi, ôtez les ſoins que m'a cauſés mon voïage, je ſuis charmé d'avoir pris la réſolution de parcourir la Perſe, l'Armenie & la Mingrélie.

ISPAHAN eſt une grande ville, remplie de palais magnifiques & d'édifices publics qui marquent la grandeur des Princes qui les ont fait conſtruire. Les Moſquées ſont d'une beauté au-deſſus de tous les Temples qu'il y a dans la Chine; on peut même dire que ces derniers bâtimens n'approchent point des autres. Les Ba-

zars, ou Marchés publics ſont auſſi très dignes de la curioſité des étrangers, & l'emportent de beaucoup ſur ceux de Peckin. Je crois qu'on ne peut comparer cette ville avec Iſpahan que par rapport à la grandeur; dans tout le reſte elle lui eſt très inférieure. Il n'y auroit point de capitale dans l'Univers qui pût approcher d'Iſpahan, ſi la plûpart de ſes rues n'étoient tortues, étroites, mal unies, & preſque toujours dépavées. Cela diminue conſidérablement la beauté des édifices publics, & même de tous les palais, qui ſont, pour ainſi dire, bâtis au milieu d'un immenſe bourbier. Le fleuve de Zenderou coule tout le long de cette ville; on a conſtruit ſur ce fleuve trois ponts magnifiques, dont l'un répond directement au milieu de la Cité, & les deux autres aux deux extrémités oppoſées.

QUANT aux murs d'Iſpahan, ils n'ont rien de ſurprenant que leur étendue. On leur donne ordinairement douze lieuës de tour: ils ſont de terre, mal entretenus, couverts en dehors & en dedans par un grand nombre de jardins & de maiſons qui les dérobent de tems en tems à la vûë; en ſorte qu'il ſemble qu'une partie en ſoit abattue.

LA diſcorde & la diviſion paroiſſent avoir établi leur ſiége à Iſpahan. Cette ville eſt diviſée en deux quartiers principaux; les

les habitans de ces quartiers ſont ſans ceſſe en diſſention, ils ne peuvent ſe ſupporter mutuellement, quoiqu'ils aient le même Prince, la même Religion, qu'ils vivent dans la même ville. Il arrive très ſouvent que lorſqu'ils ſe rencontrent, ils ſe battent & s'eſtropient, ſans en avoir d'autre ſujet que leur haine & leur antipathie. Il eſt vrai que cette manie, ou plûtôt cette fureur ne regne guères que parmi le peuple; je ne penſe pas qu'on en puiſſe trouver de plus bizarre & de plus inſenſée. Les Grands, occupés ici comme par-tout ailleurs, de leurs intérêts & de leur avancement, n'entrent point dans ces haines populaires, dont ils ne tireroient aucun profit, & qui au contraire les rendroient deſagréables à la Cour.

J'AI demandé à un Perſan, homme de ſens & de probité, quelle étoit la raiſon de cette ſingulière diviſion; voici ce qu'il m'en apprit. „ On prétend, me dit-il, „ que les noms de *Heider* & de *Neamet-Olachi*, que portent les deux moitiés „ d'Iſpahan, ſont les noms de deux Princes qui diviſerent autrefois toute la Perſe en deux partis. Les deſcendans des „ gens qui étoient attachés à ces Princes, „ ont conſervé la haine de leurs peres, „ & ils en ont hérité ainſi que de leurs „ biens. Au lieu de déplorer les égare-„ mens de leurs ancêtres qui avoient ſa-

 „ crifié

„ crifié leurs biens & leur repos pour s'at-
„ cher à des Princes, qui s'en ſervoient
„ comme des inſtrumens utiles à favoriſer
„ leur ambition, ils imitent leur folie,
„ & même ils la ſurpaſſent, puiſqu'ils ſe
„ haïſſent ſans ſavoir pourquoi, & ſans
„ qu'ils aient aucun intérêt à démêler;
„ cela montre juſqu'où peut aller l'aveu-
„ glement du peuple, & combien il eſt
„ difficile de lui faire abandonner les an-
„ ciens préjugés, quelque nuiſibles qu'ils
„ lui ſoient.

„ CERTAINS Auteurs de notre Na-
„ tion, continua le ſage Perſan, donnent
„ une autre origine que celle que je viens
„ de vous dire, aux deux factions qui di-
„ viſent la ville. Ils la prennent dans la
„ Religion, & elle me paroît plus vrai-
„ ſemblable que l'autre; car rien n'eſt
„ plus terrible & de plus longue durée
„ qu'une haine enfantée par des diſputes
„ de Religion: après la réunion même
„ des deux partis, ou le total abaiſſement
„ de l'une des deux, il reſte un levain de
„ diſcorde qu'on ne ſauroit jamais détrui-
„ re. J'ai entendu dire à pluſieurs Négo-
„ cians François établis dans cette ville,
„ que les diviſions qui ont regné parmi
„ eux, il y a environ un ſiécle, au ſujet de
„ la Religion, ont formé des haines qui
„ ſeront éternelles, quoiqu'il ſemble au-
„ jourd'hui que toute la France n'ait plus

„ qu'une

„ qu'une ſeule & unique Croiance. Les
„ Auteurs Perſans dont je vous parle,
„ diſent donc que dans les commence-
„ mens Iſpahan ne conſiſtoit qu'en deux
„ villages vis-à-vis l'un de l'autre, dont
„ les habitans étoient ennemis mortels,
„ parce que les uns étoient attachés aux
„ ſentimens d'*Omar*, les autres à ceux
„ d'*Hali*. Enfin les deux villages s'étant
„ joints à force de s'étendre, & n'aiant
„ plus formé qu'une ſeule ville, les habi-
„ tans, quoique réunis ſur les ſentimens
„ de la Religion, conſerverent leur haine
„ & ne purent ſe pardonner d'avoir penſé
„ d'une manière différente. Aujourd'hui
„ encore dans toutes les ſolemnités &
„ dans les fêtes publiques une partie du
„ peuple ſe bat ordinairement contre l'au-
„ tre; ſous le prétexte du pas & de la
„ préſéance, les coups de bâton, les
„ coups de pierre, enfin toutes les armes
„ que fournit le hazard à une popula-
„ ce émûe, ſont miſes en uſage. Il y
„ a toujours quelqu'un de tué dans ces at-
„ taques, ſur-tout lorſque l'Empereur
„ n'eſt point à Iſpahan, le Gouverneur
„ étant bien aiſe que ces combats aient
„ lieu, pour citer devant ſon tribunal les
„ plus riches de ceux qui s'y ſont trouvés,
„ & remplir ſa bourſe à leurs dépens;
„ c'eſt ainſi que l'avarice de celui qui de-
„ vroit maintenir le calme & la paix, eſt

„ cau-

„ cauſe en partie des troubles & des é-
„ meutes. Tous les gens ſenſés ont tâ-
„ ché d'éteindre cette pernicieuſe haine;
„ mais vous connoiſſez l'eſprit du peuple:
„ plus on s'efforce de vouloir le perſua-
„ der par la raiſon, & plus il ſe roidit &
„ s'applaudit de ſes folies. Le lendemain
„ des fêtes publiques, chaque artiſan fait
„ un récit dans ſa famille des actions qu'il
„ a faites la veille contre le parti ennemi,
„ il inſpire dès la tendre enfance ſes ſen-
„ timens à ſes enfans, qui les ſucent,
„ pour ainſi dire, avec le lait. C'eſt ain-
„ ſi que ſe perpétuent toutes les coutu-
„ mes, ſoit bonnes, ſoit mauvaiſes, par-
„ mi le peuple; les peres ſont les princi-
„ pales ſources des erreurs de leurs en-
„ fans. Pour éteindre totalement cer-
„ tains préjugés dans un païs, il faudroit
„ en renouveller entiérement les habi-
„ tans.

„ On peut ſe flater de ramener des per-
„ ſonnes qui ont du génie & de la ſcience,
„ quel que ſoit le travers où elles aient
„ donné, parce qu'enfin tôt ou tard l'eſ-
„ prit ceſſe d'être la dupe des préjugés;
„ mais chez des hommes qui agiſſent preſ-
„ que machinalement, qui ne ſe conduiſ-
„ ſent aujourd'hui d'une telle façon, que
„ parce qu'ils ſe ſont conduits hier de mê-
„ me, on ne doit point eſperer de trou-
„ ver aucun retour vers la raiſon dont

„ ils

„ ils n'ont jamais connu l'uſage. Ainſi, „ ſelon toutes les apparences, les deſ- „ cendans des habitans d'Iſpahan ſeront „ auſſi fous que le ſont aujourd'hui leurs „ peres, & que l'ont été autrefois leurs „ ancêtres. "

JE trouvai, cher Yn-Che-Chan, les diſcours de ce Perſan très ſenſés; je le priai de vouloir me donner quelquefois des éclairciſſemens ſur ce qui pourroit m'embarraſſer, il m'a promis fort obligeamment tout ce qui dépendroit de lui. Les Perſans en général ſont polis, affables & beaucoup plus ſavans que les autres Mahometans. Ils ont de la vivacité & du feu; auſſi ont-ils ſurpaſſé pour les ſciences les Arabes qui ont été leurs premiers maîtres. Il eſt arrivé à ces derniers la même choſe qu'aux Grecs, qui pendant long-tems furent, pour ainſi dire, les précepteurs du genre humain, & qui dans la ſuite allerent toujours en diminuant & en perdant de leur mérite: de même les Arabes, ſi éclairés autrefois, qui eurent parmi eux de ſi grands hommes, ſont aujourd'hui très ignorans. En perdant leur liberté, il ſemble qu'ils aient perdu leur génie; auſſi le peuple appelle-t-il par dériſion les Collèges où il n'y a que des Arabes, les *Collèges des ânes.*

IL eſt vrai qu'il y a encore quelques Arabes qui n'ont point perdu la liberté, mais

mais ils ſont obligés, pour la conſerver, de vivre au milieu des déſerts & de ſe priver du commerce des autres hommes. Une telle vie eſt peu propre aux ſciences qui demandent abſolument une ſociété liée & entretenue, non ſeulement avec les Savans du païs; mais encore avec les étrangers. Quelque amour que les Chinois aient toujours eu pour les ſciences, de combien de découvertes n'ont-ils pas été redevables aux Miſſionnaires Européens?

Au reſte, la Langue Arabe eſt dans la Perſe le langage des Savans, comme le Latin l'eſt en Europe; tous les principaux Livres de Philoſophie, de Théologie, de Médecine ſont écrits dans cet idiôme. C'eſt encore une conſolation pour les Arabes que de voir leur Langue ſe maintenir dans les droits qu'elle eut dans le tems le plus floriſſant de la Nation.

Si les Perſans aiment les ſciences, ils n'eſtiment pas moins la tranquillité; on peut même dire qu'ils ſont très voluptueux, & qu'ils ramenent tout à un ſeul point, c'eſt-à-dire à ce qui peut les amuſer gracieuſement. Ils ne cultivent les ſciences que parce qu'ils les regardent comme une occupation agréable & qui les divertit pendant quelques heures de la journée. Ils aiment la dépenſe, c'eſt une ſuite néceſſaire de leur inclination pour les plaiſirs; rarement

ment ſe refuſent-ils ce qui peut flater leur goût, lorſqu'ils ſont en état de ſe le procurer. Leurs maiſons ſemblent être bâties pour fournir tout ce qui peut contribuer à la volupté; les perſonnes même, qui, ailleurs livrées à une indigne crapule, ſemblent ignorer tout ce qui eſt délicat, ont à Iſphan un goût fin & exquis. Une courtiſanne, nommée la *Douze tomans*, ou la *Cinquante louis*, parce qu'elle prenoit cette ſomme la première fois qu'on alloit chez elle, avoit fait bâtir une maiſon charmante, & qui ſembloit être un temple digne de la Déeſſe Vénus. Elle étoit petite, mais les chambres en étoient ornées magnifiquement, les plafonds étoient peints d'or & d'azur, & les objets qu'on y voioit, ſervoient à exciter aux plaiſirs de l'amour; des fontaines couloient au milieu de certaines chambres dans des cuves de marbre. Ces appartemens étoient deſtinés pour y paſſer les chaleurs de l'Eté; ceux où elle reſtoit l'Hyver, étoient conſtruits ſi artiſtement, qu'il ſembloit qu'on y reſſentoit un éternel printems. Juges, cher Yn-Che-Chan, des commodités que doivent avoir les palais des Seigneurs & les maiſons des riches particuliers, puiſque celle d'une courtiſanne eſt auſſi bien entendue.

UN défaut que je trouve aux Perſans, c'eſt qu'ils ſont exceſſivement complimenteurs;

teurs; ils ſurpaſſent de beaucoup nos compatriotes, qui ne laiſſent pas de l'être aſſez, & ils égalent les François. Lorſque je rencontre ici quelque Perſan de ma connoiſſance, il me ſemble entendre un Miſſionnaire Pariſien; il m'accable de proteſtations d'amitié, d'offres de ſervice. Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'il n'y a rien de plus vrai dans tout cela chez les Perſans que chez les François, & l'on ſeroit bien trompé, ſi l'on ajoutoit foi aux diſcours des uns & des autres.

PORTE-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

D'Iſphan, le....

LETTRE QUATORZIEME. *

Siou-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

JE réponds à la Lettre que tu m'as écrite, cher Yn-Che-Chan, pour me perſuader d'abandonnner les opinions des nouveaux Com-

* Cette Lettre eſt la réponſe à celle qu'Yn-Che-Chan a écrite à Sioeu-Tcheou, pour le perſuader de renoncer aux opinions des nouveaux Interprêtes des Commentaires de *Tchu-tſe*

Commentateurs. Tu prétends qu'elles paroiſſent monſtrueuſes à tous les Européens, qui ne peuvent comprendre qu'il y ait des hommes aſſez aveuglés pour ne reconnoître d'autre premier principe qu'une vertu céleſte, aveugle & matérielle, qui conduit l'Univers, qui vivifie tous les êtres, & qui agit toujours avec règle, ſans connoître qu'elle agit. Tu m'apportes pluſieurs raiſons pour combattre ces ſentimens, auxquelles je répondrai bientôt; mais

tſe & de *Tching-tſe*. J'ai été obligé de rapporter tous les mauvais raiſonnemens que font les Savans pour établir leur monſtrueux ſentiment; on en a déjà vû une ample réfutation dans la Lettre d'Yn-Che-Chan, on en verra l'entier anéantiſſement dans une qui ſuivra bientôt celle-ci. J'ai cru devoir placer ici cette remarque pour prévenir les diſcours de certaines gens, qui, charmées de trouver l'occaſion de décrier un Auteur, n'auroient pas manqué de dire que je prêtois des armes à l'irréligion. Je ne rapporte ici les opinions & les raiſonnemens des Chinois que pour les faire connoître & avoir lieu de les réfuter. Il n'y a que des perſonnes, dont le cœur ſeroit auſſi noir que l'eſprit épais & groſſier, qui voudroient me faire un crime d'une choſe, non ſeulement permiſe, mais néceſſaire à un Hiſtorien; on ne peut me blâmer, ſans blâmer tous les Auteurs Catholiques & Proteſtans qui ont écrit ſur les Chinois.

mais il faut auparavant que je te deſabuſe de l'erreur où tu es ſur la croiance des Européens. Il y en a beaucoup qui ſuivent un ſyſtême qui reſſemble fort à celui des nouveaux Commentateurs Chinois. *Spinoſa*, ſavant Hollandois, en a été l'inventeur, ou plûtôt le reſtaurateur; car l'on prétend que ſes ſentimens, à quelque choſe près, ont été ceux de pluſieurs Philoſophes anciens. Il ſuppoſe, ainſi que les Chinois, qu'il n'y a qu'une ſeule & unique ſubſtance, qu'il appelle *Dieu* *, & dont tous les autres êtres ne ſont que des modifications. „ Une ſubſtance †, dit-il, eſt néceſſairement infinie; il eſt donc impoſſible qu'il y „ en ait pluſieurs, puiſqu'il ne peut y avoir „ deux infinis, & que l'infinité exclut abſolument l'exiſtence de tout autre être „ qui n'eſt point contenu en elle. Il faut „ donc que tout ce qui ‡ exiſte ſoit *Dieu*, „ & que tout ce qui exiſte, exiſte en lui.„ Les hommes, les plantes, les aſtres, &c.

* *Quidquid eſt, in Deo eſt, & nihil ſine Deo eſſe, neque concipi poteſt. Propoſit. XV.* Bened. Spinoſ. *Opera poſthuma, Ethice ordine Geometrico demonſtrata, &c. pag.* 3.

†. *Omnis ſubſtantia eſt neceſſario infinita. Propoſit. VIII.* Idem *ibid. pag.* 5.

‡ *Præter Deum nulla dari, neque concipi poteſt ſubſtantia. Propoſit. XIV.* Id. *ibid. pag.* 13.

&c. enfin tous les êtres * , quels qu'ils ſoient, penſans ou non penſans, ne ſont que des modes de la ſubſtance unique & univerſelle, à laquelle il a plû à *Spinoſa* de donner le nom de *Dieu*; il n'y a qu'à mettre à ſa place celui de *Li*, & tous les Spinoſiſtes Européens penſeront préciſément comme les ſectateurs des nouveaux Interprêtes Chinois. Que diſent ces Docteurs? Que le ciel & la terre, que l'Univers enfin eſt compoſé d'une ſeule & unique ſubſtance. Le *Li* eſt par rapport à tous les êtres différens, ce qu'eſt le faîte par rapport à un édifice. Il unit & conſerve enſemble toutes les parties de l'Univers: c'eſt lui qui leur donne leurs différentes formes; en ſorte que lorſque ces êtres changent de figure & de modifications,

* *Hic, antequam ulterius pergamus, revocandum nobis in memoriam eſt id, quod ſupra oſtendimus: nempe quod quicquid ab infinito intellectu percipi poteſt, tanquam ſubſtantiæ eſſentiam conſtituens, id omne ad unicam tantum ſubſtantiam pertinet, & conſequenter quod ſubſtantia cogitans, & ſubſtantia extenſa una eademque ſubſtantia eſt, quæ jam ſub hoc, jam ſub illo attributo comprehenditur; ſic etiam modus extenſionis & idea illius modi, una eademque eſt res, ſed duobus modis expreſſa.* Bened. Spinoſ. *Opera poſthuma, Ethices Part. II.* de Mente, *pag.* 46.

tions, c'eſt par ſon ſecours que cela arrive. Tout ſort de la ſubſtance générale & tout y retourne; tout eſt animé & vivifié par le *Li*, vertu intrinſéquement & inſéparablement unie à cette ſubſtance.

Les mêmes raiſons qu'apportent les Spinoſiſtes pour ſoutenir la néceſſité de la ſeule exiſtence de cette ſubſtance étendue, ſervent aux Chinois à prouver ce qu'ils diſent du *Li*; car s'il eſt vrai qu'une ſubſtance eſt un être exiſtant par lui, infini, qui ne peut être produit par un autre, il faut abſolument que ce que les Européens Spinoſiſtes appellent *Dieu* & les Commentateurs modernes Chinois *Li*, ſoit éternel & infini, puiſque par ces noms on entend la cauſe qui produit, qui entretient tous les êtres particuliers, qui les pouſſe hors de ſon ſein, ſi j'ôſe me ſervir de ce terme, & qui les y reçoit enſuite pour les reproduire d'une autre façon & en faire de nouvelles modifications.

Tu vois, cher Yn-Che-Chan, que le ſyſtême des nouveaux Commentateurs ne paroît pas aux Européens auſſi abſurde que tu le penſes. Les Miſſionnaires nous abuſoient, lorſqu'ils nous diſoient que leurs ſentimens ſembloient monſtrueux à tous leurs compatriotes; ils ſe gardoient bien de nous parler de ce *Spinoſa*, encore moins du grand nombre de partiſans qu'il a en France, en Allemagne, en Angleterre,

terre, en Hollande, & ſur-tout en Italie. Il eſt vrai que le ſyſtême de ce Philoſophe Hollandois différe de celui des nouveaux Commentateurs, en ce qu'il ſemble qu'il a prétendu que l'ordre qu'on voit aujourd'hui dans l'Univers, avoit été à peu près le même dans tous les tems, & que *Dieu*, ou la ſubſtance étendue & infinie, avoit produit de toute éternité un nombre infini de modifications, & les avoit reçues dans ſon ſein pour les reproduire de nouveau. Ces conſéquences découlent naturellement des principes de *Spinoſa*; car il établit que de tout tems la ſubſtance étendue & immenſe a été telle qu'elle eſt, & doüée des mêmes vertus & des mêmes qualités. Il faut donc néceſſairement que ces vertus & ces qualités qui n'ont point été dans l'inaction, aient produit les mêmes effets; la ſucceſſion mutuelle des différentes modifications a donc toujours eu lieu.

LES nouveaux Commentateurs n'admettent point l'arrangement éternel de l'Univers, ils prétendent que le développement qui l'a produit, ne s'eſt fait que peu à peu & inſenſiblement. „ Le ciel & „ la terre, * dit le ſavant *Tchin* dans ſon „ Dialogue ſur l'origine & l'état du Mon-

„ de,

* Je me ſers de la Traduction du Pere du Halde.

„ de, n'étoient point encore, lorſqu'au
„ milieu d'un vuide immenſe il n'y avoit
„ qu'une ſubſtance extrêmement confuſe.
„ Cette ſubſtance, en cet état du chaos,
„ eſt l'illimité, le non-borné; ce qu'il y
„ a de ſubtil & de ſpiritueux dans cette
„ maſſe indéfinie, eſt comme la forme.
„ *Li-Ki* & l'ame du *Tac-Ki* du premier
„ & ſuprême état de l'Univers a été juſte-
„ ment le principe du ciel & de la terre,
„ le germe qui les a fait éclore; par la
„ même voïe ſont ſortis une infinité d'ê-
„ tres. Au reſte, tout ce développement
„ doit être mis au rang des productions,
„ dont les reſſorts ſont étonnans. Le
„ Monde aiant une fois ces parties, ces
„ ſortes de productions, qui pour la ma-
„ nière échappent à nos ſens, ont été
„ très rares; car nous voions communé-
„ ment que les eſpèces ſe perpétuent par
„ les voïes ſenſibles & ordinaires. "

JE t'avoüerai, cher Yn-Che-Chan, que je voudrois, s'il étoit poſſible, que les nouveaux Commentateurs euſſent été entiérement dans les mêmes idées que les Spinoſiſtes; car il me paroît difficile de comprendre comment il a pû arriver que pendant l'éternité antérieure à la formation du Monde, ce qu'il y avoit de plus ſubtil & de vivifiant dans le *Tac-Ki*, dans le ſuprême Indéfini qui a précédé immédiatement tous les êtres définis, & a été com-

comme le germe qui a produit le ciel & la terre, a pû rester dans l'inaction. Ou il a toujours été en mouvement ; ou en repos : s'il a toujours été en mouvement, il a dû de tout tems opérer les effets que nous lui voions produire ; s'il a été en repos, il n'a pû jamais sortir que par le secours d'un autre être qui lui a communiqué le mouvement, qui par conséquent étoit avant lui, & avoit des qualités plus parfaites & plus propres à produire le développement de l'Univers. Mais poussons les choses plus loin, qui est-ce qui avoit donné à cet être le mouvement ? L'avoit-il eu de tout tems, ou l'avoit-il reçu ? S'il l'avoit eu, il devoit donc faire la même chose qu'auroit dû faire le *Tac-Ki*, & s'il ne l'a pas eu, il a dû le recevoir d'un autre, & cet autre d'un autre ; ce qui fait un cercle vicieux, ou du moins une gradation sans fin & sans bornes.

Il paroît donc naturel d'établir, ainsi que les Spinosistes, que de tout tems la substance unique & immense aiant eu toutes les qualités qu'elle a aujourd'hui, elle a produit & reçu dans son sein successivement toutes les modifications qu'elle produit & reçoit encore successivement aujourd'hui. En soutenant cette opinion qui me paroît très naturelle, on n'est plus embarrassé des objections qu'on peut faire contre l'inaction de la substance dans l'é-

ternité antérieure à la formation de l'Univers. Il y a cependant ici pluſieurs François, qui, s'attachant aux ſentimens d'un ancien Philoſophe Grec, veulent que la conſtruction du Monde ait été produite à peu près de même que le prétendent les nouveaux Commentateurs: on appelle ces François, *Epicuriens*, du nom de leur Maître *Epicure*.

Je te parlerai une autre fois de la conformité qui ſe trouve entre les opinions de ce Philoſophe & celle du ſavant *Tchin*; j'emploierai le reſte de ma Lettre à répondre aux raiſons que tu m'apportes pour prouver qu'il eſt impoſſible que l'ordre de l'Univers ſoit produit & maintenu par une vertu infinie en pouvoir, mais aveugle & matérielle. Je vois des preuves évidentes de ces deux vérités. Je prens les premières dans la production journalière qui ſe fait à mes yeux de tant de modifications différentes. Je vois, pour ainſi dire, que toute la matière eſt animée par cette vertu générale qui la vivifie; les arbres croiſſent, les hommes ſe forment, les pierres même groſſiſſent, & montrent qu'elles ont une vertu qui les anime; ces modifications détruites en reproduiſent d'une autre eſpèce, & la vertu, répandue dans les particules les plus déliées de la matière, ne reſte jamais dans l'inaction. Je dois donc conclure d'une choſe ſi évidente, qu'il y a une vertu infinie

finie en pouvoir, qui eſt la cauſe de l'ordre & de la production de l'Univers. Voions à préſent ſi je puis la regarder comme intelligente, & comme agiſſant avec connoiſſance de cauſe. Tout ſemble m'annoncer qu'elle eſt aveugle, ainſi que le ſoutiennent les nouveaux Commentateurs que tu condamnes avec tant de mépris.

SI le premier principe qui conduit l'Univers, qui le gouverne, eſt intelligent, s'il connoît tout, s'il a enfin toutes les perfections que lui donnent les anciens Interprêtes des Livres canoniques, qui en parlent ſi pompeuſement ſous le nom de *Tien*, d'où vient le mal qui regne dans ce Monde, & pourquoi preſque tous les hommes ſont-ils ſi malheureux? Ne convenoit-il pas qu'un Etre intelligent & qui étoit ſouverainement puiſſant, ſe ſervît de ſa puiſſance pour rendre tous les êtres auſſi heureux qu'ils le pourroient être? C'eſt là l'idée naturelle que nous avons de la ſageſſe & de la bonté d'un premier principe intelligent; or, tenons-nous ſeulement à ce qui regarde les hommes, ſans aller chercher un nombre de défauts viſibles & bien eſſentiels dans la conſtruction du Monde. De combien de maux ne ſont-ils pas accablés? Leur vie eſt preſque toujours une ſuite continuelle d'infortunes: ceux qui joüiſſent de la ſanté du corps,

ſont accablés par la miſère, par la pauvreté; ceux qui ſont avantagés des biens de la fortune, ſont en proie à la goute, à la gravelle, à la pierre, &c. Enfin, quelquefois les maux du corps ſe joignent avec ceux de la fortune, & accablent entiérement des miſérables qui ſouvent ſont très vertueux, tandis qu'on voit des criminels ſouillés par les forfaits les plus grands, joüir d'une ſanté parfaite & être comblés de richeſſes; preuve bien forte de l'aveuglement de la Puiſſance qui diſtribue le bien & le mal, & qui préſide au ſort des hommes. Mais quand il n'y auroit, cher Yn-Che-Chan, que des perſonnes, coupables de quelques crimes, qui fuſſent malheureuſes, on ne ſeroit pas mieux fondé à vouloir établir un premier principe intelligent; car s'il agit avec connoiſſance, s'il dirige tout avec prudence, pourquoi, au lieu de punir ces coupables, n'empêche-t-il pas qu'ils le deviennent? La raiſon montre qu'il devroit agir de même; & puiſqu'il eſt la ſuprême raiſon, d'où vient tient-il une conduite qui paroît y être ſi oppoſée? S'il eût voulu, tous les hommes auroient été vertueux, pourquoi donc s'il eſt intelligent, ne l'a-t-il pas voulu, puiſque cela ſemble une ſuite de ſon intelligence?

VOILA', cher Yn-Che-Chan, les raiſons des nouveaux Commentateurs: nous en

en avons parlé plusieurs fois à Peckin; tu les condamnois vivement, il paroît par ta Lettre que tu ne les approuve pas davantage aujourd'hui. Je n'en suis point étonné, chacun abonde dans son sentiment.

PORTE-toi bien, & donnes-moi de tes nouvelles.

De Paris, le. .

LETTRE QUINZIEME.

Choang, *à* Yn-Che-Chan.

LES Persans poussent la jalousie plus loin que tous les autres peuples Orientaux. Il semble, cher Yn-Che-Chan, que les serrails des Turcs & des Tartares soient des maisons publiques, eu égard à ceux des Persans. Ils ne se contentent pas d'entourer l'appartement de leurs femmes d'un simple mur excessivement élevé, ordinairement ils font deux ou trois enceintes différentes; des Eunuques en gardent l'entrée, & rien ne peut tromper la vigilance de ces Argus.

LA jalousie des Persans n'étant point encore rassûrée par toutes ces précautions, ils ont fait entrer la Religion dans leurs intérêts, & ont appellé la superstition à leur

leur ſecours. Cette politique paroît d'abord bien étrange; mais on en ſent bientôt la fineſſe dès qu'on la conſidére attentivement. La crainte des châtimens fait bien plus d'impreſſion ſur les femmes Orientales que l'amour de la vertu. L'appréhenſion d'offenſer le Prophéte a plus de pouvoir que celle de manquer à un mari. Les Perſans font donc croire à leurs femmes que Mahomet, leur Légiſlateur, étant à l'agonie, leur dit pour dernière choſe: *Gardez votre Religion & vos femmes.* Ce précepte les autoriſe à prétendre que les femmes qui ôſent regarder un homme, commettent un crime irrémiſſible. Ils diſent auſſi qu'il y va de la gloire de Dieu & du ſalut de ceux qui ſouffrent, qu'on jette ſeulement les yeux ſur l'appartement où leurs femmes ſont renfermées; ils veulent même que dans le Ciel il ſoit défendu de voir les femmes des autres, & ils enſeignent que les hommes en Paradis auront les yeux ſur la tête, afin de ne pas voir les femmes qui appartiennent aux autres Bienheureux. Mais je voudrois ſavoir, cher Yn-Che-Chan, comment ces Bienheureux pourront voir les leurs. Seront-elles ſuſpendues au-deſſus de leurs têtes? en ce cas ils verront celles des autres, puiſqu'apparemment elles ſe trouveront également en l'air. Seront-elles à leurs côtés? ils ne verront alors ni

leurs

leurs femmes, ni celles des autres ; autant auroit-il valu en ce cas les priver des yeux entiérement, que de les placer au-deſſus de la tête.

JE ne puis m'empêcher de rire, cher Yn-Che-Chan, en refléchiſſant aux fables que les hommes inventent pour autoriſer leurs paſſions, qu'ils couvrent adroitement du prétexte de la Religion. Quel eſt le Philoſophe, quelque ſérieux qu'il ſoit, qui ne rie autant que Démocrite, en ſongeant à tout un peuple qui place aux Bienheureux les yeux au-deſſus de la tête, pour prouver qu'il n'eſt permis ni dans ce Monde, ni dans l'autre de regarder les femmes d'autrui?

LA jalouſie des Perſans ne ſe borne point à prendre des précautions pour qu'on ne voie pas leurs femmes vivantes; ils craignent même qu'on ne les regarde après leur mort. Quand ils les enterrent, ils entourent la foſſe d'un pavillon pour ôter aux aſſiſtans la vûe du cadavre qu'ils y enſéveliſſent. Je paſſerois, cher Yn-Che-Chan, aux Perſans de dérober leurs femmes aux regards des curieux, lorſqu'ils ont lieu de craindre que ces regards ne leur en enlevent le cœur, & ne leur faſſent naître l'envie de quelque infidélité ; mais veulent-ils encore être aimés d'un cadavre, craignent-ils l'humeur volage des femmes, lors même qu'elles n'exiſtent plus,

il

il y a en vérité dans la conduite des Perſans plus de folie que de jalouſie.

Si l'on blâme les Européens d'accorder trop de liberté à leurs femmes, on ne ſauroit auſſi trop condamner la jalouſe manie des Perſans. Il me paroît que les Chinois gardent un juſte milieu entre les Chrétiens & les Mahometans: ils ne laiſſent point à leurs femmes une liberté ſans bornes, comme les premiers; mais auſſi ne les tiennent-ils pas dans une dure captivité, & ne les condamnent-ils pas à une priſon perpétuelle, ainſi que ces derniers. Elles peuvent voir les parens & les amis de leurs maris, elles ſe montrent à ceux qui ont des affaires à leur communiquer, elles joüiſſent enfin de tous les droits & de tous les avantages qui ſont attachés à l'humanité, & elles ſont traitées par leurs époux, comme il convient qu'elles le ſoient.

Les femmes Perſannes ſont preſque regardées comme des animaux rares, qu'on nourrit uniquement pour le plaiſir de leur maître. Je compare un citoien d'Iſpahan qui tient renfermées dans une étroite clôture ſept à huit femmes, à un homme qui conſerve dans une cage quatre ou cinq infortunés roſſignols, qu'il a fait aveugler pour qu'ils chantent mieux. Les femmes Perſannes, ainſi que ces oiſeaux, ſont également privées de la vûe de l'Univers entier,

tier, & ſont captives, afin que l'impoſſibilité de voir d'autres hommes que celui auquel elles appartiennent, augmente leur amour pour lui. Triſte reſſource, cher Yn-Che-Chan, pour un cœur véritablement tendre, que celle d'être obligé de recourir à l'expédient d'enterrer toute vivante une perſonne qu'on aime, pour l'obliger d'être ſenſible!

J'OSEROIS dire qu'il n'y a peut-être pas deux époux véritablement unis dans la Perſe. La gêne & la contrainte, lorſqu'elles ſont pouſſées à l'excès, inſpirent néceſſairement, même aux cœurs les plus vertueux, des deſirs de s'en affranchir. On a beau dire ici que les femmes, nées dans l'intérieur du Serrail, & élevées dans les coutumes & dans les uſages qu'on y obſerve, ne les trouvent point extraordinaires; quoiqu'elles ne voient qu'un ſeul homme, elles ne laiſſent pas de ſentir qu'il y en doit avoir d'autres plus aimables & plus complaiſans. La raiſon leur apprend ces vérités; & peut-on douter que voiant la différence qu'il y a entre la beauté des femmes, elles ne penſent qu'il en eſt de de même entre les hommes? Je crois que bien loin que l'impoſſibilité où elles ſont de voir d'autres hommes que celui à qui elles appartiennent, le leur faſſe trouver beau, elle leur perſuade au contraire quelquefois qu'il ne l'eſt point

au-

autant qu'il l'eſt réellement. D'ailleurs, quand la curioſité & les autres paſſions auxquelles les femmes ſont ſi livrées, ne leur inſpireroient pas le deſir de voir des étrangers, le tempérament, qui dans ce païs ſe reſſent de la chaleur du climat, leur en apprendroit aſſez ſur le chapitre des hommes, dont on leur dérobe la vûe avec tant de ſoin. Les avantures qu'on raconte ici de quelques femmes, qui, malgré tant de précautions, ſont venues à bout de tromper la vigilance de leurs ſurveillans, ſont des preuves que les préjugés, ou l'on croit qu'elles ſont en faveur de la vie qu'on mene dans les Serrails, diſparoiſſent dès que l'occaſion d'être infidèles leur eſt offerte.

La jalouſie des Perſans expoſe les habitans de ces païs à mille incommodités, & quelquefois à de terribles avanies; les étrangers ſur-tout, qui ne ſont point inſtruits des uſages Perſans, courent riſque quelquefois d'être batus cruellement, & même d'être tués. Quand on voïage avec des caravannes, & qu'on eſt logé avec des femmes, ſoit dans les camps, ſoit dans les caravanſerais, il faut avoir l'attention de paſſer le plus loin qu'on peut des tentes, ou des chambres dans leſquelles ſont les femmes. Si l'on oublie cette règle, & qu'on s'en approche par megarde, on entend auſſitôt les cris des Eunuques, ou des

des maris qui vous avertiſſent de vous éloigner au-plutôt. Malheur à ceux qui n'obéiroient pas dans l'inſtant ! car on ſe jetteroit ſur eux comme ſur des bêtes féroces ; ceux même qui ne ſeroient point intéreſſés dans cette affaire, prendroient vivement les intérêts du mari. Des bergers, attroupés de tout un canton, ne fondroient pas avec plus de fureur ſur un lion qui dévoreroit les troupeaux, que tous les voïageurs ſur un homme qui auroit été ſoupçonné de vouloir regarder quelques femmes. Quand on les trouve dans les chemins, quoiqu'elles ſoient enfermées dans des chariots couverts, il faut ſe détourner. La rencontre d'une femme eſt plus incommode en Perſe, que celle de trente caroſſes ne l'eſt à Paris dans une rue étroite, à un homme qui marche à pied. Il eſt vrai que pour éviter l'embarras que cauſent les femmes, elles ne voïagent que le moins qu'il eſt poſſible ; & lorſque les femmes d'un certain rang vont faire des viſites, elles ſortent ordinairement de chez elles pendant la nuit. Pluſieurs gens à cheval marchent cent pas devant elles, & pluſieurs autres cent pas derrière ; des Eunuques, armés de longs bâtons, ſe placent dans les intervalles qui ſe trouvent entre les Cavaliers & les Dames. Tous les gens crient *courouc courouc* : ce mot, qui en Perſan veut dire *retirez-vous*, cauſe ici autant de

fraïeur que celui de *tue* dans une ville priſe d'aſſaut, & livrée à la fureur des ſoldats. Chacun fuit, chacun s'écarte, & malheur à ceux qui ne ſont pas aſſez agiles pour ſe ſauver promptement ; les Eunuques font uſage ſur leur dos des énormes bâtons dont ils ſont pourvûs.

Le *courouc* qui ſe fait pour les femmes du Souverain, eſt encore bien plus à craindre ; la mort ſeule eſt capable d'expier le crime de ſe rencontrer ſur leur chemin. Si elles traverſent une ville, la ruë où elles marchent, & celles qui y aboutiſſent, ſont interdites. Si elles vont à la campagne, on dépeuple tous les villages, l'on en chaſſe tous les hommes, on les oblige à s'en éloigner d'une lieuë un jour auparavant. Le lendemain, lorſque les femmes paſſent, les Eunuques courent de tous côtés dans la campagne : & ſi malheureuſement ils rencontrent quelqu'un, ils le tuent dans l'inſtant ; il n'y a aucune raiſon, aucune excuſe qui puiſſe le juſtifier. Il eſt arrivé pluſieurs exemples de cette cruauté barbare.

Croirois-tu, cher Yn-Che-Chan, que malgré cette grande jalouſie des Perſans, l'amour des grandeurs & des richeſſes les rend dociles à ſouffrir l'affront le plus ſanglant que puiſſe recevoir un mari ? Ces gens ſi jaloux deviennent inſenſibles au cocuage, dès qu'il eſt occaſionné par le Souverain. Ils regardent comme un grand hon-

honneur que l'Empereur veuille bien honorer leurs femmes non ſeulement de ſa vûe; mais même de ſes faveurs. C'eſt une loi en Perſe, que le Roi entre quand il lui plait dans le Serrail de ſes ſujets, quelque nobles & quelque diſtingués qu'ils ſoient. Il eſt vrai qu'il uſe peu de ce privilège, aiant aſſez d'affaires chez lui, ſans en aller chercher ailleurs; mais il arrive quelquefois que des Empereurs, ſoit par curioſité, ſoit par débauche, vont rendre aux femmes des Grands de ces viſites dangereuſes pour les maris. Il arriva à *Abas* le Grand une avanture aſſez particulière à ce ſujet. Ce Prince, aiant beaucoup bû chez un de ſes Favoris, nommé *Iman-Couli-Can*, voulut entrer dans l'appartement des femmes. Celui qui en gardoit la porte, lui en refuſa l'entrée. „ Il n'entrera jamais ici, dit-il, „ tant que j'aurai mon emploi, d'autre „ mouſtache que celle de mon Maître. „ *Comment*, dit l'Empereur! *Eſt-ce que tu ne me connois pas?* „ Je ſais, repondit le „ Garde, que vous êtes le Roi des hommes; mais non pas celui des femmes. „ Cette ſaillie plut à *Abas*, il ſe retira chez lui. *Iman-Couli-Can*, aiant appris cette avanture, alla d'abord ſe jetter aux pieds de l'Empereur. *Seigneur*, lui dit-il, *je viens vous prier de ne point m'imputer la faute de mon malheureux domeſtique, je l'ai déjà chaſſé de chez moi.* *Abas* répondit au Favori: „ Ce Garde n'a point mal fait;

„ & puiſque vous l'avez chaſſé, je le prens „ à mon ſervice. „ Il lui donna un petit gouvernement.

DANS cette hiſtoire, cher Yn-Che-Chan, je découvre juſqu'où va l'amour des grandeurs dans les Courtiſans. Un Perſan, jaloux juſqu'à l'excès, eſt fâché qu'on n'ait point ouvert ſon Serrail au Souverain; l'eſprit de la Cour eſt à peu près le même dans tous les païs. En Europe les Seigneurs ſont charmés que leurs femmes occupent des poſtes qui les puiſſent faire aimer des Rois; en Perſe ils approuvent & ſouhaitent même qu'ils viennent les voir dans leur Serrail. Que ne ſurmonte point l'ambition, & que ne fait-elle pas ſacrifier aux hommes!

PORTE-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

D'Iſpaban, le. . . .

LETTRE SEIZIEME.

Yn-Che-Chan, *à* Sioeu-Tcheou. *

J'AI, cher Sioeu-Tcheou, lû tes Lettres avec plaiſir; mais j'ai vû avec douleur

* C'eſt ici la réponſe que j'avois promiſe à l'avant-dernière.

leur que tu perſiſtes toujours dans les opinions dangereuſes dont tu es prévenu.

TU crois avoir rapporté de fortes raiſons pour appuier tes ſentimens, en faiſant ſentir tous les malheurs dont on voit le genre humain accablé. Je conviens avec toi de ces maux effectifs, je fais plus, j'avoüe qu'il eſt impoſſible qu'ils ſoient cauſés par un Etre ſouverainement puiſſant, bon & intelligent; mais malgré cela, je n'en vois pas moins la néceſſité abſolue de l'exiſtence de cet Etre intelligent. Ainſi, quelles que ſoient les difficultés qui s'offrent à mon eſprit, j'en conclus qu'il exiſte, & j'attribue à la foibleſſe de mes connoiſſances, non au défaut de la Divinité, des choſes dont la ſolution m'embarraſſe. D'abord que j'ai prouvé évidemment qu'il doit y avoir un premier Etre intelligent, les difficultés qui ne ſont qu'acceſſoires, ne doivent point prévaloir contre les preuves claires, & fondées ſur les principes les plus ſimples & les plus naturels. Ma raiſon me fait connoître l'abſolue néceſſité d'un premier Etre intelligent: ou il faut que je veuille fermer les yeux à la lumière naturelle, ou il faut que je convienne de ce que me dicte cette raiſon. Il eſt vrai qu'enſuite elle rencontre certaines choſes qu'elle ne ſauroit pénétrer: je dois me plaindre à moi-même de ſon peu d'étendue, mais je ne dois pas pour cela réfuter ce qu'elle me démontre avec évidence;

ſans cela, j'agirois auſſi follement qu'un homme, qui, aiant la vûe & ne pouvant appercevoir les objets qui ſont à cinq cens pas de lui, nieroit que ceux qu'il voit diſtinctement de quatre, aient aucune réalité.

Je puis donc établir, cher Sioeu-Tcheou, que quoique je trouve des difficultés dans l'origine du mal, l'exiſtence d'un Etre, infini en puiſſance, en bonté & en intelligence, n'en eſt pas moins néceſſaire; car ſans repeter ici les preuves que je t'ai apportées dans ma première Lettre de la néceſſité de ce premier Etre, ſoit pour avoir donné l'ordre, ſoit pour le conſerver, je te ferai voir que même en ſuivant les raiſonnemens ſur leſquels tu fondes la préference que tu donnes au ſentiment des Spinoſiſtes ſur celui des nouveaux Docteurs, (quoique tous les deux à mon avis ſoient également mauvais) je te ferai voir, dis-je, qu'il faut qu'il y ait un Etre éternel & intelligent.

Tu condamnes tes confreres de ce qu'ils penſent qu'un principe matériel & en repos ait pû ſe mettre en mouvement. Comment, dis-tu, le mouvement a-t-il pû arriver dans la matière? car le mouvement ſuppoſe le mobile, & le mobile un premier môteur: il faut donc que quelque choſe ait donné le mouvement à la matière qui étoit en mouvement avant elle, & qui étoit plus puiſſante; il y avoit donc de tout tems un

Etre

Etre diſtinct d'elle, ſans lequel elle eût toujours été dans le repos.

QUAND tu dis que de tout tems ce que nous voions a été de même, je demande quelle autre preuve tu peus en apporter qu'une aſſertion magiſtrale, peu propre à convaincre des gens qui ne ſe païent que de bonnes raiſons. Si la terre avoit été de tout tems telle qu'elle eſt, la verrions-nous déperir tous les jours, changer de forme, & s'approcher manifeſtement de ſa fin? J'excepte de donner dans un pyrrhoniſme outré, & de refuſer toute croiance à l'hiſtoire ancienne. Ne ſavons-nous pas qu'elle produiſoit autrefois avec peu de ſoin ce qu'elle ne donne aujourd'hui qu'avec tant de peine? Les hommes ne vivoient-ils pas beaucoup plus qu'aujourd'hui, & ne ſe reſſentoient-ils pas de la force & de la jeuneſſe du Monde? Mais ce n'eſt pas ſeulement ſur la terre que nous voions des changemens qui nous doivent faire juger de la décadence de l'Univers, il en eſt déjà arrivé pluſieurs dans les cieux. Les Anciens y ont vû des étoiles que nous n'appercevons plus; qui peut douter que ces aſtres n'aient pris fin, & n'aient été détruits? S'ils n'avoient diſparu que pour faire un certain tour, ils ſe ſeroient remontrés depuis tant de ſiécles, & dans un tems auſſi long leur révolution ſeroit ſans doute finie.

IL eſt donc abſurde, cher Sioeu-

Tcheou, de ſoutenir que ce que nous voions aujourd'hui ait été de tout tems. Dans un ordre qui ſeroit éternel, il ne pourroit y arriver aucun changement de quelque nature qu'il ſoit, puiſque l'eſſence d'une choſe qui n'a point eu de commencement, eſt de n'avoir point de fin, & qu'un Etre qui a exiſté dans l'éternité antérieure, doit exiſter également dans l'éternité future.

Je vais plus loin, cher Sioeu-Tcheou, & je ſoutiens qu'en ſuivant le ſyſtême qui admet l'éternité de l'arrangement & de l'ordre dans l'Univers, il faudroit que tout ce qui eſt aujourd'hui, eût été de tout tems, & que les hommes fuſſent tous éternels, ainſi que les aſtres. Car quel eſt le premier homme qui eſt mort? On répondra à cela, il en eſt mort de tout tems: mais je ſoutiens que ſi le Monde a été de tout tems, rien n'a pû périr de ce qui a exiſté de tout tems; de même que de toute éternité le même ſoleil a été, de même auſſi les autres choſes, coéternelles à cet aſtre, ne doivent avoir reçu aucune altération.

Les nouveaux Docteurs, tes Maîtres, que tu condamnes, ont bien ſenti toutes ces difficultés; c'eſt pourquoi ils n'ont pas oſé ſoutenir l'éternité de l'ordre & de l'arrangement de l'Univers. Ils ont prétendu que la matière avoit été dans l'inaction pendant le tems antérieur au développement

ment du Monde, & ſont tombés dans l'erreur que tu réfutes ſi bien. Les anciens Epicuriens dont tu me parles, ont eu le même ſort: voulant éviter un écueil, ils ſont allés ſe briſer contre un autre; mais ils ont mieux aimé s'expoſer à toutes les abſurdités qui ſuivent la formation de l'Univers par un principe aveugle, que d'établir l'éternité du Monde, dont ils ſentoient toutes les difficultés. Les parties * du Monde, ſujettes à la corruption, leur faiſoient connoître que l'Univers ne pouvoit être éternel, le tout ſuivant naturellement la nature de ſes parties. Ils voioient d'ailleurs que le tems † détruiſoit, changeoit, ren-

* *Haud igitur lethi præcluſa eſt janua cælo,*
Nec ſoli, terræque, nec altis æquoris undis,
Sed patet immani & vaſto reſpectat hiatu.
Quare etiam nativa neceſſum eſt confiteare
Hæc eadem, neque enim mortali corpore quæ ſunt,
Ex infinito jam tempore adhuc potuiſſent
Immenſi validas ævi contemnere vires.
Lucret. de Rer. Nat. Lib. V. vers. 374. & ſeqq.

† *Denique non lapides quoque vinci cernis ab ævo,*
Non altas turres ruere, & putreſcere ſaxa?
Non delubra Deûm, ſimulacraque feſſa fatiſci?

renverſoit les édifices les plus ſolides ; que les pierres ſe pourriſſoient & ſe réduiſoient en pouſſière ; que l'air dévoroit les rochers les plus durs ; que les montagnes ſe briſoient, tomboient en éclat, & ſe précipitoient dans les plaines ; le feu, les incendies, les orages dévoroient tous les corps les uns après les autres. Comment euſſent-ils penſé que le Monde pouvoit avoir toujours ſubſiſté, donnant des marques ſi ſenſibles de ſa future deſtruction ?

REVIENS donc de ton erreur, cher Sioeu-Tcheou, & puiſque tu conviens toi-même qu'il eſt impoſſible que la matière ait pû ſe donner le mouvement à elle-même & ſortir du repos où elle étoit, ſans qu'un autre principe plus puiſſant qu'elle, l'ait miſe en mouvement, ne vas point ſoutenir contre toutes les preuves évidentes l'éternité de l'ordre & de l'arrangement dans le Monde ; avoües de bonne foi qu'il l'a

Nec Sanctum Numen fati protollere fines
Poſſe, neque adverſus naturæ fœdera niti ?
Denique monumenta virûm dilapſa videmus,
Quærere proporrò ſibi cumque ſeneſcere credas ?
Non ruere avulſos ſilices a montibus altis ?
Nec validas ævis vires perferre, patique
Finiti ? neque enim caderent volſa repente,
Ex infinito quæ tempore pertoleraſſent
Omnia tormenta ætatis privata fragore.
Id. *ibid.* vers. 307. & ſeqq.

l'a reçu d'un Etre intelligent. Dès que tu ſeras convenu de cette vérité, tu ſentiras qu'il eſt impoſſible qu'une matière non penſante puiſſe produire un Etre penſant tel qu'eſt l'homme, & qu'ainſi il faut qu'il y ait un premier Etre intelligent, indépendant de la matière, de qui les hommes aiant reçu leur intelligence; car de ſoutenir, comme le Philoſophe Hollandois & les diſciples dont tu me parles, que la matière eſt le premier Etre éternel & penſant, dont les autres ne ſont que des modifications, c'eſt avancer de toutes les abſurdités la plus grande. Si cela eſt ainſi, il faut que chaque atôme, que chaque grain de ſable ſoit un Etre penſant, ou ſi tu veux, une modification penſante; car il eſt auſſi impoſſible qu'une ſubſtance penſante ſoit compoſée de parties non penſantes, qu'il l'eſt qu'une ſubſtance étendue ſoit compoſée de parties non étendues. Ainſi, ſi l'Univers eſt une ſubſtance penſante, il faut que la penſée ſe trouve néceſſairement dans ſes plus petites parties, & par conſéquent dans toutes ſes prétendues modifications, quelque petites qu'elles ſoient & quelle qué ſoit leur forme. Il eſt inutile de dire que la penſée n'agit & n'a de force que dans certaines modifications. Un grain de ſable n'étant pas moins partie de la ſubſtance penſante qu'un homme, il faut que ces deux différentes modifications ſoient également re-

vê-

vêtues, & de la penſée, & de la force motrice; puiſqu'il eſt impoſſible qu'une ſubſtance penſante puiſſe être compoſée d'aucune partie non penſante, & que cela ſeroit auſſi contraire à ſon eſſence, qu'il ſeroit contre la nature d'une ſubſtance étendue qu'il y eût quelqu'une des ces parties ſans étendue. Ces deux choſes répugnent également, & ſont directement oppoſées aux notions les plus claires.

CONSIDERES donc, cher Sioeu-Tcheou, les abſurdités qui découlent du ſyſtême des Spinoſiſtes; refléchis qu'en ſuivant leur principe, il faut que tous les grains de ſable de la mer ſoient de petits Dieux penſans, intelligens, qui ſont des portioncules du grand Dieu. Quelles idées & quels pitoiables raiſonnemens! L'aveuglement des Spinoſiſtes, qui veulent que l'Univers ſoit Dieu lui-même, me paroît auſſi grand que celui des Docteurs Chinois, qui croient qu'une puiſſance aveugle gouverne le Monde, & fait, ſans le ſavoir, ce que demande l'intelligence la plus parfaite. Je ne ſais, cher Sioeu-Tcheou, lequel de deux hommes eſt le plus aveugle, ou celui qui penſe que l'ordre & l'arrangement ont été produits & ſont continués par la confuſion, ou celui qui change en Dieux tous les atômes, & qui admet un ſyſtême par lequel il eſt obligé de faire penſer tous les grains de ſable de la mer.

VOILA, cher Sioeu-Tcheou, les raiſons qui me démontrent clairement l'exiſtence d'un premier principe intelligent & plus puiſſant que la matière, qui a donné la forme à cet Univers, qui la continue par ſa puiſſance, & qui régle tous les évenemens par ſon intelligence. Il eſt vrai que dans ces évenemens j'en apperçois quelques-uns qui me paroiſſent déplacés, & contraires aux idées que je me forme de l'ordre; mais je dois préſumer que ſi mes connoiſſances étoient moins bornées, je découvrirois que ce que je regarde comme un mal, eſt un véritable bien, puiſqu'il eſt évident qu'une Intelligence ſouverainement ſage ne ſauroit être l'origine du mal. Soions perſuadés que tout ce qui eſt, eſt bien, & que ce qui paroît un mal dans un homme en particulier, eſt un bien réel dans le général. Ces infortunes, ces morts, ces douleurs, enfin tout ce qui dans cet Univers nous bleſſe, forme un accord & une harmonie dont nos foibles génies ne peuvent connoître la parfaite beauté. Ce qui nous paroît un deſordre, eſt un ordre magnifique, & ce que nous appellons un mal particulier, eſt un bien univerſel. N'en doutons point, cher Sioeu-Tcheou, puiſque nous ſommes aſſûrés qu'il exiſte un Etre intelligent, ſouverainement ſage, & que tout ce qui arrive, n'arrive que par ſes ordres & par ſa volonté.

POR-

PORTE-toi bien, & reviens, s'il eſt poſſible, de ton égarement. Au reſte, je ne t'importunerai plus de mes avis, & voilà la dernière fois que je te parlerai ſur ce ſujet.

De Peckin, le. . . .

LETTRE DIX-SEPTIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LES ſyſtêmes de Philoſophie, cher Yn-Che-Chan, ſe ſuccédent ici avec autant de rapidité que les différentes modes des coëffures de femmes, & ſe détruiſent avec autant de facilité. L'éclat d'une cornete de gaze n'eſt pas ſitôt paſſé que la réputation d'une hypothèſe Philoſophique.

IL y a peu d'années que les François adoptoient aveuglément & ſans aucune reſtriction les opinions d'*Ariſtote* ; il les abandonnerent tout-à-coup pour prendre celles d'un de leurs compatriotes, appellé *Deſcartes*, dont les Miſſionnaires t'ont prêté pluſieurs Ouvrages. Ce *Deſcartes* changea tous les animaux en machines: ſelon lui, un élephant n'étoit qu'une ſimple montre faite d'os & de chair, au lieu que celle

celle qui marque l'heure, l'eſt de cuivre & de fer. Tous les François furent perſuadés d'un ſentiment auſſi inſenſé, parce qu'il étoit nouveau, ou du moins qu'il avoit l'air de la nouveauté *. Il n'y avoit rien de ſi comique que de voir un homme donner cent coups d'éperon à ſon cheval, le faire ruer, cabrer, galopper, & proteſter fort ſérieuſement que cet animal n'étoit pas plus ſenſible à ces coups, qu'une pierre ſur laquelle on frappe.

LES diſciples de *Deſcartes* allerent encore plus loin que lui, ils inventerent de nouvelles modes en Philoſophie; car peut-on appeller autrement des opinions ridicules, que le ſeul amour de la nouveauté pouvoit ſoutenir pendant quelque tems? *Deſcartes* avoit privé les bêtes de l'ame, & *Mallebranche* priva les hommes du corps. Il prétendit qu'il étoit impoſſible de prouver qu'ils en euſſent un.

LORSQUE tous les François ſe croioient de pures Intelligences, & que mangeant & bûvant copieuſement, ils prétendoient ignorer s'ils avoient des corps, un Anglois, nommé *Locke*, eſt venu; il a détruit la mode des animaux atomates & celle des hommes immatériels. Il a plus fait, c'eſt qu'au lieu que *Mallebranche* vouloit que les

* Quelques Philoſophes anciens ont auſſi privé les bêtes de l'ame.

les hommes fuſſent entiérement ſpirituels, lui a prétendu qu'ils étoient totalement matériels ; auſſitôt nombre de Pariſiens ſont devenus ſubitement doublement corporels.

ILS n'ont point été long-tems dans cette opinion. Un Allemand, nommé *Leibnitz*, les a métamorphoſés en petits *animalcules* qui ne meurent jamais ; qui s'aggrandiſſent par le moïen d'une matière étrangère ; qui lorſqu'elle eſt diſſoute, dérangée & diviſée, n'entraine cependant point la perte du petit *animalcule*, qui eſt immortel & inaltérable. Tu ne ſaurois croire, cher Yn-Che-Chan, combien il y a de François aujourd'hui qui ſe croient cent fois plus déliés & plus ſubtils que le plus petit ciron, & qui vous diſent avec un grand air de confiance, *Nous ne mourrons jamais, l'animal aiant toujours été vivant & organiſé, le demeure toujours.* Pour tuer tous ces François immortels, il ne faut, mon cher Yn-Che-Chan, qu'un nouveau ſyſtême à la mode. La durée de leur petit individu dépend du caprice du premier Métaphyſicien qui publiera ſes opinions ; l'*animalcule* éternel ſera anéanti, ou métamorphoſé peut-être en ſubſtance ſpirituelle.

LE cours des hypothèſes Phyſiques n'eſt ni plus lent, ni plus uniforme que celui des ſyſtêmes Métaphyſiques. Depuis vingt ans, l'ordre & l'arrangement de l'Univers ont

ont changé deux ou trois fois. *Deſcartes* faiſoit nager dans une matière ſubtile une infinité de Mondes; tous ces Mondes, abondamment pourvûs, ainſi que le nôtre, de Soleil, de Lune, d'étoiles, étoient enveloppés d'un tourbillon de matière extrêmement déliée & legère, & tous les tourbillons couroient comme ils pouvoient, dans un fluide immenſe & infini.

AUJOURD'HUI tout cela eſt changé. Un Anglois a détruit par ſa toute-puiſſance ces tourbillons, il a annihilé le fluide qui les ſoutenoit, & a établi un vuide immenſe, dans lequel il fait promener les aſtres fort à leur aiſe, & ſans que rien les incommode dans leur courſe. Les planètes & les comètes, celles-là placées dans différens cercles autour d'un même centre, celles-ci dans des cercles inégaux, excentriques & différemment dirigés, font tranquillement leurs révolutions.

QUELQUES Phyſiciens objecterent à ce nouveau créateur de l'Univers, qu'il étoit impoſſible que ſans une cauſe particulière, un corps pût toujours conſerver ſon mouvement circulaire, parce que tout corps, dès qu'il eſt libre, ou qu'il n'eſt point retenu par une matière extérieure, enfile une ligne droite qui l'éloigne du centre de ſon mouvement; c'eſt-là une des loix de la Nature la plus ſûre & la plus obſervée par les Phyſiciens. Il ſemble donc que les planètes devroient avoir de-

puis long-tems ceſſé leur mouvement circulaire, & décrivant une ligne droite, être allées rendre une viſite aux étoiles fixes.

CE raiſonnement n'embarraſſa point l'Anglois; d'abord il donna à la matière une nouvelle qualité, appellée l'*attraction*, par laquelle les aſtres ont une continuelle tendance vers le centre de leur mouvement. Il ordonna à tous les corps de s'attirer mutuellement en raiſon de leur maſſe, ou pour me ſervir de ſes termes, *en raiſon inverſe de leur quarré de diſtance*. Dès lors tous les corps peſerent les uns ſur les autres, & par les loix inviolables & inaltérables de l'attraction, s'attirerent mutuellement. Ils attirerent le centre commun autour duquel ils tournoient, & furent attirés à leur tour par ce même centre. Les mêmes règles furent établies lorſque tous les corps qui tournent autour d'un centre, viennent à tourner avec ce centre particulier autour d'un centre également commun à d'autres corps. Dans ce cas le centre commun attire également tous les corps & les centres particuliers, & en eſt auſſi attiré. Par cette loi univerſelle, voici l'harmonie de l'Univers développé.

LES planètes & tous les corps céleſtes peſent les uns ſur les autres, en s'attirant mutuellement en raiſon inverſe du quarré de leur diſtance. Chacun des cinq Satellites

lites de Saturne pese sur les quatre autres, & les quatre autres sur lui; tous les cinq pesent sur Saturne, qui est leur centre particulier. Saturne pese sur eux, & tous ces astres pesent sur le Soleil leur centre général, ainsi que des autres planètes. Le Soleil pese à son tour sur tous ces corps qui pesent sur lui. C'est cette pesanteur, ou cette attraction mutuelle, qui seule est cause de la régularité des mouvemens célestes & de toutes les merveilles, qui jusques aujourd'hui avoient paru devoir être toujours des mystères impénétrables.

MALGRE' cette attraction, si nécessaire au système de l'Anglois, & qu'il avoit créée si à propos, ses adversaires prétendirent que même en accordant qu'il y eût dans les corps cette puissance de s'attirer mutuellement, il seroit impossible qu'elle fût la cause de la régularité des mouvemens célestes, puisque la pesanteur donnant aux astres une tendance qui les dirige sans cesse vers le centre de leur révolution, ils devroient s'y être réunis depuis long-tems & avoir été consumés par le Soleil, dans lequel ils se seroient précipités.

CETTE réflexion parut un peu embarrassante à l'Anglois; mais il se servit encore du droit qu'il avoit de créer. Il donna une seconde direction aux astres; l'une perpendiculaire, causée par l'attraction qui

les portoit au centre de leur révolution, & l'autre horizontale, qui les en éloignoit. Ainſi les aſtres, forcés de ſe prêter à ces deux directions différentes, ne pouvant ſuivre entiérement l'une des deux, furent obligés de partager le différend, & prirent le parti de décrire un cercle. Si l'on eût encore contrarié l'Anglois, il eût donné encore une troiſième direction aux globes céleſtes, & une quatrième même, ſi ſon ſyſtême en eût eu beſoin.

RIEN n'embarraſſe les Philoſophes Européens. *Deſcartes* créoit des tourbillons grands, petits, médiocres; il en faiſoit de toutes les façons. L'Anglois dont je te parle, a des qualités occultes toujours prêtes; l'attraction ne lui ſuffiſant pas, il ajouta à cette première vertu ſecrete une ſeconde qui écarte les corps, qu'il appella *force repouſſante* *. Ainſi, avec ces deux qualités il n'y a rien qu'il n'explique; tous les myſtères obſcurs de la Chymie ſont éclaircis. Par exemple, l'eau forte diſſipe l'argent ſans altérer l'or, parce qu'*une vertu attraïante*, c'eſt-à-dire l'attraction, attire dans les interſtices & ſur les particules de ce premier metal toute la violence de l'eau forte; au lieu qu'une autre vertu ſecrete, *la force repouſſante*, rend inutile ſur le ſecond metal l'action de la même eau forte.

CES

* *Ubi attractio deſinit, ibi vis repellens ſuccedere debet.* Newt. *Optic. pag.* 338.

CES qualités occultes & renouvellées des Grecs n'ont pas été du goût de tout le monde; mais la nouveauté a fait pour elles chez les Européens ce qu'elle fait en faveur de tous les ſyſtêmes. Les partiſans du Philoſophe Anglois traitent d'imbécilles ceux qui contrediſent leur Maître; ſelon eux, il n'eſt rien de ſi certain, de ſi clair & de ſi évident que ces opinions. Pour les prouver, ils préſentent d'abord douze mains de papier remplies de chiffres. „ Voici, diſent-ils, de quoi con„ vaincre les incrédules & éclairer les i„ gnorans. Qu'on faſſe attentivement ces „ calculs algébriques, qu'on ſuppute avec „ ſoin la juſteſſe des obſervations qu'on a „ faites ſur l'attraction, on verra qu'il „ faut, ou que *Newton* ait calculé inuti„ lement & à pure perte, ou que le Mon„ de ſoit tel qu'il le dit. Or, où le cal„ cul eſt admis, les idées claires & diſ„ tinctes doivent diſparoître. Par celui „ que fait *Newton*, il s'enſuit qu'il doit y „ avoir un vuide immenſe; il faut donc „ renoncer aux notions évidentes qui nous „ font connoître clairement qu'un pied „ d'étendue peut changer de place, & „ qu'il eſt impoſſible qu'il ſoit dans le mê„ me lieu qu'un autre pied d'étendue. "

QUELQUE dures que paroiſſent ces opinions, il faut ou les approuver, ou ſe réſoudre à être traité avec mépris, & même injurié par les Newtoniens; car ils ont

enchéri ſur les Cartéſiens. Ceux-ci traitoient les Péripatéticiens qui les avoient précédés, avec une hauteur inſupportable; aujourd'hui les Newtoniſtes les païent de la même monnoie.

Je me trouvai l'autre jour préſent à une vive diſpute entre un Cartéſien & un Newtoniſte. Après avoir parlé quelque tems avec beaucoup d'ardeur, on en vint aux injures; enfin des injures on paſſa juſqu'aux coups. Le Newtonien aiant dit que *Deſcartes* étoit un ignorant, le diſciple du Philoſophe outragé repliqua: *Vous en avez menti.* „Moi, menti! dit le New„ tonien. Vous êtes un faquin. „ A ce mot le Cartéſien ſaute ſur ſon antagoniſte, & lui donne un coup de poing au milieu du viſage. Cette ſcène ſe paſſoit dans un Caffé, on ſe hâta de ſéparer les combattans. Après que leur première fureur fut appaiſée, on tâcha de les raccommoder. Comme le Newtonien ſe plaignoit beaucoup du coup qu'il avoit reçu, *Vous devez le pardonner à votre adverſaire*, dit un Plaiſant qui ſe trouvoit à cette comedie. *Il y a été déterminé par une force ſupérieure; l'attraction a agi ſur vous & ſur lui* en raiſon inverſe de vos quarrés de diſtance, *& malheureuſement la force repouſſante venant à manquer, vous l'avez attiré avec tant de violence, qu'il eſt venu vous heurter, & a enfilé une ligne droite vers le centre, au lieu de décrire habilement un cercle, com-*

comme il l'auroit dû faire, ſi la ſeconde direction ne lui eût pas malheureuſement manqué. Cette plaiſanterie ranima la fureur du Newtonien, les cris recommencèrent; & au lieu que la querelle n'étoit auparavant qu'entre deux perſonnes, une troiſième s'y trouva mêlée. Enfin l'on vint à bout, après bien des ſoins, de remettre les choſes dans l'état où elles étoient avant que la plaiſanterie eût rappellé la diſcorde. On reparla une ſeconde fois de paix, & elle fut conclue avec pleine & entière liberté aux parties adverſes de perſiſter dans leurs ſentimens.

J'AVOIS été fort étonné, ainſi que tu peus le penſer, cher Yn-Che-Chan, de la ſcène dont j'avois été ſpectateur. Je ne pouvois comprendre comment des gens qui paroiſſent ſenſés, l'étoient cependant aſſez peu pour ſe quereller en faveur de quelques hypothèſes Philoſophiques. Ma ſurpriſe redoubla, lorſqu'un homme de bon ſens s'approchant de moi, me dit: „ Vous voiez, Monſieur, ces deux per„ ſonnes qui viennent de ſe diſputer ſi „ vivement, peut-être après demain con„ damneront-elles également les deux opi„ nions qui ont fait le ſujet de leur brouil„ lerie; il ne faut pour cela que la pu„ blication de quelque nouveau ſyſtême. „ Il n'y a pas encore trois mois que ce zé„ lé Newtonien ſe ſeroit fait tuer pour la „ gloire de *Deſcartes*; il a quitté ſon an-

„ cien Maître, parce qu'il a cru qu'il é-
„ toit moins à la mode que celui qu'il a
„ pris nouvellement. „

MALHEUR chez les Européens, cher Yn-Che-Chan, aux ſyſtêmes qui vieilliſſent! on leur reproche les mêmes choſes qu'on exalte dans les nouveaux. On ſe moque tous les jours en Europe des qualités occultes d'*Ariſtote*, & l'on parle avec admiration de celles de *Newton*; car qu'eſt-ce que l'attraction, ſi ce n'eſt une qualité plus occulte que toutes celles des Péripatéticiens?

PORTE-toi bien.

De Paris, le. . .

LETTRE DIX-HUITIEME.

Choang, *à* Yn-Che-Chan.

JE te parlai dans ma dernière Lettre, cher Yn-Che-Chan, de la jalouſie des Perſans & des précautions qu'ils prenoient pour prévenir les infidélités de leurs femmes. Je te dirai aujourd'hui quelle eſt la manière de vivre qu'ils leur font obſerver dans leurs Serrails, & de combien de différentes ſortes ils en ont.

LES uſages des Perſans ſur le mariage dif-

différent en bien des choſes de ceux des Chinois. A Peckin, ſelon les loix, on ne peut avoir qu'une ſeule femme légitime. Il eſt vrai qu'il eſt permis d'avoir pluſieurs concubines; mais elles ſont ſous une entière dépendance, & même les enfans qui naiſſent de ces concubines, ſont cenſés appartenir à la femme légitime. Ces loix me paroiſſent très ſages, cher Yn-Che-Chan, & bien plus raiſonnables que celles des Européens, qui, ne pouvant avoir qu'une ſeule femme, ſont forcés très ſouvent de porter la peine des fautes & des défauts de leurs épouſes. Sont-elles ſtériles, ils ſont à jamais privés du doux nom de pere; ont-elles quelque tâche eſſentielle, tous leurs enfans s'en reſſentent.

ON a prévenu à la Chine tous ces inconvéniens, en permettant de prendre des concubines outre l'épouſe légitime. Leur état n'a rien de deshonorant, ainſi qu'en Europe; on les regarde comme des ſecondes femmes qui ſuppléent aux défauts de la première. Les Perſans ont imité en cela les ſages loix des Chinois; mais ils n'ont point obſervé la principale: outre les concubines, ils permettent d'épouſer quatre femmes légitimes, qui ont un même pouvoir & des droits auſſi étendus. Une pareille coutume ne peut que cauſer un nombre infini de mauvais ménages; il eſt impoſſible que chacune de ces

femmes ne veuille commander & l'emporter ſur les autres. Je crois qu'il faut qu'il en ſoit du Serrail d'un particulier, ainſi que d'un Etat Monarchique; qu'il n'y ait qu'un ſeul Chef à qui tout le reſte obéiſſe: ſans cette ſage règle, la confuſion & le deſordre regnent, au lieu de la paix & de l'union.

QUELS chagrins ne doit point eſſuier un homme, obligé de vivre entre quatre femmes, dont la jalouſie mutuelle fait naître à chaque inſtant quelque ſujet de diſpute? Les Européens diſent qu'ils ont bien de la peine à ſupporter les caprices d'une ſeule femme légitime, & que diroient-ils donc s'ils en avoient quatre?

LES Perſans ſentent bien eux-mêmes tous les inconvéniens qui ſuivent la liberté d'épouſer quatre femmes; auſſi ne s'en ſervent-ils guères. Une autre raiſon que celle de la tranquillité les engage encore à n'avoir ordinairement qu'une femme légitime, c'eſt la dépenſe exceſſive que cauſent les mariages, & qui ruine ſouvent les perſonnes les plus riches; auſſi voit-on bien des particuliers, même de bons Marchands, qui n'ont abſolument que des concubines ou des eſclaves. Comme tous les enfans qu'elles font, ſont légitimes ainſi qu'à la Chine, il importe peu à un Perſan d'avoir un fils d'une femme épouſée.

ON a encore à Iſpahan une coutume qui n'eſt

n'eſt guères en uſage à Peckin. Tu ſais qu'il eſt peu de nos compatriotes qui prennent des *femmes de loüage.* Ce mot même paroît inconnu chez nous, quoique dans le fond on puiſſe donner ce nom aux concubines qu'on prend pour avoir des enfans, & que l'on congédie enſuite. Mais enfin cela ne ſe ſtipule point par contract, au lieu qu'en Perſe on loüe une femme tout comme une maiſon; on la prend pour un an, pour ſix mois, pour un jour, pour une heure même ſi l'on veut. Le loüage de ces femmes n'eſt pas conſidérable, on en a une fort jolie & fort jeune pour quatre cens cinquante livres l'année. Il eſt vrai qu'il faut la nourrir & l'habiller pardeſſus le marché; mais cela eſt peu de choſe, & l'entretien d'un beau cheval coute preſque autant. L'engagement qu'on contracte avec ces femmes, doit être fait en préſence du Juge. Si, lorſque le tems eſt expiré, les deux parties ſont mutuellement contentes, elles peuvent faire un nouveau contract; mais ſi leurs humeurs ne peuvent s'accorder, chacun ſe retire chez ſoi. La femme eſt obligée de ne ſe reloüer que quarante jours après la ſéparation; ce tems eſt preſcrit pour donner le moïen à une terre, qu'on ſuppoſe être fatiguée, de pouvoir porter de nouveaux fruits après s'être repoſée. Peut-être auſſi que cet uſage prend ſa ſource dans la jalouſie des Perſans, qui ſouffrent toujours à regret qu'une femme qui a été dans

dans leurs bras, paſſe dans ceux d'un autre. Ce qui me feroit croire que ces quarante jours ſont autant donnés à la jalouſie qu'à la *purification*, c'eſt que ſi un homme d'un certain rang prend une femme de loüage, il la loüe pour quatre-vingts ans. Les Perſans avoüent qu'ils font un bail auſſi long, pour qu'on ne joüiſſe point d'une femme qui leur a ſervi. Tu demanderas peut-être, cher Yn-Che-Chan, d'où vient qu'un homme qui prend une épouſe pour un tems auſſi long & qui paſſe ordinairement l'étendue de la vie humaine, ne l'épouſe pas pour toujours? Je te dirai que deux raiſons ſont les cauſes de ce procedé qui d'abord paroît ſi bizarre : la premiére, c'eſt que s'ils ſont mariés à une femme de qualité, les parens regarderoient comme un affront qu'on lui aſſociât une compagne d'une vile naiſſance; la ſeconde, c'eſt les fraix immenſes des mariages complets, dont je t'ai déjà parlé, & qui ſont encore bien plus conſidérables chez les Seigneurs que chez les particuliers.

Il me ſemble, cher Yn-Che-Chan, que les Perſans, aiant le droit d'avoir des concubines & des eſclaves, auroient dû ne point introduire entre l'uſage de ces femmes & celui des épouſes légitimes, un troiſiéme uſage, qui, de quelque côté qu'on le regarde, devient inutile. Un homme eſt-il riche, il peut avoir deux cens concubines; à quoi donc lui ſert-il d'é-

d'épouſer une ou deux femmes pour cinq ou ſix mois? Remarques, cher Yn-Che-Chan, qu'il ne les a jamais vûes, & qu'ainſi ce ne peut être l'amour qui le détermine à ce choix. Nous prenons à Peckin des concubines pour ſuppléer à nos femmes légitimes; mais nous nous en tenons-là, & nous n'allons point inventer une eſpèce de mariage inutile.

JE trouve qu'il y a dans cette coutume Perſanne de la bizarrerie, & elle eſt d'autant plus grande, que l'on ne doit point eſperer de trouver dans ces femmes de loüage la même complaiſance que dans des épouſes perpétuelles, ou dans des concubines. Une femme, deſtinée à paſſer ſes jours avec un homme, tâche de ſe conformer à ſon humeur, s'efforce de gagner par ſes ſoins ſa tendreſſe, elle connoît que ſon bonheur dépend de la complaiſance & de l'amour qu'a pour elle un mari avec lequel elle doit vivre & mourir; mais une femme, qui ſait qu'à la fin de l'année, ſi elle le veut, elle n'aura plus rien à démêler avec un mari, n'a aucun ménagement à garder. Elle ſe ſoucie fort peu d'avoir de bonnes manières pour une perſonne qu'elle va bientôt quitter; elle a toutes les hauteurs, toutes les fantaiſies des épouſes perpétuelles, ſans en avoir les douceurs ni les attentions. Je regarde dans un ménage une femme de loüage, comme un domeſtique qui ſait que ſon maî-

maître doit le renvoier à la fin d'un voïage; il s'embarraſſe fort peu d'avoir ſoin de ſes équipages, il ſonge plûtôt au moïen de trouver un nouveau maître en arrivant à la ville. Je ſuis certain qu'une femme de loüage, les trois ou quatre derniers mois de ſon bail, n'eſt occupée que de celui qu'elle ſonge à faire avec quelque nouveau mari.

Les concubines ne ſont pas moins obligées de tâcher de s'attirer l'amitié de leurs maîtres, que les femmes légitimes celle de leur mari, le plus grand honneur qu'elles puiſſent avoir, étant celui de recevoir leur maître dans leurs bras. Dès qu'elles ont ce bonheur, elles ſortent de l'état ſervile où elles gemiſſent: au lieu d'eſclaves qu'elles étoient, elles deviennent meres d'un légitime héritier de la maiſon; elles ſont ſervies, logées, vêtues, ainſi que des épouſes légitimes. Ne ſont-ce pas là des avantages aſſez conſidérables pour obliger des femmes à être complaiſantes, & à s'efforcer de faire tout ce qui peut les conduire à cet état?

Plus j'examine, cher Yn-Che-Chan, l'uſage des femmes de loüage, & plus je le trouve inutile, condamnable, & même pernicieux à la tranquillité des hommes. Les loix Chinoiſes ſont en cela infiniment plus ſages de n'avoir point admis de ces contracts paſſagers, qui donnent à une femme pendant un tems tous les droits d'u-

d'une épouſe, ſans l'obliger à en avoir les qualités requiſes pour le bonheur d'un époux.

LES Perſans doivent d'autant plus craindre l'humeur & le caractère d'une femme que rien n'oblige à ſe contraindre, que la vie que le beau ſexe mene dans le Serrail, inſpire une nonchalance qui peu à peu étouffe tous les ſentimens de vertu & de généroſité. Il s'en faut bien que les femmes penſent à Iſpahan ainſi qu'à Peckin, & qu'elles ſoient auſſi ſuſceptibles de l'amour de la gloire. Elles ne ſongent uniquement qu'à ce qui peut flater leurs ſens, elles ſont étendues pendant toute la journée ſur des ſophas, ſe font frotter & grater les jambes & le dos par une jeune eſclave; c'eſt-là un des grands plaiſirs des Perſannes. Au reſte, elles ne s'occupent que très rarement à des ouvrages manuels; les hommes même les entretiennent dans cette luxurieuſe indolence. Lorſqu'on leur demande la raiſon d'une conduite auſſi extraordinaire, ils diſent que Dieu fit les femmes pour le plaiſir des hommes, & qu'il eſt juſte que ceux-ci à leur tour leur procurent du repos; auſſi preſque tous les ouvrages brodés, les toiles, les tapis, enfin tout ce que font nos femmes à la Chine, eſt travaillé ici par des hommes.

Nous regardons à Peckin nos femmes comme des compagnes fidèles, qui nous aident à porter le poids des affaires domeſti-

tiques, qui nous ſoulagent dans les embarras du ménage, qui nous aident dans l'éducation de nos enfans; auſſi retrouvons-nous en elles des ſentimens qui répondent à notre façon de penſer. Mais à Iſpahan, où l'on n'en fait aucun cas que pour ſatisfaire ſa paſſion, où l'on mépriſe leur eſprit, leur adreſſe & leurs connoiſſances, elles répondent parfaitement à l'idée qu'on en a; & à force de les mépriſer, on les accoutume à ſe rendre véritablement dignes du plus profond mépris. L'indolence dans laquelle elles vivent, l'oiſiveté où elles croupiſſent, leur donnent tout le loiſir d'inventer dans leur retraite tous les ſtratagêmes les plus criminels qui peuvent ſatisfaire leur haine, leur jalouſie, leur vengeance & leur amour. Elles ont recours au poiſon pour ſe délivrer de leurs rivales, aux philtres pour ſe faire aimer de leurs maris ou de leurs maîtres; elles emploient des remèdes pernicieux pour rendre ſtériles les autres femmes. Les Juives, qui vont dans les Serrails vendre des nipes, des bijoux & des parfums, donnent ſous ce prétexte, de ces liqueurs empoiſonnées, qu'elles ſe font païer bien chérement. Ces miſérables ſe prêtent aux crimes de toutes les jeunes femmes, auprès deſquelles elles peuvent s'inſinuer. Juges, cher Yn-Che-Chan, ſi l'on peut regarder comme heureux, un homme qui paſſe ſa vie au milieu d'une troupe de Medées,

dées, dont il eſt preſque impoſſible qu'il puiſſe empêcher les trahiſons; car malgré toutes les précautions, elles ſont ſi diſſimulées & ſi adroites, n'aiant d'autre occupation & d'autre ſoin que de faire réuſſir leurs fourberies, qu'il eſt preſque impoſſible qu'elles n'en viennent point à bout. Les trois quarts des Perſans, ſurtout ceux qui ont beaucoup de femmes, ne ſont occupés dans leur Serrail qu'à les faire châtier pour les punir des crimes qu'elles ont commis, ou de ceux qu'on a découvert qu'elles vouloient commettre. Les unes ſont renfermées dans des priſons obſcures, les autres ſont foüettées avec des verges, quelquefois même battues avec des bâtons. Les Eunuques ſont chargés de ces châtimens; ces hommes barbares, ſi l'on peut appeller hommes des gens qui n'en ont ni les parties les plus eſſentielles, ni les qualités les plus réelles, ſe vengent avec plaiſir ſur le ſexe des maux qu'on leur a faits dans leur jeuneſſe pour pouvoir leur en confier la garde ſans aucun riſque.

S'IL falloit choiſir, cher Yn-Che-Chan, entre les uſages des Perſans, ou ceux des Européens, je ne balancerois point à choiſir ceux des derniers, du moins la trop grande liberté qu'ils donnent à leurs femmes, ne leur eſt-elle pas une ſource perpétuelle de chagrins; au lieu que l'eſclavage où les Perſans tiennent leurs femmes, leur cauſe journellement mille dé-

plaiſirs. Entre ces deux excès, les Chinois nos compatriotes ont choiſi un juſte milieu; & quiconque examinera ſans prévention nos coutumes ſur le mariage & ſur les femmes, ſera forcé d'avoüer, de quelque Nation qu'il ſoit, qu'elles ſont les plus ſages de l'Univers.

PORTE-toi bien.

D'Iſpahan, le...

LETTRE DIX-NEUVIEME.

Kieou-Che, *à* Sioeu-Tcheou.

DEPUIS deux jours, cher Sioeu-Tcheou, je ſuis arrivé à Nagaſaki, la ſeule ville du Japon où il ſoit permis aux étrangers d'aborder. Les Chinois même, quoiqu'anciens alliés & amis des Japonois, ne ſont point exempts de cette règle, & depuis que le Japon eſt fermé, il l'eſt également pour toutes les Nations. Il eſt vrai que les Hollandois & les Chinois par grace ſpéciale ont la liberté de venir négocier à Nagaſaki; mais pendant le tems qu'ils y ſont, ils ſont plûtôt traités en priſonniers, qu'en perſonnes libres, qui devroient joüir du Droit des gens & de celui de l'hoſpitalité. Tu

Tu ſeras peut-être curieux de ſavoir au vrai ce qui a été la cauſe de la réſolution que prirent les Chinois d'interdire l'entrée de leur païs à tous les étrangers. Je puis te ſatisfaire aiſément; car depuis que je ſuis ici, l'on m'en a inſtruit parfaitement, & je puis te dire par avance que parmi les cauſes que les Miſſionnaires publient à la Chine de leur exil, il y en a les trois quarts de fauſſes. Ils cachent avec raiſon les véritables, de peur qu'on ne vienne à ſoupçonner leur conduite, & qu'on ne les chaſſe de la Chine, ainſi que du Japon. Cela pourroit bien arriver quelque jour. L'Empereur qui regne aujourd'hui, a commencé à diminuer beaucoup leurs privilèges; il paroît même qu'il ſonge à les exiler entiérement de ſes Etats.

JE reviens au ſujet qui fit bannir toutes les Nations Européennes, Indiennes & Aſiatiques, du Japon. Il y avoit déjà quelque tems que les Japonois ſe plaignoient de l'orgueil & de l'avarice des Portugais; ces étrangers s'étoient établis dans le Roïaume depuis pluſieurs années, ils y avoient été reçus avec toute la politeſſe poſſible. Ennuiés de ſe contraindre, & de vivre dans cet état de ſimplicité & de pauvreté, qu'ils diſoient être venus enſeigner aux Japonois, ils leverent le maſque & ſe livrerent entiérement à leur tempérament. Les Eccléſiaſtiques vains & fiers, ainſi que tu dois t'en être apperçu depuis

que tu es en France, croiant être déjà les maîtres abſolus dans le païs, n'eurent plus aucun égard pour les plus grands Seigneurs. Un Pontife Portugais, que les Européens appellent *Evêque*, rencontra un jour dans un chemin un des premiers Mandarins du Roïaume. Non ſeulement il ne ſortit point de ſa chaiſe, ainſi que l'uſage, établi & autoriſé par les loix, le demandoit; mais il paſſa fiérement auprès de ce Seigneur ſans lui faire la moindre politeſſe. Le Mandarin reſſentit vivement un affront auſſi ſenſible, & s'en plaignit à l'Empereur dans les termes les plus amers. Ce Prince, déjà irrité contre les Portugais, & fâché que leurs Miſſionnaires prêchaſſent une nouvelle Religion, incompatible avec celles qui étoient déjà établies, qui produiſoit des inimitiés & des jalouſies qui tôt ou tard ne pouvoient manquer de nuire à la tranquillité de la Chine, fit publier un Edit, par lequel il étoit défendu d'enſeigner dorénavant les dogmes des Chrétiens, & ordonna aux Portugais de retirer leurs Miſſionnaires & de n'en plus renvoier de nouveaux.

CET Edit ne fut point exécuté à la rigueur. Les Portugais continuerent d'amener de nouvelles recrues de Prêtres; les anciens s'étoient cachés chez des Japonois de leur Religion. Enfin, avec le tems tout auroit pû revenir dans ſon premier état, & les Portugais auroient recouvré l'ami-

mitié des Japonois; mais loin d'agir avec politique & de plier les voiles habilement pendant l'orage, ils parurent toujours auſſi fiers & auſſi vains. Quelques Prêtres, envoiés par le Gouverneur de Manhile, en qualité d'Ambaſſadeur, à l'Empereur du Japon, prêcherent publiquement à Miaco, quoique ce Prince les eût fait prier de n'en rien faire; les Jéſuites même, à ce que m'a dit le Japonois dont je tiens cette hiſtoire, manderent à ces Prêtres de ne point manquer aux ordres de l'Empereur. Je reconnois à cela leur politique, & je n'ai point de peine à croire qu'ils n'eurent aucune part à cette dernière ſottiſe des Portugais. Quoi qu'il en ſoit, les Prêtres deſobéirent formellement. Un mépris pareil aux ordres du Souverain indigna non ſeulement l'Empereur; mais révolta tout l'Empire. La haine qu'on conçut contre les Portugais, devint fatale à tous ceux qui profeſſoient leur Religion.

CE qui acheva de donner de l'horreur aux Japonois pour tous les Chrétiens, fut la découverte d'une conjuration des Portugais & des proſélites qu'ils avoient dans le païs, contre la vie de l'Empereur. Ils prétendoient autoriſer leur crime, ſous le prétexte que pour l'avancement de leur Religion il leur étoit permis de faire périr un Monarque, qu'ils appellent *Idolâtre*. Juges, cher Sioeu-Tcheou, quel ſera le ſort des Miſſionnaires à la Chine, ſi l'on

vient jamais à y être inſtruit qu'ils ſont capables de ſoutenir une opinion auſſi abominable. Je ne doute pas qu'ils ne fiſſent chez nous ce qu'ils ont voulu faire au Japon, s'ils en trouvoient l'occaſion favorable. Je t'avoüe que je me ſuis toujours défié de leur feinte douceur, & je ne comprens point comment notre ami Yn-Che-Chan peut être auſſi porté pour eux qu'il le paroît. Si ce n'eſt que les ſciences qu'il aime dans les Miſſionnaires, il auroit pû retrouver les mêmes reſſources chez bien d'autres Européens qui penſent d'une manière bien plus ſincère, & je préfere à la connoiſſance des Miſſionnaires celle du Marchand Nantois, par le moïen de qui nous avons lû quelques Livres François qui valent mieux que tous ceux que nous ont prêtés les Miſſionnaires, dont la plûpart nous paroiſſoient ſi fades & ſi ennuieux. Nous n'aurions aucune véritable connoiſſance de l'Europe, ſi nous ne la connoiſſions que par ce que nous en avons appris, ou par les Miſſionnaires, ou par leurs Livres. Tu dois en être actuellement bien perſuadé; quant à moi, les converſations que j'ai ici avec les Hollandois, & que j'ai eues à Peckin avec des Anglois, m'ont bien ouvert les yeux.

Je reviens, cher Sioeu-Tcheou, à la conjuration qui cauſa la deſtruction totale des Portugais; elle fut découverte par les Hollandois. Ces derniers s'étoient établis au

au Japon, malgré les calomnies dont les premiers les avoient noircis; ils vouloient les faire paſſer pour des pirates & des voleurs. Ces fauſſes accuſations & les nouvelles tentatives que les Portugais faiſoient tous les jours pour détruire leur commerce, les engagerent à chercher tous les moïens de perdre à leur tour des ennemis auſſi dangereux. La fortune leur en fournit un, dont ils ſe ſervirent heureuſement. Près du Cap de Bonne-Eſperance ils ſe rendirent maîtres d'un vaiſſeau Portugais qui retournoit à Lisbonne; ils trouverent dans ce bâtiment des lettres qu'un Japonois, nommé *Moro*, zélé Chrétien & Chef des Portugais établis au Japon, écrivoit au Roi de Portugal, pour l'informer de l'état où étoit la conjuration qu'on avoit tramée contre la vie de l'Empereur, & pour le prier de lui envoier les vaiſſeaux qu'on lui avoit promis, afin qu'il pût finir ce qu'il avoit commencé. Les noms des principaux conjurés ſe trouvoient dans cette lettre; on y voit auſſi une longue prière pour obtenir dans le maſſacre de l'Empereur & de ſes courtiſans, la benediction du Pontife Romain.

LES Hollandois étoient trop animés contre les Portugais pour ne point faire uſage de cette lettre. D'ailleurs, leur honneur étoit intéreſſé à ſauver la vie d'un Prince qui leur avoit donné mille marques de bonté & d'amitié. Ils l'envoierent

au Prince *Firando*, qui la communiqua à la Cour. Figures-toi, cher Sioeu-Tcheou, quelle fut la ſurpriſe & l'indignation de l'Empereur. On arrêta tous les Portugais qui étoient à Nagaſaki, on fit bruler vif le Capitaine *Moro*. Pendant qu'on inſtruiſoit le procès des coupables, un bâtiment Japonois intercepta une ſeconde lettre du même Capitaine *Moro*, écrite au Commandant des Portugais de Macao, qui confirmoit tout ce qu'on avoit découvert par la première.

Dans tous les païs de l'Univers on eût pris la même réſolution que celle qui fut pour lors exécutée au Japon. On bannit pour jamais tous les étrangers du Roïaume, excepté les Hollandois, en faveur de l'avis qu'ils avoient donné, & les Chinois, à cauſe de leur ancienne alliance & des arts qu'ils avoient apportés, ainſi que des ſciences qu'ils avoient appriſes aux Japonois. On voulut auſſi empêcher que les naturels du païs ne puſſent aller dans les contrées étrangères; on craignit que la moindre fréquentation avec des gens, capables de commettre les plus grands crimes & de demander la benediction du Chef de leur Religion à la veille d'aſſaſſiner un Souverain au milieu de ſes Etats, ne corrompît les mœurs, & n'éteignît les ſentimens de vertu. On ferma donc le Roïaume pour les habitans, ainſi que pour les étrangers; il fut défendu aux uns d'y abor-

aborder ſous peine de la vie, & aux autres d'en ſortir.

CETTE loi eſt obſervée aujourd'hui très rigoureuſement. La haine des Japonois pour les Portugais retomba après leur exil général, ſur les naturels du païs qui avoient embraſſé leur Religion. On les perſécuta cruellement, on leur fit ſouffrir les plus cruels ſupplices, en un mot ces malheureuſes victimes de la vanité, de l'avarice & de la mauvaiſe foi des Portugais eſſuierent toutes ſortes de cruautés. Leurs compatriotes, auſſi criminels à leur tour que les Européens qu'ils avoient chaſſés, ſe baignerent avec avidité & avec fureur dans leur ſang.

TANT de barbarie révolta enfin ces infortunés. Près de quarante mille, voiant qu'on vouloit les faire périr par le feu, par des croix, par les ſupplices les plus affreux, & ne pouvant, malgré toute leur ſoumiſſion, obtenir de vivre tranquilles dans quelque retraite cachée, réſolurent de vendre chérement leur vie à leurs bourreaux. Je ne ſaurois, cher Sioeu-Tcheou, les blâmer de leur deſſein. Quand on viole toutes les loix de l'humanité, on diſpenſe les hommes des règles ordinaires & des ſermens qu'ils ont faits. Dans un tyran il n'y a plus de Roi; ſi je défends ma vie contre un barbare qui veut me la ravir, loin de manquer aux loix de la ſubordination, je ne fais que ſuivre celles de la Nature.

ture. Elles ont été de tout tems, & les autres n'ont pris naiſſance que lorſque les hommes ont commencé à être criminels, & qu'il a fallu les punir pour aſſûrer la tranquillité de la Société.

Les quarante mille Chrétiens ſe retirerent dans une vieille fortereſſe *, réſolus de ſe défendre juſqu'à l'extrémité. Le Souverain les y aſſiégea dans le deſſein de les exterminer entiérement; il en vint à bout, & ce fut en partie par le ſecours des Hollandois. Juſques ici tu as vû ces Européens tenir un conduite irréprochable dans tous les différens évenemens, arrivés pendant ces dangereux orages; mais dans cette dernière occaſion ils ſe rendirent preſque auſſi coupables aux yeux de l'Univers, que les Portugais qu'ils avoient fait chaſſer avec tant de raiſon. Un nommé *Kockebecker*, Chef des Hollandois, vint mouiller avec un vaiſſeau de guerre auprès de la ville aſſiégée; & pour complaire lâchement à l'Empereur, il fit tirer contre cette ville plus de cinq cens coups de canon. Il donna même ſix piéces d'artillerie, qu'on emploia dans une batterie qu'on avoit dreſſée ſur la terre. Enfin le funeſte ſecours des Hollandois fit périr quarante mille perſonnes qui croioient au même Dieu qu'eux, & qui n'étoient per-

* Elle s'appelloit *Arima*.

perſécutés qu'à cauſe de cette Croiance.

LE Ciel, toujours juſte & vengeur des forfaits, ne permit pas que la baſſe & lâche complaiſance des Hollandois produiſît le fruit qu'ils en eſperoient. Les Miniſtres Japonois, loin de les en aimer davantage, commencerent à les meseſtimer; ils attribuerent à une politique dangereuſe & à une avidité inſatiable de l'or, ce qu'ils vouloient qu'on crût être la ſuite de leur ſoumiſſion aux ordres du Prince, & de leur attachement à ſa perſonne. On mit en déliberation ſi on ne les chaſſeroit point à leur tour, ainſi que les Portugais. Belle leçon pour ceux, qui, ſous l'eſpoir d'une récompenſe incertaine, ſe livrent aux excès les plus odieux! Ils devroient ſonger qu'on aime le crime dont on retire quelque profit; mais qu'on n'en hait pas moins le criminel. Les Miniſtres Japonois craignoient que le même intérêt qui avoit fait prendre aux Hollandois les armes contre de pauvres gens *qui ſuivoient la même Religion & qui entroient au Ciel par la même porte*, ne les fît un jour devenir ennemis du même Prince qu'ils avoient ſervi. Enfin, malgré ces réflexions la reconnoiſſance l'emporta ſur la crainte: on permit aux Hollandois de continuer à commercer; mais on les enferma dans une petite iſle auprès de Nagaſaki. C'eſt-là le ſeul endroit où ils puiſſent reſter; & loin que leur liberté ſe ſoit accrue, elle diminue tous

les

les jours: leur conduite obéiſſante ne ſert qu'à augmenter la jalouſie & la méfiance des Japonois. L'iſle où ils ſont, eſt renfermée par des planches de ſapin, dont elle eſt entourée. Cette priſon, car peut-on nommer autrement une pareille demeure? n'a que ſix cens pieds de longueur ſur deux cens de largeur; on ne peut y entrer & en ſortir que par un ordre du Gouverneur de Nagaſaki. Il eſt défendu aux batteaux de la ville d'y aborder, & l'on ne prendroit point autant de précaution à garder des priſonniers qui auroient commis les plus énormes crimes.

Les Chinois, cher Sioeu-Tcheou, ſont auſſi reſſerrés aujourd'hui que les Hollandois; ils ont auſſi perdu tous leurs anciens privilèges. Je t'en dirai les raiſons dans ma première Lettre. Il me ſeroit donc impoſſible de contenter ta curioſité & de ſatisfaire la mienne, ſi les mémoires dont je ſuis chargé pour les Miniſtres d'Etat, ne me procuroient l'avantage d'être conduit à Jedo, capitale de ce Roïaume. Je ne ſais pourtant pas le tems que je partirai pour me rendre à la Cour, attendu le nombre de cérémonies qu'il faut eſſuier avant de pouvoir ſatisfaire la méfiance des Japonois.

Porte-toi bien,

De Nagaſaki, le . . .

Let-

LETTRE VINGTIEME.

Kieou-Che, *à* Sioeu-Tcheou.

JE vais t'apprendre, cher Sioeu-Tcheou, ainſi que je te le promis dans ma dernière Lettre, les raiſons qui ont obligé les Japonois, nos anciens amis & alliés, à nous traiter avec autant de rigueur que les Hollandois.

APRE'S la découverte de la conjuration dont je t'ai parlé, les Eſpagnols & les Portugais aiant été entiérement chaſſés, les Hollandois relegués dans la petite iſle où ils ſont encore, on nous laiſſa la liberté du commerce. Nous fûmes les maîtres d'apporter toutes les marchandiſes que nous voulions, de les vendre à qui bon nous ſembloit. Il eſt vrai que Nagaſaki étoit la ſeule place où nous puſſions nous établir: c'étoit aſſez pour l'établiſſement ſolide & commode de notre commerce, & il auroit été fort heureux pour nous que les choſes euſſent toujours reſté ſur le même pied; mais il étoit deſtiné que les Portugais nuiroient aux Chinois, comme ils avoient fait à toutes les autres Nations. Ils vinrent s'établir chez nous, nous les reçûmes, ils ne manquerent pas de faire venir

nir d'abord plusieurs recrues de Missionnaires. Ces gens, nés, je crois, pour causer des troubles & des divisions dans les Indes, ne se virent pas plûtôt rapprochés du Japon, qu'ils gagnerent plusieurs Marchands Chinois & plusieurs Capitaines de biroques pour transporter dans ce Roïaume des Livres qui traitoient de leur Religion. Ils pensoient par-là ralluiner un feu qu'on avoit eu tant de peine à éteindre, & qui ne l'avoit pû être que par des fleuves de sang. Cela étant venu à la connoissance des Ministres Japonois, ils résolurent de mettre les Chinois sur le même pied que les Hollandois; ils nous regarderent même comme plus dangereux que ces premiers, puisque nous favorisions les cruels ennemis qu'ils leur avoient aidé à détruire. Nous fûmes donc privés de tous nos privilèges, & j'ôse te dire, cher Sioeu-Tcheou, que nous sommes aujourd'hui plus génés & plus resserrés que les Hollandois, parce qu'on se figure qu'on a moins à craindre d'eux que de nous. „ On croit „ toujours, m'a dit un Japonois, que vous „ apportez quelques paquets venant de la „ part des Missionnaires. La tranquillité „ dont on joüit aujourd'hui au Japon, in„ téresse non seulement le Prince; mais „ tous les citoiens à prévenir tout ce qui „ la pourroit troubler. Or, rien n'est plus „ propre à produire cet effet que l'établis„ sement d'une Religion qui permet de

„ tuer

„ tuer & de détrôner un Roi qui en pro-
„ feſſe une autre. Il n'y a aucun Japo-
„ nois qui ne fremiſſe, lorſqu'il lit dans
„ les Annales de cet Empire que les
„ Chrétiens qui conjurerent à l'inſtiga-
„ tion des Miſſionnaires, demandoient la
„ benediction de leur ſouverain Pontife
„ pour l'exécution d'une entrepriſe auſſi
„ abominable. Quelle confiance peut-on
„ accorder à des gens qui prétendent que
„ leur Religion les exempte des obliga-
„ tions les plus ſacrées, leur permet de
„ violer leur ſerment, de détrôner les
„ Souverains, d'exciter des guerres civi-
„ les, dès qu'il s'agit d'étendre l'Empire
„ & les droits de cette Religion ? Nous
„ aimerions mieux avoir parmi nous les
„ ſcélerats les plus déterminés, que les
„ fourbes Portugais dont nous nous ſom-
„ mes ſi heureuſement débarraſſés ; du
„ moins nous nous défierions des pre-
„ miers, & nous pourrions nous ſouſtrai-
„ re à leurs mauvais deſſeins. Mais com-
„ ment ſe garantir de ceux des autres ?
„ Qui ſoupçonneroit des gens, qui ne
„ prêchent que la patience, l'humilité, l'o-
„ béiſſance, le mépris des richeſſes, l'ob-
„ ſervation des loix, d'être les plus dan-
„ gereux impoſteurs de l'Univers, de ca-
„ cher ſous l'apparence de ces belles doc-
„ trines le dogme affreux de contraindre
„ même juſqu'aux Souverains d'embraſſer
„ leur opinion, ou de les priver de leur
„ Trône ?

„ Vous

„ Vous ne ſauriez croire, continua le „ Japonois, combien nous ſommes heu„ reux aujourd'hui que nous ne craignons „ point de troubles domeſtiques, que „ nous n'avons aucune appréhenſion que „ le commerce des étrangers nous cor„ rompe & nous replonge dans des maux, „ dont la Nation s'eſt reſſentie pendant „ ſi long-tems. Nous avons réformé les „ anciens abus introduits par les Portu„ gais, & augmentés par tous les Euro„ péens; nous tâchons d'inſpirer de bon„ ne heure à nos enfans un eſprit d'in„ duſtrie pour faire fleurir le commerce „ intérieur du Roïaume; nous protégeons „ les ſciences, nous excitons ceux qui „ les cultivent à s'y perfectionner, par „ des récompenſes & par des motifs de „ gloire; nous empêchons qu'on ne ſe „ relâche de la pratique des loix, par le „ moïen du grand nombre d'Inſpecteurs „ que nous avons établis dans toutes les „ villes, bourgs & villages. Ils ne ſont „ occupés qu'à maintenir l'ordre & la diſ„ cipline; ces Juges ſages & équitables „ rempliſſent ſi bien leur charge, que tout „ l'Empire eſt aujourd'hui une école de „ civilité & de bonnes mœurs. Il eſt im„ poſſible, quelque ſoin que l'on prenne, „ que parmi un grand nombre d'hommes „ il ne s'en trouve toujours quelques-uns „ de vicieux; mais nous puniſſons le cri„ me ſéverement, & ſi nous ne pouvons

„ pas

„ pas empêcher qu'il y ait des méchans, „ nous ne les tolérons point.

„ VOILA' quel eſt l'état intérieur de no„ tre païs; quant à ce qui regarde l'exté„ rieur, nous n'avons rien à craindre de „ nos voiſins. Les Chinois, qui ſont ceux „ qui pourroient nous attaquer le plus „ aiſément, nous craignent & n'ôſeroient „ entreprendre une guerre qu'ils ſauroient „ ne devoir point avoir pour eux des ſui„ tes heureuſes. D'ailleurs, comme nous ne „ ſongeons point à faire de conquête ni „ à nous aggrandir, perſonne ne nous ap„ préhende. Nous trouvons dans notre „ ſageſſe & notre modération un moïen „ aſſûré d'éviter les guerres étrangères; „ mais à tout évenement nous avons tou„ jours un bon nombre de troupes prêtes „ à marcher au premier ordre. Nous crai„ gnons ſi peu nos ennemis, & ſur-tout „ les Portugais & les Eſpagnols, que peu „ de tems après que nous les eûmes ban„ nis les uns & les autres, nous ne ba„ lançames point de leur faire l'affront le „ plus ſanglant, parce qu'ils avoient ôſé „ deſobéir aux ordres que nous leur a„ vions donnés. Peut-être ſerez-vous bien „ aiſe, continua le Japonois, d'être inſ„ truit de cette hiſtoire.

„ LES Portugais, regrettant toujours „ d'avoir été exilés de chez nous, leur „ avarice leur renouvellant ſans ceſſe ce „ triſte ſouvenir, ils réſolurent de tenter

„ tous les moïens pour être rappellés
„ dans le Roïaume. Ils ſentoient que les
„ voïes de force ſeroient inutiles, ils eu-
„ rent recours à celles de la douceur & de
„ l'humilité. Ils firent partir de Macao
„ deux Ambaſſadeurs, accompagnés d'u-
„ ne nombreuſe ſuite, pour ſe rendre au-
„ près de l'Empereur. Dès que ces Am-
„ baſſadeurs furent arrivés à Nagaſaki,
„ on les arrêta ſuivant les ordres donnés
„ depuis l'exil des Portugais, qui ne per-
„ mettoient à aucun d'eux, ſous quelque
„ prétexte que ce fût, de retourner au
„ Japon. On donna enſuite avis à l'Em-
„ pereur de leur arrivée: ce Prince, in-
„ digné que des gens qu'il avoit chaſſés
„ pour avoir conjuré contre ſa perſonne,
„ ôſaſſent, ſous le prétexte ſpécieux d'u-
„ ne Ambaſſade, rentrer dans ſes Etats,
„ & peut-être y attenter une ſeconde
„ fois contre ſa perſonne, ordonna qu'on
„ coupât la tête non ſeulement aux deux
„ Ambaſſadeurs, mais auſſi à tous ceux
„ de leur ſuite. On n'épargna qu'une dou-
„ zaine des plus bas & des plus vils do-
„ meſtiques, qu'on conſerva pour porter
„ à Macao la nouvelle de la mort des au-
„ tres. Dans un ſeul jour, ou plûtôt dans
„ un ſeul inſtant, ſoixante Portugais per-
„ dirent la vie; car c'eſt une coutume
„ chez nous que chaque criminel a ſon
„ boureau: ainſi au premier ſignal du Di-
„ recteur de l'exécution, les ſoixante
„ têtes

„ têtes de nos perfides ennemis tombe-
„ rent à terre.

„ APRE'S la punition de ces Portugais,
„ loin que l'Empereur appréhendât leurs
„ compatriotes, il ordonna à ces douze à
„ qui l'on avoit ſauvé la vie, d'annoncer
„ à ceux qui les avoient envoiés, que *ſi*
„ *le Roi de Portugal, ſi le Dieu même des*
„ *Chrétiens ôſoit mettre le pied dans le Ja-*
„ *pon, on lui feroit ſubir le même ſupplice.*
„ Nous n'avons plus entendu parler des
„ Portugais depuis cette réception, digne
„ des perſonnes qui ne reſpectent pas mê-
„ me les Souverains, & qui font ſervir à
„ leurs pernicieux deſſeins les choſes les
„ plus reſpectables, telles que ſont les
„ loix de l'hoſpitalité que nous avions ſi
„ bien exercées à leur égard lorſqu'ils ar-
„ riverent chez nous pour la première
„ fois. „

LES raiſons, cher Sioeu-Tcheou, que me diſoit ce Japonois pour excuſer la barbarie de ſon Prince, ne me parurent guères convainquantes. Je ne pus m'empêcher de lui faire ſentir, malgré les ménagemens qu'on eſt obligé de garder dans ce païs, que le Droit des gens avoit été totalement violé dans la perſonne de ces Ambaſſadeurs, & qu'un crime ne pouvoit jamais en autoriſer un plus grand. La haine qu'on a ici contre les Portugais, empêcha que je ne pus faire convenir le Japonois du tort qu'avoit eu l'Empereur. Si j'avois ôſé par-

ler plus librement, je lui aurois montré avec beaucoup de force que l'action barbare qu'ils avoient commiſe, étoit capable de les rendre auſſi odieux à toutes les Nations de l'Univers, que les Portugais le leur étoient; mais il fallut que je conſervaſſe pour moi ſeul les idées qui ſe préſenterent à mon eſprit ſur un excès auſſi cruel, & qui montre bien juſqu'où les hommes les plus polis peuvent pouſſer la férocité & la barbarie lorſqu'ils ſont aveuglés par la haine. Tu ne ſaurois croire juſqu'où va celle des Japonois; au premier exemple que je viens de t'en donner, j'en ajouterai un ſecond qui n'eſt guères moins cruel.

QUELQUE tems après que les Portugais furent ſortis du Japon, un vaiſſeau de trois ponts, équipé par les Eſpagnols aux iſles Philippines, étant pouſſés par la tempête, jetta l'ancre dans le havre de Nagaſaki, où il fut retenu par le mauvais tems & par les vents contraires. Le Gouverneur de cette ville aiant informé l'Empereur de l'arrivée de ce vaiſſeau, ce Prince lui envoia un ordre exprès d'y mettre le feu & de faire périr dans les flammes tous ceux qui ſe trouvoient dans ce bâtiment. Le Gouverneur inveſtit donc le navire, qui, aiant toujours le vent contraire, ne put s'ouvrir un chemin entre les batteaux chargés de ſoldats qui l'environnoient. Les Eſpagnols, réduits à l'extrémité, réſo-

ſolurent de vendre chérement leurs vies à leurs ennemis ; ils ſe défendirent avec beaucoup de valeur, & empêcherent pendant très long-tems les Japonois d'entrer dans le vaiſſeau. Enfin le Gouverneur, pour donner l'exemple à ſes ſoldats, s'y jetta le premier ; cela les obligea de le ſuivre, & malgré la réſiſtance des Eſpagnols, les Japonois ſe rendirent maîtres du premier pont. Ils n'y reſterent pas long-tems ; car les Eſpagnols étant deſcendus par deſſous, le firent ſauter en l'air & tous ceux qui étoient deſſus, par le moïen de quelques bariques de poudre auxquelles ils mirent le feu. La perte de ces ſoldats ne rebuta point le Gouverneur, qui heureuſement pour lui étoit retourné dans ſon batteau quelques momens avant que cette eſpèce de mine joüât. Il attaqua de nouveau les Eſpagnols, qui firent la même manœuvre ; ils deſcendirent au troiſième pont, & firent encore ſauter tous les Japonois. Une troiſième attaque ſuccéda à ces deux premières : les Eſpagnols deſcendirent à fond de cale, & firent de nouveau ſauter pour la troiſième fois les Japonois. Alors étant au fond de cale, il ne leur reſta plus de reſſource ; ils s'y défendirent cependant très vaillamment, & ne voulurent jamais ſe rendre. Ils périrent tous, & firent acheter aux Japonois leur mort par celle de trois mille de leurs ſoldats.

QUAND on considére, cher Sieou-Tcheou, les funestes effets que produit la haine chez les hommes, on ne peut que gemir amérement en rappellant ces anciens tems, où l'on dit que les heureux humains vivoient dans une paix profonde & dans une union générale. Mais, cher Sioeu-Tcheou, ces tems ont-ils jamais été? n'est-ce point une agréable chimère? Ces hommes que nous voions aujourd'hui si méchans, ont-ils jamais pû être réellement tous bons? Les Chrétiens disent qu'ils trouvent dans leurs Livres sacrés que dès que le premier homme eut des enfans, la haine & le meurtre eurent lieu; ils n'attendirent pas la troisième génération. Peut-être les Chrétiens font-ils les premiers hommes trop mauvais; mais je crois que nous les faisons trop bons.

PORTE-toi bien.

De Nagasaki, le . . .

LETTRE VINGT-ET-UNIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LEs François ne peuvent avoir, ainſi que tu le ſais, cher Yn-Che-Chan, qu'une ſeule femme légitime; leur Religion leur défend l'uſage des concubines, les Loix civiles le leur interdiſent auſſi. On croiroit d'abord qu'il n'y a aucun païs dans l'Univers, où les droits de l'amour & de l'hymen ſoient auſſi reſſerrés & auſſi reſtreints que dans celui-ci; il n'en eſt point cependant où ils en aient de plus étendus. Les Chinois ont moins de liberté, moins de privilège, & moins de commodités, malgré les concubines, ou ſecondes femmes qu'ils peuvent avoir par l'autorité des Loix.

LEs François, je te l'ai dit, cher Yn-Che-Chan, ont pluſieurs règles, ordonnées par les Juges Civils & Eccléſiaſtiques, qui ne ſont jamais miſes en exécution; elles ſont faites uniquement pour orner leurs Livres de Droit. On peut les regarder comme les anciens Ouvrages des Sibylles, que gardoient dans les Temples les Prêtres Romains; on les reſpectoit beaucoup, quoiqu'on ne les lût jamais & qu'on ne

les entendît pas même. La Loi donc qui leur ordonne de n'avoir qu'une ſeule femme légitime, n'eſt obſervée que par ceux, qui, faute de bien, n'ont pas le pouvoir de la violer, ou par quelques perſonnes à qui une ſeule femme ſuffit; le reſte des François n'y a aucun égard & la viole publiquement. On entend dire tous les jours, un tel Duc entretient deux filles fort jolies, il a outre cela une Danſeuſe de l'Opera; un tel Magiſtrat donne deux mille écus par an à une jeune Languedocienne, qu'il a logée auprès de chez lui; cette petite couturière a un Marchand ſur ſon compte. Enfin dans tous les Etats l'uſage d'avoir des concubines eſt également établi.

Ce en quoi je trouve les François plus heureux que les Chinois, c'eſt que ſous le prétexte qu'il n'eſt permis à un homme que d'avoir une ſeule femme, ils ne logent point chez eux leurs maitreſſes & ne les voient uniquement que dans certains momens deſtinés aux plaiſirs: ainſi ils ſont moins accablés des ſoins auxquels expoſe un ménage nombreux & compoſé de pluſieurs femmes qui doivent vivre enſemble.

Si les François ſe contentoient de leurs maitreſſes, ils ne feroient que corriger adroitement une Loi qu'ils s'imaginent être contraire à leur repos; mais ce que je ne puis ſouffrir en eux, c'eſt le penchant qu'ils ont à l'adultère. Ce vice paſſe à Paris

ris & dans tout le Roîaume parmi les gens du monde pour une galanterie. On appelle ici un adultère, un *homme à bonne fortune*; on donne le titre d'*aimable* à une perſonne qui mérite celui d'*abominable*. Tu me demanderas ſans doute, cher Yn-Che Chan, pourquoi les François, aiant pourvû aux inconvéniens de n'avoir qu'une femme, & ſe donnant la liberté de prendre autant de concubines qu'ils en veulent, vont offenſer ſi vivement leurs compatriotes & ſouiller ſans honte la pureté du lit de leurs amis, & même celle de leurs parens. Je te dirai que deux raiſons ſont la cauſe de cette étrange conduite. La première, c'eſt l'humeur préſomptueuſe des François. Ils ſe figurent qu'ils ſont faits pour être aimés dès qu'ils ſe préſentent; ils comptent pour autant d'exploits, les cœurs dont ils ſe rendent les maîtres. Un homme qui a ſéduit ici quinze ou vingt femmes, eſt regardé avec autant d'admiration parmi les Petits-maîtres, que le Maréchal de Villars l'eſt par ceux qui liſent ſon hiſtoire, ou par les Officiers qui ont ſervi ſous ſes ordres. Après cela, il n'eſt pas ſurprenant que des gens qui ont une vanité extrême, & qui peuvent la flater en contentant leurs paſſions, s'y livrent entiérement; ils trouvent même beaucoup de facilité à les ſatisfaire. Les femmes ne ſont point ici ſcandaliſées qu'un autre que leur mari les voie, leur parle familiérement,

& leur faſſe une déclaration d'amour. Celles qui ſont les plus ſages, ſe contentent de l'entendre avec plaiſir & d'en reſter là; les autres ne ſont point ſatisfaites que leur amour propre ſoit flaté par l'hommage qu'on rend à leur beauté, elles vont plus loin, & profitent de toute la liberté dont elles joüiſſent.

Le caractère de femme galante n'eſt pas plus odieux à Paris, que celui d'homme à bonne fortune; une épouſe infidèle n'a rien à craindre du Public. D'ailleurs, le nombre de celles qui le ſont eſt ſi grand, que ſi l'uſage en France vouloit qu'on méprisât une femme infidèle, il y auroit des rues entières dans Paris où il faudroit rompre entiérement tout commerce avec le beau ſexe. Il eſt vrai que ſi les Françoiſes violent la fidélité qu'elles doivent à leurs maris, elles les diſpenſent auſſi totalement de celle qu'ils leur ont promiſe, & ſe défont ſans peine de tous les droits que leur donne le nom de ſeule & unique épouſe. Rarement les leur voit-on réclamer, ou ſe plaindre qu'on viole une promeſſe fondée ſur les ordonnances Civiles & Eccléſiaſtiques; elles ſe prêtent au contraire aſſez ſouvent aux nouvelles inclinations de leurs maris. Elles leur fourniſſent des occaſions de voir leurs maitreſſes; elles leur font mille politeſſes; elles les menent à la campagne, aux promenades, aux ſpectacles; elles en font enfin leurs meil-

meilleures amies. En général on peut établir qu'en France l'ami du mari eſt ordinairement l'amant de la femme, & l'amie de la femme, la maitreſſe du mari; c'eſt ainſi que le prétexte de la plus reſpectable des vertus ſert à autoriſer le plus grand des crimes.

LA ſeconde raiſon, cher Yn-Che-Chan, qui fait que l'uſage des maitreſſes n'empêche point celui de l'adultère, c'eſt qu'ordinairement les maitreſſes coutent beaucoup à entretenir; au lieu que les femmes qu'on ſéduit, s'abandonnent preſque toujours par des motifs de tendreſſe, où l'intérêt n'a aucune part. L'avarice, l'impoſſibilité de trouver de l'argent, la difficulté de fournir aux fraix d'un ſecond ménage, tout cela fait qu'un homme marié aime mieux ſouvent tâcher de ſe ſervir de la femme de ſon voiſin, que d'en prendre une à lui ſeul, ſur-tout s'il en a déjà une.

NOUS avons prévenu l'inconvénient qui naît du défaut d'avoir trop peu de bien pour entretenir une ſeconde femme, en établiſſant des lieux publics, où l'on peut aller en toute ſûreté. Il y en a ici, mais ils ſont de véritables *coupe-gorges*, & ne reſſemblent en rien à ceux de Peckin; on y court autant de riſque pour la ſanté du corps, que pour la ſûreté de la bourſe.

LES François n'ont point eu aſſez de ſageſſe pour ſonger à régler ces établiſſemens

mens utiles à la Société, qui assûrent la tranquillité des maris, l'honneur des filles, le repos des familles, qui empêchent enfin qu'on ne commette un nombre de crimes, si fréquens dans les païs où l'adultère, l'avortement, la séduction des filles bien nées ne sont que trop en usage.

LES Romains pensoient d'une manière aussi sensée que les Orientaux; ils avoient établi des lieux, où l'on pouvoit éteindre les feux de la concupiscence, & ne diminuoient rien de l'estime qu'ils avoient pour ceux qui y avoient recours. Un jour qu'un Romain de distinction sortoit d'un de ces lieux, Caton le sage, Caton, ce héros de la République, l'aiant apperçu, lui dit: *Courage* *, *croissez en vertu. Il est juste qu'un jeune homme qui se sent enflammé d'amour, puisse soulager sa passion, pourvû qu'il évite de corrompre les femmes mariées.* J'ajoute aux préceptes du Censeur Romain, qu'il est nécessaire aussi qu'il épargne l'honneur des familles, & qu'il ne débauche point les filles; tous les crimes qui nuisent à la Société, ne sauroient être assez défendus.

LES

* *Quidam notus homo cum exiret fornice: Macte, Virtute esto, inquit, sententia dia Catonis, Nam simul ac venas inflavit tetra libido, Huc juvenes æquum est descendere, non alienas Permolere uxores. Nolim laudarier, inquit, Sic me mirator cunni cupiennius albi.*
Horat. *Sat. Lib.* 1. *Sat.* 2. *Vers.* 31. *& seq.*

LES François ont penſé autrefois ſur ce ſujet, comme les Romains. Il y avoit dans le Roïaume pluſieurs villes où l'on trouvoit des établiſſemens pareils; mais on les a abolis, & ceux qu'il y a aujourd'hui, ne ſont que tolerés. La raiſon qu'ilsen rendent, eſt que de pareilles inſtitutions ſont contraires à la Religion qu'ils profeſſent, & qu'ils ne pourroient les autoriſer par des loix, ſans agir contre leur conſcience, & ſe rendre criminels devant Dieu. Je loüe, cher Yn-Che-Chan, cette délicateſſe. On eſt toujours extrêmement coupable de faire une choſe qu'on croit être mauvaiſe; mais je voudrois que leur conduite fût plus uniforme. Leurs ancêtres avoient la même Religion; d'où vient n'ont-ils pas eu le même ſcrupule? Sont-ils plus éclairés aujourd'hui? Je le veux; mais pourquoi leurs Magiſtrats, prépoſés à l'entière extirpation de ces lieux qu'ils appellent *infâmes*, les tolerent-ils? Ont-ils la conſcience moins délicate que les autres, ou ſont-ils plus éclairés? D'ailleurs, tous les François profeſſent la même Religion; dès qu'elle défend au Souverain de faire de tels établiſſemens, elle défend aux ſujets d'en profiter. D'où vient donc que ceux qui ne ſont que tolerés, ne laiſſent pas d'être remplis de monde, malgré le danger qu'on court en pareils lieux? Il faut dire la vérité, cher Yn-Che-Chan, on eſt Chrétien ici extérieurement & dans

la théorie; mais on l'eſt fort peu dans le cœur & dans la pratique.

PUISQUE je ſuis ſur cette matière, tu ne ſeras pas fâché que je t'envoie la copie des réglemens que fit une Souveraine du Roïaume de Naples & du Comté de Provence. Ils furent faits pour un établiſſement à Avignon, ſemblable à ceux que nous avons à Peckin. Les voici tels qu'ils ſont dans l'Auteur *, où je les prens.

L'AN 1347. *le* 8. *Aouſt, notre bonne Reine Jeanne a permis l'établiſſement d'un B *. à Avignon. Elle défend à toutes les femmes débauchées de demeurer dans la ville, & veut qu'elles ſoient toutes renfermées dans un même lieu; & que pour être connues, elles portent une aiguillete rouge ſur l'épaule gauche.*

SI *quelque fille, après s'être une fois abandonnée, veut ſe donner au Public, le Capitaine des Sergens la prendra par un bras, & la conduira dans la ville au ſon du tambour, l'aiguillette rouge ſur l'épaule, & il la menera au dit B *. où elle ſera logée avec les autres de ſon eſpèce. Notre bonne Reine ordonne que ledit lieu public ſoit placé dans la rue du Pont Traucat, proche du Couvent des Auguſtins, juſqu'à la porte Peiré, &*

* *Nouveau Traité des Maladies Vénériennes, par Mr.* de la Metiere, *Docteur en Médecine*, pag. 49. Edit. de Paris.

& qu'il y ait de ce côté-là une porte qu'on ouvre à tout le monde; mais qui ſe ferme à la clef, de peur que quelque jeune homme ne voie les filles de ce lieu ſans la permiſſion de la Supérieure, qui ſera élue tous les ans par les Conſuls de la ville. Elle gardera la clef de la porte, & elle avertira les jeunes gens de ne faire aucun tumulte, & de ne point intimider les filles, ſous peine d'être ſur le champ conduits en priſon ſur la moindre plainte à ce ſujet.

LA *Reine veut que tous les ſamedis la Supérieure, accompagnée d'un Chirurgien commis par les Conſuls, viſite toutes les filles qui lui ſont confiées; & ſi quelqu'une a contracté quelque maladie par l'exercice de ſon métier, elle la ſéparera des autres, de peur que les jeunes gens n'aient commerce avec elle, & ne gagnent le mal.*

ITEM. *Si quelqu'une de ces filles devient groſſe, la Supérieure aura un grand ſoin de la conſervation de ſon fruit, & avertira les Conſuls de pourvoir à la nourriture de l'enfant.*

ITEM. *Ladite Supérieure ne permettra à qui que ce ſoit d'entrer dans ledit lieu le vendredi & le ſamedi de la Semaine ſainte, ou le ſaint jour de Pâques, ſous peine d'être dépoſée & fouettée.*

LA *Reine ordonne que les filles dudit lieu n'aient entre elles aucune diſpute ni aucune jalouſie, qu'elles ne ſe dérobent rien, qu'elles ne ſe battent point; mais qu'elles vi-*

vivent enſemble comme des ſœurs. Si elles ont quelque démêlé, la Supérieure jugera du différend, & elles ſe conformeront à ce qu'elle aura décidé.

ITEM. *S'il arrive que quelqu'une ait commis un larcin, la Supérieure fera reſtituer de bonne foi ce qui aura été volé : ſi la coupable refuſe de faire la reſtitution, elle ſera pour la première fois foüettée dans une chambre par un Sergent; & en cas de récidive, dans tous les carrefours de la ville par le bourreau.*

ITEM. *Défenſe à la Supérieure de ſouffrir qu'aucun Juif entre dans ledit lieu: s'il arrive que quelque Juif s'y introduiſe furtivement, & ait commerce avec quelqu'une des filles, il ſera empriſonné, & foüetté publiquement.*

PRENS garde, cher Yn-Che-Chan, que toutes les précautions néceſſaires pour rendre utile un établiſſement pareil à celui que faiſoit cette Reine, ſe trouvent dans les ſtatuts. On y découvre le but principal de cette Princeſſe, qui eſt de mettre à couvert l'honneur des familles. Elle prévient habilement tous les inconvéniens qui pourroient naître de l'expédient dont elle ſe ſert; car les viſites hebdomadaires aſſûrent la ſanté publique, & la police exacte qu'on obſerve dans ce lieu public, garantit de toute ſurpriſe, & met à l'abri des funeſtes cataſtrophes qui arrivent journellement à Paris dans des endroits, qui, tou-

produiſant toutes les incommodités qu'on prétend avoir été la cauſe de la ſuppreſſion de ces établiſſemens autoriſés par les anciennes loix, ont encore des inconvéniens bien plus terribles. Car n'étant guères fréquentés que par de jeunes libertins, ou par des fripons, ils ne ſont d'aucune utilité pour empêcher l'adultère, & ſont la cauſe de pluſieurs meurtres & d'un grand nombre de vols. Je ſouhaiterois pour le bonheur des François, que loin de vouloir être plus ſages que leurs peres, ils ſongeaſſent à profiter des inſtructions qu'ils en ont reçu.

PORTE-toi bien.

De Paris, le. . .

LETTRE VINGT-DEUXIEME.

Choang, *à* Yn-Che-Chan.

QUELQUES occupations, mon cher Yn-Che-Chan, m'ont empêché de te donner de mes nouvelles, & ſi je ne t'ai pas écrit depuis quelque tems, n'en accuſes point ma pareſſe.

J'EMPLOIE toujours les momens que mes affaires me laiſſent, à m'inſtruire des mœurs & des uſages des Perſans. Je ne me contente pas de m'informer des habi-

tans du païs, des choſes que je veux apprendre; je conſulte auſſi les étrangers qui ſont établis à Iſpahan, parce qu'ils ſont moins prévenus en faveur des coutumes & des loix Perſannes. Les préjugés, l'amour de la patrie, l'inclination qu'on a pour ce qu'on pratique dès la tendre enfance, toutes ces choſes ſont autant de voiles trompeurs, au travers deſquels les habitans d'un païs regardent leurs uſages.

J'AI ſouvent des converſations très inſtructives avec un Marchand François, homme d'eſprit & de mérite. Il me lut il y a quelques jours une Lettre qu'il écrivoit à Paris à un de ſes correſpondans, ſur les femmes publiques Perſannes, qu'il compare aux courtiſannes Françoiſes. Je trouvai cette Lettre ſi intéreſſante, que je le priai de vouloir permettre que je t'en envoiaſſe une copie.

LETTRE.

D'un Marchand François à ſon Correſpondant.

VOUS me demandez, Monſieur, que je vous apprenne quelque choſe de
„ particulier ſur les courtiſannes Perſan-
„ nes, je vais tâcher de ſatisfaire votre
„ curioſité le mieux qu'il me ſera poſſible.
„ Je vous dirai d'abord qu'on peut les di-
„ viſer en deux claſſes différentes, ainſi
„ que

„ que celles de France : les unes reſtent
„ chez elles & ont leurs propres maiſons,
„ ainſi que la plûpart des filles entrete-
„ nues à Paris ; les autres vivent & logent
„ dans des caravenſerais dont elles ſe ſont
„ emparées, perſonne ne ſe ſouciant de
„ demeurer en pareille compagnie. Ces
„ caravenſerais reſſemblent beaucoup à
„ certaines maiſons, & même je pour-
„ rois dire à certaines rues de Paris, où
„ peu d'honnêtes gens veulent être lo-
„ gés.

„ LE nombre des courtiſannes à Iſpa-
„ han, du moins celui de celles qui ſont
„ enrégiſtrées, n'eſt pas plus conſidéra-
„ ble qu'à Paris ; il ne monte qu'à envi-
„ ron quatorze mille. Je croirois même
„ que dans cette dernière ville il y a plus
„ de femmes publiques, en plaçant par-
„ mi elles les filles qui ſont aux gages
„ d'un ſeul homme.

„ UNE choſe dans laquelle les courti-
„ ſannes Perſannes différent des Françoi-
„ ſes, c'eſt qu'elles ſont écrites ſur des
„ régiſtres publics, & qu'elles païent un
„ tribut fixe à l'Etat. Il y a des années,
„ lorſque leur nombre eſt conſidérable,
„ que ce tribut va à deux cens mille écus.
„ Quoique les courtiſannes Françoiſes ne
„ ſoient pas autoriſées par les loix, elles
„ ne laiſſent pas cependant que de païer
„ des impôts ; ce qui revient au Souve-
„ rain à Iſpahan, eſt à Paris pour les

„ Commiſſaires de quartier. Ces gens, „ chargés de la police, profitent habilement de tout ce qui peut remplir leur „ bourſe ; & quoiqu'il ſemble que des „ Magiſtrats devroient regarder un pareil „ revenu comme infâme, ces Commiſſaires diſent du tribut ſecret qu'ils impoſent, ce qu'un Empereur diſoit de celui „ qu'il mit ſur les urines : *L'argent qui en revient, ne ſent point mauvais.*

„ On païe en général beaucoup plus „ chérement les femmes publiques en „ Perſe qu'en France. A Paris une courtiſanne ordinaire n'eſt guères au-deſſus „ d'un louis, à Iſpahan, durant les premières années de ſon métier, elle n'eſt „ jamais au-deſſous de vingt piſtoles. Cela montre que les Perſans ſont infiniment plus adonnés aux plaiſirs des femmes que les François ; car pouvant en „ avoir un grand nombre dans leur Serrail „ qui ne leur coutent rien, ils donnent „ une ſomme conſidérable pour joüir d'une courtiſanne. Il eſt vrai que ces ſortes de femmes ſont plus aimables & „ plus ſéduiſantes en Perſe que les autres, „ auſſi ruinent-elles ſouvent des perſonnes très riches & d'un rang diſtingué ; „ on prétend même ici qu'elles dérangent „ toute la jeune Nobleſſe qui ſuit la Cour.

„ Les plus dangereuſes de ces Syrènes „ enchantereſſes, ſont des Danſeuſes, des „ Chanteuſes, attachées aux troupes deſti-

„ nées

„ nées à repréſenter des eſpèces d'Opera. Il
„ ſemble que ce ſoit une néceſſité fatale, que
„ tout ce qui a quelque rapport avec l'O-
„ pera, ſoit également corrompu par-tout.
„ Il eſt vrai que les Perſans priſent les cho-
„ ſes ſelon leur juſte valeur; & quoiqu'ils
„ aiment infiniment les Muſiciennes & les
„ Danſeuſes qui les amuſent par les vers
„ qu'elles chantent & par les ballets qu'el-
„ les danſent, ils n'ont point, comme les
„ François, annobli leur profeſſion & ren-
„ du * un arrêt, par lequel un Noble
„ peut être acteur de l'Opera ſans déro-
„ ger. La danſe au contraire eſt regardée
„ chez eux comme un art infâme, ſur-
„ tout à l'égard des femmes, & toutes les
„ Danſeuſes en Perſe ſont des femmes
„ publiques. Les Actrices de l'Opera ne le
„ ſont pas moins en France; la ſeule dif-
„ férence qu'il y a entre elles & les Per-
„ ſannes, c'eſt que chez les unes le mé-
„ tier de courtiſanne eſt annobli par la
„ danſe & par le chant, & que chez les au-
„ tres leur profeſſion s'accorde avec leur
„ état.

* Louis XIV. fut ſi ſatisfait de l'Opera d'*Iſis*, qu'il fit rendre un arrêt du Conſeil, par lequel il eſt permis à un homme de condition de chanter à l'Opera & d'en retirer des gages, ſans déroger. Cet arrêt a été enrégiſtré au Parlement de Paris, & ſubſiſte encore aujourd'hui dans ſa force & teneur, pour me ſervir des termes du Palais.

„ état. Quoique vous ſoiez François, je „ vous laiſſe le maître de décider entre „ nos compatriotes & les Perſans ; vous „ avez trop de juſteſſe d'eſprit pour „ condamner ces derniers dans le mé- „ pris qu'ils ont pour le métier de ces „ filles.

„ Vous ſerez peut-être curieux de ſa- „ voir quelque choſe des coutumes & „ des uſages des troupes qui repréſentent „ ces Opera Perſans. Il y en a pluſieurs : „ chacune eſt ordinairement compoſée „ d'une quinzaine de perſonnes ; celle „ du Roi eſt de vingt-quatre. Ne vous „ figurez pas que les Actrices ſoient plus „ chaſtes que celles des autres, elles ſont „ au contraire les plus débauchées du „ Roïaume, & imitent en cela parfaite- „ ment celles de Paris. Elles n'ont point „ de Directeur ainſi que nos Françoiſes ; „ mais elles ſont ſous les ordres d'une „ Supérieure, qui eſt ordinairement une „ des plus âgées de la troupe. Elle a ſoin „ de les conduire où l'on les demande, de „ leur faire repeter leur rôle, de les em- „ pêcher d'avoir entre elles aucun démê- „ lé. Elle a le droit, lorſqu'on lui deſo- „ béit, d'ordonner des punitions : elle „ peut même faire foüetter celles qui ont „ commis certaines fautes ; & ſi elles ré- „ cidivent, les chaſſer de la troupe. „ Mais elle n'abuſe point de ſon pouvoir ; „ ſi elle le faiſoit, on la priveroit de ſa „ charge.

„ Il

„ IL ſeroit dangereux en France de
„ confier un pareil emploi à quelques-u-
„ nes de nos vieilles Actrices; il y auroit
„ peu de jours, où toutes les Chanteuſes
„ & Danſeuſes ne fuſſent foüettées. Fi-
„ gurez-vous pour un moment la groſſe &
„ vieille Antier, Supérieure des Nym-
„ phes du Palais-roïal, jugez enſuite du
„ triſte ſort du derrière de la Peliſſier &
„ de celui de la Hermance. La vieille
„ Actrice ſe venge ſur leurs feſſes infor-
„ tunées, de la douleur d'être parvenue
„ à un âge où les applaudiſſemens du Pu-
„ blic ne ſont plus faits pour elle, pour
„ tâcher de n'être pas obſcurcie par de
„ dangereuſes rivales. Après les avoir
„ fait vivement fuſtiger, elle les chaſſe
„ de la troupe.

„ L'HUMEUR & le caractère des femmes
„ Françoiſes ne permettent point qu'on
„ leur confie la conduite de leurs com-
„ pagnes, lorſqu'elles ont les mêmes in-
„ térêts, & ſur-tout qu'elles veulent plai-
„ re également. En Perſe on n'a rien à
„ craindre de ſemblable de la vanité des
„ Supérieures; dès qu'elles ſont parve-
„ nues à un certain âge, elles ſont perſua-
„ dées qu'elles ne ſont plus faites pour
„ plaire. On peut dire des Perſannes
„ qu'elles ſont peut-être les ſeules femmes
„ qui s'apperçoivent qu'elles ont vieilli.
„ Combien différentes en cela des Fran-
„ çoiſes! Celles-ci, dès qu'elles ont paſ-

„ ſé trente ans, la première choſe qu'el-
„ les oublient, c'eſt leur âge; enfin,
„ lorſqu'elles ſont parvenues à quaran-
„ te, elles en perdent entiérement la mé-
„ moire.

„ L'APPOINTEMENT des Actrices
„ Perſannes eſt à peu près le même que
„ celui des Françoiſes. Celles de la trou-
„ pe du Roi ont dix-huit cens livres par
„ an: on leur fournit auſſi les étoffes né-
„ ceſſaires à leur habillement; mais ces
„ profits à Iſpahan ſont, ainſi qu'à Paris,
„ les moindres attachés à l'art de la dan-
„ ſe & du chant. Les préſens des amans
„ & des premiers Seigneurs de la Cour
„ vont ſouvent dans un jour beaucoup
„ plus haut que les appointemens fixes
„ d'une année.

„ UNE choſe, qu'il ſeroit à ſouhaiter
„ qu'on obſervât à Paris pour l'utilité du
„ Public, & ſur-tout pour celle des Alle-
„ mands & des Anglois, qui, en arrivant
„ dans cette ville, païent bien ſouvent à un
„ prix exceſſif la même Danſeuſe, qu'ils au-
„ roient eue beaucoup meilleur marché
„ s'ils avoient ſû le prix auquel elles ſe
„ livrent ordinairement, ce ſeroit d'ap-
„ peller les filles de l'Opera, ainſi qu'à
„ Iſpahan, d'un nom qui marquât le vé-
„ ritable tau auquel elles ont mis leurs fa-
„ veurs. On ne dit point en Perſe la
„ *Zaïre*, la *Zatide*, la *Fatime*; mais la

„ *Dix-*

„ *Dix-tomans* * la *Cinq-tomans*, la *Deux-to-*
„ *mans*. Ainſi, au nom de Peliſſier, de Ca-
„ margo, de Petit-pas, de la Gaumini,
„ on ſubſtitueroit ceux de la *Cent-louis*,
„ de la *Cinquante-louis*, de la *Dix-louis*;
„ de la *Deux-louis*; car je voudrois auſſi
„ qu'il fût défendu aux Françoiſes, pour
„ l'honneur de la troupe, de ſe livrer
„ moins de deux louis, ainſi qu'il l'eſt
„ aux Perſannes de vendre leurs faveurs
„ au-deſſous de deux tomans. Si on ſait
„ qu'elles ont commis cette faute, la Su-
„ périeure les fait foüetter, on les chaſſe
„ enſuite, ſans qu'elles puiſſent jamais
„ rentrer dans le Corps. Lorſqu'elles ne va-
„ lent plus les deux tomans, & qu'elles
„ ſeroient obligées, ou de manquer aux
„ règles, ou de vivre chaſtement, on les
„ congédie avec quelque legère gratifica-
„ tion, & on en prend quelque autre à
„ ſa place, qu'on tire des troupes de provin-
„ ces, ou de celles qui ſont dans la capitale.

„ QUOIQUE toutes les Actrices Per-
„ ſannes ſoient ſoumiſes aux ordres d'une
„ Supérieure, elles ne logent point en-
„ ſemble; elles ont leurs maiſons particu-
„ lières. Celle de la Supérieure n'eſt que
„ le lieu d'aſſemblée, on peut la compa-
„ rer au magaſin de l'Opera. Lorſqu'on

„ a

* Un *toman* vaut quinze écus de notre monnoie.

„ a beſoin de Danſeuſes & de Chanteuſes „ uniquement pour la danſe & pour le „ chant, on s'adreſſe à la Supérieure. El- „ le en envoie le nombre qu'on en ſou- „ haite, ou bien elle les conduit elle-mê- „ me; mais quand on veut ſe ſervir de „ quelque-une à des uſages particuliers, „ on lui envoie d'abord ſon prix réglé. „ Si c'eſt la *Dix-tomans* qu'on veut, il faut „ d'abord donner les dix tomans; enſuite „ on dit de quoi il eſt queſtion. Cet uſa- „ ge a été établi par les Actrices, pour „ qu'on ne pût jamais les fruſtrer de leur „ ſalaire; ainſi, lorſqu'elles ſortent de „ chez elles, elles ont déjà reçu leur „ païement.

„ Il y a quelque tems qu'un Seigneur „ envoia prier une Danſeuſe qui n'étoit „ que dans une troupe de province, de „ venir chez lui, & lui envoia cinq écus. „ La Belle fut fort ſcandaliſée d'une pa- „ reille offre. *Allez*, dit-elle au domeſ- „ tique, *dites à votre maître que je ne me „ livre jamais que pour trente écus.* Le Sei- „ gneur en envoia quinze, mais cela fut „ inutile. Il en fit préſenter vingt une „ troiſième fois, il n'avança pas davanta- „ ge. Enfin, piqué du procedé de la Dan- „ ſeuſe, & ſon refus irritant ſes deſirs, „ il envoia les trente écus. Lorſ- „ qu'elle les eut reçus, elle vint. Le „ Seigneur lui dit qu'il ne ſouhaitoit d'au- „ tre choſe d'elle que de la voir danſer.

„ Il

„ Il la tint long-tems en exercice, enſuite
„ l'aiant menée dans un cabinet, il s'en
„ divertit avec quelques-uns de ſes amis
„ pendant toute la nuit, ſans lui faire
„ donner à boire & à manger. Enfin, lorſ-
„ que le jour parut & qu'elle comptoit de
„ retourner chez elle, il la mena dans l'ap-
„ partement de ſes domeſtiques, & lui dit:
„ *Ma belle Reine, je ſuis un pauvre petit Gou-*
„ *verneur qui ne ſuis point aſſez riche pour*
„ *acheter trente écus les plaiſirs d'une nuit;*
„ *mes gens ſeront de l'écot, mais il eſt*
„ *juſte auſſi qu'ils aient part à la fête.* La
„ fière Actrice fut alors livrée au bras ſé-
„ culier, & après que toute cette expé-
„ dition fut finie, elle eut la liberté de re-
„ tourner chez elle. Elle ſe plaignit beau-
„ coup du traitement qu'on lui avoit fait; ſes
„ compagnes prirent part à ſon affront,
„ cette affaire alla juſques aux oreilles du
„ Souverain. Heureuſement le Gouver-
„ neur ſe tira d'embarras, en racontant
„ cette avanture au Roi d'une manière co-
„ mique & enjoüée; il en fut quitte pour
„ donner encore dix piſtoles à la Danſeu-
„ ſe. Cependant il courut beaucoup de
„ riſque; car une violence pareille à cel-
„ le qu'il avoit faite à cette fille, auroit
„ pû le perdre entiérement. Je ne dou-
„ te pas qu'on ne punît de même très ſé-
„ verement à Paris un homme qui tien-
„ droit une pareille conduite. La liberté
„ de refuſer de s'abandonner ne peut être
„ forcée ſans crime, même dans les filles

„ les

„ les plus proſtituées. J'en ai vû, lorſque „ j'étois en France, un exemple bien triſ- „ te. Le fils d'un riche Négociant fut „ condamné à être pendu en effigie, pour „ avoir violé une fille dans un mauvais lieu. „ Voilà, Monſieur, tout ce que je puis „ vous apprendre ſur les éclairciſſemens „ que vous m'avez demandés. Je ſuis vo- „ tre &c. „

JE ne doute pas, mon cher Yn-Che-Chan, que la lecture de cette Lettre ne t'ait amuſé. Je t'inſtruirai dans la premiè-re que je t'écrirai, du goût des piéces de théatre des Perſans. Quoique les Euro-péens mépriſent beaucoup les Chinoiſes, je les trouve cependant bien au-deſſus des Perſannes. Tu jugeras bientôt de leur vé-ritable prix.

PORTE-toi bien, & ſalues de ma part Sioeu-Tcheou, lorſque tu lui écriras.

A Iſpahan, le . . .

LETTRE VINGT-TROISIEME.

Choang, *à* Yn-Che-Chan.

LE ſujet des piéces de théatre Perſan-nes roule toujours ſur quelque intri-gue amoureuſe. Cette paſſion flate plus l'eſ-

l'eſprit des habitans de ces païs adonnés à l'amour du beau ſexe, que tous les ſentimens de grandeur, d'ambition, de gloire. On ne trouve point dans ces comédies des inſtructions ſalutaires, des préceptes pour fuir le vice ; la ſeule tendreſſe y regne depuis le commencement juſqu'à la fin. Nos piéces me paroiſſent bien au-deſſus de celles-là, puiſque l'utile ſe trouve avec l'agréable, & que la vertu y eſt toujours récompenſée & le vice puni.

POUR mieux comparer nos comédies avec celles des Perſans, il eſt néceſſaire que je te donne une idée préciſe de la manière dont on traite & dont on exécute les hiſtoires amoureuſes qui en font toujours le ſujet. Les plus nouvelles Actrices paroiſſent ordinairement dans la première ſcène, elles font une deſcription de l'amour, ſouvent plus laſcive que modeſte; elles dépeignent les appas, les charmes, les plaiſirs, les douceurs, les tranſports de cette paſſion. Quelquefois elles font mention de ſes fureurs, de ſes craintes, de ſes jalouſies; c'eſt ſuivant la piéce qu'elles doivent joüer; car ces premières ſcènes ſont des eſpèces de prologues détachés du corps de la comédie, qui n'ont aucune intrigue, & qui ne ſont faits que pour diſpoſer les eſprits des auditeurs, & leur inſpirer du goût pour le ſujet principal. Quelquefois dans ces prologues, les filles font des portraits de beaux garçons, touchans, fla-

flateurs; mais dont la pudeur a ſouvent à ſouffrir.

APRE'S ces ſcènes détachées, commence l'intrigue de la piéce. La troupe, ſéparée en deux chœurs, célebre de tems en tems, par des airs tendres & par des danſes luxurieuſes, les victoires qu'un amant remporte ſur le cœur de ſa maitreſſe; les chœurs en d'autres occaſions plaignent les rebuts qu'un ſecond amant eſſuie. Enfin, c'eſt ſelon les ſujets des ſcènes principales qui ſe récitent toutes ſans chanter, que les chœurs réglent leurs airs & leurs danſes. Quelquefois la fin des piéces finit par des diſcours, ou par des repréſentations ſi ſalles & ſi honteuſes, que les yeux les plus impudiques & les oreilles les plus débauchées ne peuvent en ſouffrir qu'avec peine l'effronterie. Il eſt vrai que toutes les comédies ne ſe terminent pas d'une manière ſi laſcive; mais le nombre de celles qui ſont dans ce goût, eſt bien plus conſidérable que celui de celles où la pudeur eſt un peu ménagée.

LES Perſans ne ſont point ſcandaliſés par ces honteuſes repréſentations; cela n'eſt point ſurprenant, la continence paſſant chez eux non ſeulement pour un défaut, mais même pour un crime. Quelle pudeur pourroit-on trouver chez des gens, dont la Religion autoriſe & ordonne même la luxure & la lubricité?

LES comédies ſont des portraits naïfs des

des peuples chez qui elles ſont faites. J'ai entendu dire à des Anglois que leurs piéces de théatre étoient remplies de grands ſentimens; mais que la cruauté & la férocité y regnoient. Tu ſais que les tragédies Françoiſes que tu as lûes, dépeignent parfaitement les François; on y voit leur caractère tendre, paſſionné, doux; leur amour propre même s'y découvre; on y trouve peu de héros qui ne ſe vantent lorſqu'ils viennent à parler d'eux.

LES Chinois, amateurs zélés des Sciences & de la Philoſophie, rempliſſent leurs tragédies de morale; mais il me paroît qu'ils ſe bornent trop à un ſeul point, & que contens d'inſpirer de l'amour pour la vertu & de l'horreur pour le vice, ils négligent tout ce qui pourroit ſervir à joindre l'agréable à l'utile. Nous n'obſervons dans nos comédies, cher Yn-Che-Chan, aucune de ces règles qui conduiſirent autrefois les Grecs à la perfection, & qui ont mené depuis un ſiécle les François auſſi loin que furent les Grecs. Je t'avoüe que je ſouhaiterois fort que ſi nous ne voulions pas nous aſſujettir aux règles que les Européens appellent *les trois unités*, nous gardaſſions du moins un peu plus de vraiſemblance dans nos piéces. Nous faiſons quelquefois naître un enfant au milieu d'une comédie, & à la fin il eſt âgé de plus de trente ans. Par exemple, dans la tragé-

gédie, intitulée le *petit Orphelin de la maiſon de Tſchao**, cet Orphelin dans l'eſpace d'une heure vient au Monde, eſt conduit dans un lieu fort éloigné où il eſt élevé, en retourne âgé de vingt-cinq ans à Peckin, fait connoître à l'Empereur que c'eſt injuſtement que ſon premier Miniſtre *Tou-ngan-cou* a fait mourir ſon pere. L'Empereur, perſuadé par les raiſons de l'*Orphelin*, le rétablit dans tous les droits dont ſon pere avoit été privé, & fait mourir ſon Miniſtre.

TANT de faits, qui doivent s'être néceſſairement paſſés dans des tems fort éloignés les uns des autres, rapprochés ſans ménagement, violent toutes les règles de la vraiſemblance, & par conſéquent ôtent une partie du plaiſir que les ſpectateurs auroient, ſi on leur offroit des incidens mieux pratiqués & conduits avec plus d'art. Le Poëte auroit dû mettre dans la bouche de quelques Acteurs le récit des premiers malheurs de l'*Orphelin*, & ne le repréſenter que dans le moment qu'il arrivoit à Peckin; alors la ſeule découverte du crime de *Tou-ngan-cou* eût fait le ſujet principal de la piéce.

Nos Poëtes ſe privent d'un grand avantage, en rejettant preſque tous les récits com-

* Le Pere du Halde a donné une Traduction entière de cette piéce.

comme languiſſans, & mettant en dialogue & en action également les choſes les plus ſimples & les plus cruelles. Les Européens ſont bien plus ſages à mon avis ; ils mettent en récit des faits & des circonſtances, qui deviennent par leur ſimplicité ennuieuſes dans le dialogue, & n'expoſent jamais à la vûe des objets capables de la révolter. Dans la même piéce de l'*Orphelin*, &c. dont je viens de parler, la Princeſſe ſa mere s'étrangle ſur le théatre ; une action auſſi affreuſe devoit être éloignée des yeux des ſpectateurs. Ce n'eſt pas que la ſituation de la mort de cette Princeſſe ne ſoit intéreſſante ; mais elle n'auroit rien perdu en la traitant d'une autre manière. Elle meurt, parce qu'elle voit que le Médecin qui lui promet de ſauver ſon fils, craint qu'elle ne révele un jour ce ſecret & qu'elle ne le perde par cette indiſcrétion. Allarmée du doute du Médecin, & appréhendant qu'au lieu de cacher ſon fils, il ne le livre au Tyran, elle prend dans le moment une généreuſe réſolution, & ſe tue pour enſévelir avec elle un ſecret dont le Médecin ſera le ſeul dépoſitaire. La manière, dont elle parle dans ſes derniers momens, eſt pathétique ; on y voit en même tems la tendreſſe d'une mere, la grandeur d'ame d'une héroïne, & les mouvemens naturels que l'approche de la mort cauſe, même aux cœurs les plus in-

trépides. * *Allez*, dit-elle, Tching-yng, *ne vous épouvantez point, & ne craignez rien. . . . Ecoutez-moi. . . . . voiez mes larmes. . . . . Son pere eſt mort ſous le couteau; c'en eſt fait, ſa mere va le ſuivre.*

Un autre défaut que je trouve dans nos piéces, cher Yn-Che-Chan, c'eſt qu'un Acteur s'annonce lui-même en entrant ſur le théatre, & à propos de rien, il dit : *Je ſuis un tel.* Cela ſeroit ſupportable une fois ſans conſéquence; mais il n'eſt aucun Acteur qui ne commence ſon rôle de même. Quelle vraiſemblance y a-t-il que *Tching-yng*, Médecin de la Princeſſe, entrant dans ſa chambre, diſe, *Je m'appelle* Tching-yng, *je ſuis Médecin de ma profeſſion, je ſuis au ſervice du gendre du Roi. Il avoit des bontés pour moi qu'il n'avoit point pour les autres.* A qui donc tient-il ces diſcours? Eſt-ce à lui-même? cela eſt ridicule. Eſt-ce au ſpectateur? cela marque la ſtérilité du génie du Poëte, qui ne ſait pas faire connoître un Auteur, ſans décliner ſon nom, & réciter ſans ſujet & à propos de rien la raiſon qui le fait entrer ſur la ſcène. Les Européens ménagent bien mieux que nous, ces ſortes de bienſéances, & je ne puis aſſez loüer les

* Je me ſers de la Traduction du Pere du Halde.

les préceptes que leur donne à ce ſujet un des plus grands Poëtes François, & des premiers dont les Miſſionnaires nous aient prêté les Ouvrages. Voici quels ſont ſes ſages conſeils.

Que dès les premiers Vers l'action * *préparée*
Sans peine du ſujet applaniſſe l'entrée.
Je me ris d'un Acteur, qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne ſait pas m'informer;
Et qui, débrouillant mal une penible intrigue,
D'un avertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois preſque autant qu'il déclinât ſon nom,
Et dît: Je ſuis Oreſte, *ou bien* Agamemnon,
Que d'aller par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.

PRENS garde, cher Yn-Che-Chan, que ce ſage Auteur blâme également ceux, qui, comme certains Européens, embrouillent leur ſujet, & ceux, qui, comme les Chinois, viennent à propos de rien décliner leurs

* Boileau, *Art Poétique.*

leurs noms, & dire : *Je ſuis* Tou-ngan-cou, ou bien, *Je ſuis* Kong-lou.

PUISQUE je critique tout ce qui me paroît condamnable dans nos comédies, je voudrois qu'on en bannît entiérement le chant, & qu'il ne fût jamais permis, du moins aux principaux Acteurs, de ſe mettre à chanter dans les endroits les plus pathétiques. Ce mêlange bizarre de déclamation & de chant dans le même moment choque la vraiſemblance. Les Européens ont bien des piéces qu'ils chantent; mais dans celles-là la déclamation en eſt entiérement bannie, comme le chant l'eſt de celles qu'ils déclament. Je ne veux point ſoutenir que le chant ne puiſſe exprimer vivement les grandes paſſions de l'ame; mais je dis qu'il ne faut point l'allier d'une manière bizarre avec la déclamation.

VOILA, cher Yn-Che-Chan, ce que je penſe ſur nos piéces de théatre, qui me paroiſſent bien inférieures à celles des Européens. Elles ſont cependant remplies de beaux morceaux, & il n'y a dans aucun Poëte François une ſcène, dont les ſituations ſoient auſſi belles que le ſont celles de la ſcène où le Médecin veut livrer ſon fils pour ſauver la vie à l'*Orphelin*, & mourir lui-même pour empêcher qu'on ne maſſacre un grand nombre de jeunes enfans. Ce que dit un vieillard généreux à ce Médecin, n'eſt pas moins grand;

grand; ſouffres que je finiſſe ma Lettre par cette belle ſcène. *

„ TCHING-YNG.

„ SEIGNEUR, puiſque vous ſavez ſi bien „ tout ce qui s'eſt paſſé, je n'en parlerai „ point; mais je vous dirai ce que vous „ ne ſavez peut-être pas, que la Princeſſe, „ étant en priſon dans ſon palais, a mis „ au Monde un fils qu'elle a nommé l'*Or-* „ *phelin de la maiſon de Tſchao*; ne voilà- „ t-il pas ce petit héritier dont je parlois? „ Tout ce que je crains c'eſt que *Tou-* „ *ngan-cou* ne vienne à le ſavoir & à le „ faire prendre; car s'il tombe une fois „ entre ſes mains, il le fera mourir cruel- „ lement, & la maiſon de *Tſchao* ſera „ réellement ſans héritier.

„ KONG-LUN.

„ Y a-t-il quelqu'un qui ait ſauvé ce „ pauvre petit Orphelin? Où eſt-il?

„ TCHING-YNG.

„ SEIGNEUR, vous faites paroître tant „ de compaſſion pour toute cette famille, „ que je ne puis vous rien cacher. La „ Princeſſe avant ſa mort me confia ſon „ fils, & me recommanda d'en avoir „ ſoin, juſqu'à ce qu'étant devenu grand, „ il puiſſe ſe venger de l'ennemi de „ ſa maiſon. Comme je ſortois du pa- „ lais avec ce précieux dépôt, je trou-

„ vai

* Je me ſers toujours de la Traduction du Pere du Halde.

„ vai à la porte *Han-Koué*; il me laiſſa
„ ſortir, & ſe tua en ma préſence. Je
„ m'enfuis avec le petit Orphelin, & je
„ n'ai point trouvé de plus ſûre retraite
„ que de l'apportter chez vous. Je ſais,
„ Seigneur, que vous étiez intime ami de
„ *Tſchao-tun*; je ne doute point que vous
„ n'aiez pitié de ſon pauvre petit fils, que
„ vous ne lui ſauviez la vie.

„ KONG-LUN.

„ Ou avez-vous laiſſé ce cher enfant ?

„ TCHING-YNG.

„ La déhors ſous des bananiers.

„ KONG-LUN.

„ Ne l'épouvantez point, allez le pren-
„ dre, & me l'apportez.

„ TCHING-YNG.

„ Seigneur, vous ne ſavez pas que *Tou-*
„ *ngan-cou*, voiant que l'Orphelin lui étoit
„ échappé, veut faire mourir tous les en-
„ fans à peu près de ſon âge. Je ſonge à
„ cacher chez vous l'enfant, par ce moïen
„ je m'acquitte de toutes les obligations
„ que j'ai à ſon pere & à ſa mere, & je ſau-
„ ve la vie à tous les petits innocens du
„ Roïaume. Je ſuis dans ma quarante-cin-
„ quième année; j'ai un fils de l'âge de
„ notre très cher Orphelin, je le ferai
„ paſſer pour le petit *Tſchao*. Vous irez
„ en donner avis à *Tou-ngan cou*, & vous
„ m'accuſerez d'avoir caché chez moi
„ l'Orphelin qu'il fait chercher. Nous
„ mourrons, moi & mon fils, & vous. Vous
„ éleverez l'héritier de votre ami, juſqu'à

„ ce

„ ce qu'il ſoit en état de venger ſes pa-
„ rens; que dites-vous de ce deſſein?
„ ne le trouvez-vous pas de votre goût?

„ KONG-LUN.

„ QUEL âge dites-vous que vous
„ avez?

„ TCHING-YNG.

„ QUARANTE-CINQ ans.

„ KONG-LUN.

„ IL faut pour le moins vingt ans pour
„ que cet Orphelin puiſſe venger ſa fa-
„ mille. Vous aurez alors ſoixante-cinq
„ ans, & moi j'en aurai quatre-vingt-dix.
„ Comment à cet âge-là pourrois-je l'ai-
„ der. O! *Tching-yng*, puiſque vous vou-
„ lez bien ſacrifier votre fils, apportez-le
„ moi ici, & allez m'accuſer à *Tou-ngan-*
„ *cou*, en lui diſant que je cache chez moi
„ l'Orphelin qu'il veut avoir. *Tou-ngan-cou*
„ viendra avec des troupes entourer ce
„ village; je mourrai avec votre fils, vous
„ éleverez l'Orphelin de *Tſchao*, juſqu'à
„ ce qu'il puiſſe venger toute ſa maiſon. Ce
„ deſſein eſt encore plus ſûr que le vô-
„ tre; qu'en dites-vous?

„ TCHING-YNG.

„ JE le trouve auſſi bon, mais il vous
„ couteroit trop cher; donnons plûtôt les
„ habits du petit *Tſchao* à mon fils. Al-
„ lez me déferer au Tyran; & moi &
„ mon fils, nous mourrons enſemble.“

PORTE-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

D'Iſpahan, le...

LETTRE VINGT-QUATRIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

JE fus hier à l'Opera. La pompe de ce ſpectacle, cher Yn-Che-Chan, frappa agréablement mes yeux. Les François ont raſſemblé dans les repréſentations de ces tragédies miſes en muſique, tout ce qu'il y a de plus capable de flatter les paſſions. La vûe eſt ſatisfaite par des décorations ſuperbes, par des machines hardies qui ſemblent n'avoir pû être produites que par de véritables enchanteurs; l'oüie eſt flattée par une Muſique harmonieuſe; le cœur eſt attendri par le chant des vers les plus tendres & les plus touchans. Pour augmenter encore les plaiſirs ſéduiſans que donne ce ſpectacle, on y a joint des danſes qui raniment ce qu'il pourroit y avoir de trop langoureux dans la Muſique; ainſi les ſpectateurs ſont tour à tour attachés par des objets différens, mais toujours également flateurs, & qui produiſent le même effet d'une différente manière.

J'OSE dire, cher Yn-Che-Chan, que quelque Philoſophe qu'on ſoit, il eſt impoſſible d'aller à l'Opera, & de ne point ſentir des mouvemens que la vertu la plus Stoï-

Stoïque ne ſauroit étouffer. Si Xénocrate, diſciple de Platon, qui coucha autrefois avec une courtiſanne d'une beauté parfaite, ſans que ſes agaceries & l'uſage qu'elle fit de ſes mains, puſſent troubler ſa tranquillité & lui faire naître le moindre deſir, ſi ce Xénocrate étoit à l'Opera de Paris, qu'il vît danſer la Salé & oüît chanter la Peliſſier, il diroit de lui tout le contraire de ce qu'en dit la courtiſanne, & répondroit ſans doute à ceux qui lui reprocheroient de s'être laiſſé ſéduire par ces dangereuſes Actrices: *Je ne ſuis point une ſtatue.*

AVANT d'avoir été à l'Opera, j'aurois cru, cher Yn-Che-Chan, qu'il étoit impoſſible d'être auſſi attendri par une piéce qu'on chante entiérement, que par une qu'on récite. Ce qui me confirmoit dans mon opinion, c'eſt que je n'avois jamais goûté l'uſage qu'ont nos comédiens de chanter & de déclamer dans la même ſcène; ce contraſte me paroiſſoit bizarre. Il n'en eſt pas de même lorſqu'on chante toujours; les auditeurs oublient alors, pour ainſi dire, qu'on parle d'une autre manière, & il leur paroît que c'eſt-là le ton du langage ordinaire. On s'accoutume au chant comme à la Poéſie, & l'on n'eſt pas plus étonné de voir mourir un homme en chantant qu'en rimant. Le cœur eſt également ſéduit par l'harmonie de la Muſique, comme il l'eſt par celle des vers: il n'y a donc que

le mêlange bizarre & mal ordonné du chant & de la déclamation qui puiſſe leur nuire, & qui les empêche de produire l'effet, qu'ils ne manquent jamais de faire lorſqu'ils ne ſont point affoiblis.

JE croirois aſſez volontiers, cher Yn-Che-Chan, que le chant eſt plus propre à exprimer les grandes paſſions & à les faire ſentir, que la déclamation; l'harmonie par elle-même a le pouvoir de nous émouvoir, de nous ſéduire. Les habiles Muſiciens ſavent inſpirer toutes les paſſions: tantôt ils animent, tantôt ils adouciſſent, quelquefois ils arrachent des larmes & jettent dans une douce mélancholie, peu après ils cauſent une eſpèce de fureur. Lorſque le Poëte ſe joint avec le Muſicien, & que les vers uniſſent leurs charmes à ceux de la Muſique, que ne doit-on pas attendre alors de tous les deux?

LES danſes, qu'on entre-mêle habilement à l'Opera avec le chant, ne diminuent en rien l'attention des ſpectateurs pour le ſujet principal; au contraire elles la raniment en quelque manière, & lui donnent une nouvelle force. Comme le caractère de ces danſes eſt toujours proportionné & accommodé à la paſſion qu'on veut inſpirer, elles diſpoſent le cœur à ſe laiſſer toucher & le ſéduiſent elles-mêmes en partie. Les pas doux & gracieux d'une ſarabande, danſée par une charmante Actrice, annoncent les airs tendres qui ſeront bientôt chantés par une autre.

UN

UN ancien Romain a dit, cher Yn-Che-Chan, que tous les arts étoient, pour ainſi dire, attachés les uns aux autres. On peut appliquer cette penſée aux plaiſirs que donne l'Opera ; il les fait ſuccéder les uns aux autres, quelquefois même il les réunit tous enſemble. C'eſt dans les chœurs, chantés ordinairement à la fin des Actes, qu'on voit toute la pompe de ce ſpectacle. Il arrive ſouvent que l'on danſe un ballet ſuperbe, tandis qu'on chante un morceau de Muſique, travaillé à dix parties différentes pour achever d'enlever les cœurs. Pendant que l'on eſt flaté ſi agréablement, on voit tout à coup le ſpectacle enchanteur d'un palais qui s'éleve, qui eſt formé, conſtruit & achevé dans l'inſtant.

TU comprens aiſément, ſage Yn-Che-Chan, combien doivent avoir couté les machines, par le moïen deſquelles on produit de ſemblables prodiges. Comme je me récriai beaucoup ſur la magnificence de ces changemens de ſcènes & de décorations, un François de mes amis me demanda ſi nous avions à Peckin des ſpectacles comme leur Opera. *Nous n'avons pas même*, lui dis-je, *de ſalle deſtinée à joüer nos piéces, & nous les repréſentons chez les particuliers qui ſouhaitent les voir.* „ Com-
„ ment, repliqua le François, vous n'a-
„ vez point de théatre public à la Chine ?
„ Apprenez-moi de grace comment vous
„ fai-

„ faites donc lorſque vous récitez vos co-
„ médies. Il eſt ſurprenant qu'un peuple,
„ auſſi ſpirituel que les Chinois, ait pris
„ auſſi peu de ſoin de perfectionner l'art
„ d'embellir les ſpectacles, d'en augmen-
„ ter le plaiſir & la commodité. Si pour
„ voir une piéce, on étoit obligé à Paris
„ de la faire repréſenter chez ſoi, les
„ trois quarts des habitans ſeroient privés
„ pour toujours de cet avantage. Com-
„ bien peu y a-t-il de perſonnes aſſez ri-
„ ches pour païer les fraix d'une pareille
„ dépenſe? „*Je conviens de ce que vous me dites*, repondis-je au François; *auſſi n'y a-t-il guères que les Mandarins, ou les gens fort riches qui faſſent venir à Peckin les comédiens chez eux, lorſqu'ils donnent quelque grand feſtin. Dès que les conviés ſe ſont mis à table, quatre ou cinq des principaux comédiens, fort bien vêtus, entrent dans la ſalle où l'on mange, & ſe proſternant à terre, frappent quatre fois le plafond avec la tête; car nous n'avons point pour nos comédiens les complaiſances que vous avez pour les vôtres. Nous agiſſons conſéquemment à nos principes, & nous vivons avec eux ſuivant ce que nous penſons de leur état & de leur profeſſion. Après cette marque de reſpect, ils ſe relevent; & leur chef, s'adreſſant, au plus reſpectable des convives, lui préſente une liſte des comédies que ſa troupe eſt en état de joüer. Lorſqu'on a décidé celle qu'on repréſentera, les Muſiciens commencent d'en faire l'ouverture par un con-*

concert. Pendant ce tems, on couvre le pavé de la ſalle d'un tapis, & les Acteurs ſortent de quelque chambre voiſine qui tient lieu du derrière du théatre; voilà le ſeul appareil qu'on faſſe pour la repréſentation de nos comédies. Lorſque les Dames veulent y aſſiſter, elles ſe placent dans un endroit hors de la ſalle du feſtin, d'où elles voient & entendent, ſi elles le jugent à propos, ſans être vûes. Quand elles ne veulent point être inconnues, elles ouvrent les jalouſies qui les cachent. La même décence qui ne ſouffre point que les Dames ſe trouvent chez nous dans les feſtins publics, leur défend auſſi d'être dans une ſalle de ſpectacle mêlées & confondues avec des hommes, ſouvent échauffés par le vin & par la débauche.

„ CES précautions, repartit le Fran-
„ çois, doivent rendre vos comédies
„ preſque auſſi languiſſantes que la manière ſimple dont vous les repréſentez. La
„ pompe d'un ſpectacle dépend en partie
„ des femmes, qui en font toujours l'ornement le plus beau. Voiez les jours
„ où les Dames n'embelliſſent point les
„ loges, le théatre languit & ſe reſſent
„ de leur abſence.„ *Vous avez raiſon*, repliquai-je; *mais les Chinois ont mieux aimé orner leurs femmes de l'amour de la vertu & de la bienſéance, que leurs ſpectacles de la préſence de leurs femmes.*„ Les Orientaux,
„ repartit le François, attribuent toutes
„ les démarches que leur fait faire la ja-

„ lou-

„ louſie, au ſoin de cultiver la vertu. Ils „ excuſent leur foibleſſe par de beaux & „ ſpécieux prétextes; mais dans le fond „ ceux qui les connoiſſent, ſavent bien à „ quoi s'en tenir. On peut comparer tous les „ beaux diſcours qu'ils font pour autoriſer „ la contrainte dans laquelle ils tiennent „ leurs femmes, à ceux que débitent chez „ nous les Moines pour recommander „ l'aumône. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient „ eux-mêmes charitables, c'eſt qu'ils pro- „ fitent des charités. Un Chinois n'eſt „ pas plus vertueux qu'un Européen; mais „ il trouve ſon avantage dans la pratique „ des vertus. „

Si nous éloignons tous les préjugés, nous trouverons, cher Yn-Che-Chan, que ce François raiſonnoit ſagement, & nous verrons que tous les hommes, étant à peu près les mêmes, & ramenant tout à leur intérêt particulier, favoriſent plus ou moins la pratique de certaines vertus, ſuivant l'utilité qu'ils en retirent.

Ce dévot qui prêche l'abſtinence, qui crie ſans ceſſe contre le luxe, qui déclame contre les nouvelles modes, qui parle ſans ceſſe de la frugalité des premiers ſiécles, eſt plus avare que vertueux; la paſſion qu'il a d'épargner, eſt la cauſe eſſentielle de ſa dévotion.

Voiez cet homme qui ſuit le monde, qui condamne les plaiſirs, qui loüe la retraite, qui y paſſe ſes jours, qui plaint les mal-

malheurs des foibles mortels, livrés au tumulte & à la diſſipation des ſociétés, c'eſt un orgueilleux, qui, n'aiant pas de quoi vivre dans les villes auſſi ſplendidement qu'il le voudroit, fuit le monde, parce qu'il ne peut y être autant qu'il le ſouhaiteroit. Il eſt vertueux, ou du moins il le paroît; ſa vertu s'éclipſeroit bientôt, s'il lui étoit permis d'être auſſi vicieux qu'il le voudroit.

CE Mandarin, qui parle ſans ceſſe de la néceſſité d'être généreux lorſqu'on a du bien, qui ſoutient qu'on n'eſt grand véritablement qu'autant qu'on ſait rendre les autres heureux, qui donne journellement une partie de ſes revenus, qui prévient les indigens & n'attend pas qu'ils aient recours à lui, ce Mandarin ſi liberal ſeroit peut-être un avare, ſi ſon deſſein n'étoit point de gagner l'eſprit du peuple, de ſe faire un parti conſidérable dans la province, & de s'aſſûrer dans l'amitié des ſujets une reſſource contre l'inconſtance du Souverain.

OUI, cher Yn-Che-Chan, examinons bien les hommes, conſidérons-les dans tous les différens états, & nous verrons que preſque toutes leurs vertus ne ſont que des vertus plâtrées; ôtons le maſque qui les couvre, nous en découvrirons le faux. Tel eſt en général le malheur de la nature humaine, elle n'aima preſque jamais le bien & le vrai par rapport à eux-mêmes; un lâche & ſervile intérêt en eſt tou-

toujours la cauſe. C'eſt cet intérêt qui de tout tems a gouverné l'Univers, & qui le gouverne encore. Depuis le Prince juſqu'à l'artiſan, tout eſt ſoumis à ſon empire, tout ſuit ſes impreſſions, & ce n'eſt qu'après des peines extrêmes, que quelques ſages Philoſophes ſe garantiſſent de ſa tyrannie; car peut-on appeller autrement cette paſſion dominante que les hommes ont de ſatisfaire leurs deſirs & de contenter leur amour propre? De toutes les choſes que l'étude de la ſageſſe ſurmonte, la dernière c'eſt le penchant de ne rien faire qu'on ne rapporte à ſoi-même. Il faut être bien Philoſophe pour ſonger dans toutes ſes actions plus au Public & à la Société civile, qu'à ſoi-même; c'eſt pourtant là ce que doit faire le vrai Sage, & c'eſt ce que doivent tâcher de faire ceux qui veulent l'imiter.

LA réflexion du François, cher Yn-Che-Chan, m'a conduit aſſez loin; retournons à notre premier ſujet. Les Pariſiens ont pris des Italiens l'uſage des Opera. Ces ſortes de ſpectacles étoient connus en Italie long-tems avant qu'ils le fuſſent en France. Un nommé *Lulli*, fameux Muſicien, fut le premier, qui, par les ordres de LOUIS QUATORZE, compoſa un Opera. Ce coup d'eſſai plut beaucoup, on continua dans la ſuite, & l'uſage de ces piéces en muſique ſe perpétua.

ON

ON raconte une hiſtoire aſſez plaiſante de ce *Lulli*, dont je viens de te parler. On dit qu'étant encore fort jeune & ſimple Page, il entendit qu'une Princeſſe qui ſe promenoit dans les jardins de Verſailles, diſoit à d'autres Dames; „ Voilà un „ piédeſtal vuide, ſur lequel on auroit dû „ mettre une ſtatue. „ La Princeſſe aiant continué ſon chemin, dès qu'il n'y eut plus perſonne dans l'allée, *Lulli* ſe deshabilla entiérement, cacha ſes habits derrière le piédeſtal, & ſe plaça deſſus, attendant dans l'attitude d'une ſtatue, que la Princeſſe repaſſât. Elle revint en effet quelque tems après; & appercevant de loin une figure dans l'endroit où elle avoit paru ſouhaiter qu'on en plaçât une, elle ne fut pas médiocrement ſurpriſe. „ Eſt-„ ce un enchantement, dit-elle, que ce „ que nous voions, & par quel hazard „ trouvons-nous une ſtatue ſur ce piédeſ-„ tal? „ Elle avança auprès, & ne reconnut la vérité de cette avanture que lorſqu'elle fut très proche de la figure. Les Dames & les Seigneurs qui accompagnoient la Princeſſe, voulurent faire punir ſéverement la ſtatue humaine; mais elle lui pardonna en faveur de la ſaillie ſingulière, & cette folie qui ſembloit devoir perdre *Lulli*, fut le premier acheminement à cette fortune où il parvint dans la ſuite. C'eſt ainſi que le ſort ſe ſert quelquefois

des moïens les plus extraordinaires pour favoriſer un homme.

PORTE-toi bien.

De Paris, le. . .

LETTRE VINGT-CINQUIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

J'AI été prié pluſieurs fois, cher Yn-Che-Chan, depuis que je ſuis à Paris, à manger chez des Seigneurs. La maniére dont les François s'invitent mutuellement à dîner ou à ſouper, eſt bien plus commode & plus naturelle que celle dont ſe ſervent les Chinois. Tout eſt réglé, tout eſt compoſé dans les feſtins de nos compatriotes: un Européen a raiſon de les regarder comme une invitation à ſe contraindre & à ſouffrir pendant pluſieurs heures. A Peckin les cérémonies & les formalités regnent dans tout les repas, à Paris c'eſt la joie, la liberté & la familiarité.

UN François qui veut prier ſon ami à manger, lui dit ſimplement, *Dinez ici*, ou lui envoie un domeſtique pour le prier de venir chez lui: un Chinois fait trois in-

invitations différentes; & qui plus eſt, il les fait par écrit. On diroit que l'on ſomme par trois fois un homme à comparoître, & que l'on craint que la première aſſignation ne ſuffiſe point. Lorſqu'on a prié un homme la veille à dîner, pourquoi lui écrire le lendemain matin qu'on l'attend, & pourquoi enfin redoubler la même prière quelque tems avant qu'on ſe mette à table?

LES Européens ont raiſon de condamner toutes ces cérémonies inutiles; depuis que j'ai gouté ici leur manière de vivre aiſée & naturelle, je ſuis entiérement de leur ſentiment. Il faut ſans doute de la politeſſe dans la Société, mais il y a une grande différence entre une politeſſe aimable & un cérémonial accablant. Un Pariſien, accoutumé à la gaïeté & à la liberté des feſtins de ſon païs, où tous les conviés mangent à la même table, s'y placent ſans façon & ſans affectation, boivent lorſqu'ils ont ſoif, ſans atttendre que les autres en faſſent de même, prennent indifféremment dans tous les plats les viandes qui leur plaiſent le plus, font enfin dans un jour de fête tout ce qu'il faut pour ſe divertir, & non pour ſe contraindre; un Pariſien, dis-je, accoutumé à ces uſages commodes, maudiroit cent fois le Chinois, qui, pour lui donner à dîner, le feroit mourir d'ennui.

IL y a quelques jours que ſoupant chez

un Seigneur fort aimable, & chez lequel on fait très bonne chere, je parus étonné de ce qu'au milieu du repas on renvoia tous les domeſtiques, & qu'on ordonna d'apporter des bouteilles dans des ſeaux. *C'eſt pour être moins géné*, dit ce Seigneur, *que je renvoie mes gens; nous en ſerons moins contraints dans nos diſcours, & nous pourrons nous livrer plus hardiment à notre gaieté.* A ces mots il ſe mit à chanter une chanſon fort jolie, tous les convives repetoient ce qu'il diſoit; une joie charmante fut d'abord l'ame de ce feſtin.

LORSQUE le maître du logis eut fini ſa chanſon, *Monſieur*, me dit-il, *je ne vous prierai point de boire, vous ſuivrez en cela votre ſoif & votre plaiſir, ainſi que dans toutes les autres choſes; nous ne ſerons à table qu'autant de tems que vous le jugerez à propos.* J'admirois, cher Yn-Che-Chan, combien la politeſſe Françoiſe étoit au-deſſus de la Chinoiſe. Nous vivons, diſois-je en moi-même, comme des pedans, & les Pariſiens comme des gens aimables & qui ſavent faire un véritable uſage des plaiſirs.

LE lendemain de ce repas gracieux, qui dura aſſez avant dans la nuit, je dis à un de mes amis combien j'étois charmé des manières libres & aiſées des François. *Eſt-ce que vous vivez*, me demanda-t-il ſérieuſement, *dans vos repas, & portez-vous le cérémonial Oriental juſqu'au milieu des feſtins?* „ Plus que vous ne ſauriez croire,

„ lui

„ lui repondis-je. Nous eſſuions plus de
„ façons lorſque nous allons manger chez
„ un de nos amis, que vous n'en pratiquez
„ dans tout le cours de votre vie. „ *Enſeignez-moi de grace*, repliqua mon ami, *quel eſt le cérémonial ſi génant que vous obſervez dans vos repas. Je vous aurai l'obligation de m'avoir appris des choſes, auſſi amuſantes que curieuſes pour un Européen.* „ Je
„ vous ſatisferai, repartis-je, avec
„ beaucoup de plaiſir. Les ſalles où
„ les Chinois donnent leurs feſtins,
„ ſont ordinairement ornées d'une grande
„ quantité de vaſes de fleurs, de diver-
„ ſes peintures de porcelaine, & de tout
„ ce qui peut flatter agréablement la vûe.
„ Chaque convive a ſa table particulière,
„ & rarement en place-t-on deux à la mê-
„ me. Toutes ces différentes tables ſont
„ rangées ſur deux lignes qui ſe font face;
„ ainſi les conviés ſont aſſis vis-à-vis les
„ uns des autres, & peuvent tous ſe par-
„ ler & ſe voir très aiſément. Les bords
„ des tables ſont couverts de pluſieurs baſ-
„ ſins de porcelaine remplis de diverſes
„ ſortes de viandes hachées, auxquelles
„ l'on ne touche point. Ces mêts ne ſont
„ là que pour la vûe, & non pour le goût. "

COMME j'allois pourſuivre, mon ami ſe mit à rire, & me dit d'un air moqueur: *Vous ornez donc vos tables comme l'Empereur Diogabule faiſoit quelquefois ſervir les ſiennes. On ne les couvroit que de plats remplis de morceaux de bois, qui imitoient par l'art*

du Peintre & du Sculpteur les mêts les plus délicats. J'aurois autant aimé être prié à la table de cet Empereur qu'à celle de vos compatriotes, puiſqu'il y eſt également défendu de manger. Vos plats, chargés de viandes & interdits aux convives, me rappellent les corbeilles de confiture qu'on ſert au deſſert chez quelques avares, & auxquelles on ne ſauroit toucher ſans que le maître de la maiſon ne faſſe une triſte grimace. Il abandonne bien les aſſiettes volantes, mais il ne peut ſouffrir qu'on dérange les corbeilles? Si les gens qu'il prie entroient dans ſes vûes, on reſerviroit dans dix ans les mêmes confitures.

„ Attendez, répondis-je à mon ami, vous „ condamnez trop tôt nos uſages. On ne „ touche point aux viandes qui ornent „ les bords des tables, parce qu'elles ſont „ trop groſſières, & qu'elles n'y ſont placées que pour remplir un vuide. „ *Cela „ étant*, dit encore mon ami en riant, „ *vous devriez ou les ſupprimer entiérement, ou leur en ſubſtituer, dont on pût faire uſage. De quelque côté que vous tourniez les choſes, il réſultera toujours, ou que l'avarice fait ſervir des mêts qui ne ſont que pour la parade, ou que la vanité ridicule de montrer une grande quantité de plats, en entoure de mauvais tous les bords de la table.*

„ Il peut y avoir quelque choſe de vrai „ dans vos raiſons, repliquai-je; mais ſans „ nous y arrêter davantage, je pourſuivrai „ le récit de nos cérémonies. Dès que „ celui qui donne le repas, a introduit dans

„ la

„ la ſalle les conviés, il les ſalue les uns a-
„ près les autres. Il prend enſuite une
„ coupe d'argent ou de porcelaine, qu'il
„ remplit de vin; il la leve enſuite vers
„ les cieux, & la répand peu après à ter-
„ re, pour reconnoître par cet hommage
„ que c'eſt du Ciel qu'il tient tous les
„ biens qu'il poſſede. „

CETTE *manière de prier*, dit le François, *eſt aſſez ancienne. Nous voions dans Virgile & dans pluſieurs autres Poëtes de ſemblables libations. Il eſt vrai qu'aujourd'hui tout cela nous paroît ridicule; mais peut-être ne l'eſt-il point autant que les Européens ſe le figurent. Tous les peuples ont adreſſé leurs vœux à la Divinité d'une manière différente, & même dans les Nations qui profeſſent la même Religion, il y a toujours quelque différence dans les cérémonies extérieures de leur culte. Je ne ſuis donc pas plus ſurpris de voir un Chinois, avant de ſe mettre à table, répandre du vin à terre pour remercier le Ciel des biens qu'il en a reçus, que d'appercevoir un Pariſien fixer les yeux en terre & paſſer ſa main ſur les deux tetons, ſur le front & ſur le bas ventre, ou un Anglois baiſſer la tête, & enfoncer le nez dans ſon chapeau pour y faire ſa prière. Un de nos meilleurs Poëtes * a dit ſagement,*

C'eſt cet Etre infini qu'on ſert & qu'on ignore,
Sous des noms différens le monde entier l'adore.

* Voltaire *Henriade, Chant VII.*

„ Je ſuis charmé, dis-je à mon ami, „ que vous penſiez auſſi avantageuſement „ ſur cette coutume de mes compatriotes; „ peut-être n'approuverez-vous point autant celle-ci. Lorſqu'on eſt prêt à ſe mettre à table, le maître du logis verſe de „ nouveau du vin dans une taſſe, & va „ la mettre ſur la table deſtinée au plus „ conſidérable des convives. Celui-ci „ veut l'empêcher de ſe donner cette peine, & s'apprête à porter lui-même une „ autre taſſe, remplie de vin, ſur la table du maître de la maiſon. Il ſe fait „ alors entre ces deux perſonnes un „ combat de politeſſe, qui dure quelque tems. „ *Ho ! pour cela*, repartit mon ami, *vous avez raiſon de dire que je ne l'approuverois point, & je voudrois que vous ſupprimaſſiez entiérement ces civilités incommodes, & qui ne ſont point auſſi polies que vous vous l'imaginez; car tandis que ces deux perſonnes ſe perdent dans de longs complimens, quel rôle joüent les autres convives, & quelle figure font-ils? Pour honorer un homme, vous en mépriſez pluſieurs. Je conviens qu'il eſt certaines gens auxquelles on doit de grandes déferences; mais il ne faut pas que ces déferences ſoient à charge aux autres qu'on lui aſſocie dans le même feſtin. Notre politeſſe me paroît bien mieux entendue que la vôtre; tous les convives mangent à une ſeule & unique table, & ſont*

ſont ſervis également & dans le même tems.

„ JE conviens de ce que vous dites, „ repondis-je à mon ami; mais vous ſe- „ rez peut-être moins contraire aux hon- „ neurs qu'on rend à celui qui occupe la „ première place, lorſque vous ſaurez à „ quelles perſonnes on la donne ordinai- „ rement. Excepté qu'il n'y ait quelqu'un „ revêtu d'une grande dignité, elle eſt „ toujours occupée, ou par celui qui eſt le „ plus avancé en âge, ou par un étranger: „ on choiſit même parmi les étrangers „ celui qui vient de plus loin; ainſi un Eu- „ ropéen qui ſe trouve à nos feſtins, y tient „ preſque toujours la première place, ex- „ cepté qu'on ne lui donne la ſeconde, à „ cauſe de la préſence de quelque Man- „ darin de la première claſſe. Vous voiez „ donc que c'eſt en général le reſpect que „ l'on doit à la vieilleſſe, & l'attention qu'on „ eſt obligé d'avoir pour tout ce qui con- „ cerne l'hoſpitalité, qui décident du rang „ qu'on tient dans nos feſtins. Si vous „ régliez à Paris l'ordre des vôtres, je „ doute que vous euſſiez égard aux mê- „ mes bienſéances. Notre politeſſe eſt „ quelquefois génante, mais elle eſt tou- „ jours accommodée aux règles de la mo- „ deſtie & de la probité. Je ne penſe pas „ qu'on puiſſe dire la même choſe de la „ vôtre, elle me paroît au contraire fai-

„ te pour couvrir la fourbe & la mauvaiſe
„ foi.

„ SANS chercher à entrer dans un détail
„ trop long, j'acheverai de vous inſtruire
„ de ce que vous paroiſſez curieux de ſa-
„ voir. Lorſque tout le monde eſt à ta-
„ ble, on commence le feſtin par boire
„ du vin pur. Le maître d'hôtel, un genou
„ à terre, dit à haute voix: *Meſſieurs, on*
„ *vous invite à prendre la taſſe.* „

Ho! *pour le coup*, dit, mon ami, *je ne vous paſſe ni la génuflexion du maître d'hôtel, ni ſon exhortation à prendre la taſſe. Cette prière, faite ſimplement par le maître du logis, me paroît plus raiſonnable, & j'aime mieux le* Bûvons un coup *familier de nos Pariſiens, que tout le cérémonial pompeux & un tant ſoit peu lugubre dont vous me parlez.*

„ SI vous êtes choqué, repris-je, de
„ cette première cérémonie, j'entrevois
„ que celle-ci ne vous plaira pas davanta-
„ ge. Après la prière du maître d'hôtel,
„ tous les convives prennent leur taſſe des
„ deux mains, l'élevent juſqu'au front, puis
„ la baiſſent un peu plus bas que la table,
„ la portent enſuite lentement à la bou-
„ che, & boivent ce qu'il y a dedans à
„ trois ou quatre repriſes. „ *Comment Diable!* s'écria mon ami. *Hé! voilà la parfaite copie de nos benedictions! Eſt-ce depuis que les Miſſionnaires ſont à la Chine, que vous avez établi ces cérémonies? on diroit qu'ils vous ont appris à dire la Meſſe.* „ Ces

„ uſa-

„ uſages, repliquai-je en riant, étoient pra-
„ tiqués chez nous long-tems avant que
„ nous ne connuſſions les Européens; &
„ s'il faut en croire ce que dit la moitié
„ d'eux au ſujet de la Meſſe, je ne riſ-
„ querai rien à ſoutenir que les cérémo-
„ nies de nos feſtins doivent être plus
„ anciennes qu'elle. Pendant que les con-
„ viés boivent, on ſert devant eux quel-
„ ques plats de viandes. Le maître d'hô-
„ tel les invite alors à manger, comme il
„ a fait à boire. Ces plats ſont relevés
„ juſqu'à vingt ou vingt-quatre fois, &
„ chaque fois on eſt prié de boire. On eſt
„ le maître de refuſer, & les taſſes dont
„ on ſe ſert, ſont extrêmement petites. „
En les réïterant pluſieurs fois, dit mon ami, *on en pourroit faire le même uſage que nous faiſons de nos petits verres, & l'on ſe griſeroit malgré cette précaution.* „ Auſſi, repar-
„ tis-je, cela arrive-t-il quelquefois à la
„ Chine, & d'autant plus facilement,
„ qu'au deſſert on change les taſſes, qu'on
„ en prend de plus grandes, & qu'il y a
„ toujours des domeſtiques attentifs à les
„ remplir, aiant auprès d'eux de grands
„ vaſes pleins de vin chaud. „ *Quoi!* dit mon ami avec beaucoup d'étonnement, *vous bûvez du vin chaud à la fin du repas?*
„ Non ſeulement, repondis-je, à la fin &
„ au commencement ; mais toujours,
„ nous ne faiſons aucun uſage du vin
„ froid. „ *Ha! je vous paſſe plûtôt*, re-

par-

partit mon ami, *toutes vos coutumes que celle-là. Boire le vin à la glace, paſſe; mais le boire chaud, parbleu il n'y a que des malades à qui l'on fait manger des roties, qui puiſſent ſouffrir une pareille boiſſon.* „ Il ne faut „ point diſputer des goûts, repliquai-je, „ un Chinois trouve auſſi mauvais le vin „ froid, qu'un Européen le trouve chaud. „ Dans les choſes qui dépendent unique- „ ment de la ſenſation des ſens, il doit „ être permis de prendre celles par leſ- „ quelles ils ſont flattés le plus agréable- „ ment. Sans aller à la Chine chercher „ des exemples de la diverſité des goûts, „ j'ai connu des François qui m'ont aſ- „ ſûré qu'ils mourroient de faim, plûtôt „ que de manger certains ragoûts „ dont les Italiens font grand cas. "

PORTE-toi bien, cher Yn-Che-Chan, & donnes-moi de tes nouvelles.

De Paris, le . . .

LETTRE VINGT-SIXIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

JE n'ai point oublié, cher Yn-Che-Chan, que je te promis il y a quelque tems de te montrer la conformité qui ſe rencontre entre le ſyſtême de notre *Tchin*, Philoſophe attaché aux Commentateurs modernes, & celui des anciens diſciples d'*Epicure*. Je m'acquitterai aujourd'hui de ma parole, & j'eſpere de te montrer clairement que les principes des nouveaux Interprêtes ſont conformes à ceux des plus grands Philoſophes que la Grece produiſit autrefois. Nous verrons que les mêmes idées ſe préſentent ſur les matières les plus abſtraites, à des hommes parfaitement inconnus les uns aux autres, qui n'ont eu ni la même éducation, ni la même Religion, ni la même patrie, chez qui par conſéquent les mêmes préjugés ne pouvoient point avoir lieu. Auroit-on donc tort de conclure de la conformité de leurs idées, qu'elles doivent être vraies, puiſqu'elles ſemblent en quelque manière naturelles & innées aux grands hommes, dans quelque ſiécle & dans quelque païs qu'ils aient vécu. ?

VE-

VENONS, cher Yn-Che-Chan, à la reſſemblance des ſyſtêmes d'*Epicure* & de *Tchin*. *Le Ciel & la Terre*, dit * notre Philoſophe Chinois, *n'étoient point encore, lorſqu'au milieu d'un vuide il n'y avoit qu'une ſubſtance extrêmement confuſe.* Voilà, cher Yn-Che-Chan, le vuide & les atômes d'*Epicure* & de *Démocrite*, principes éternels de tous les êtres. Selon ces Philoſophes Grecs, l'Univers étoit formé † de deux natures très diſſemblables, ſavoir le *corps* & *l'eſpace*. Par le *corps* ils entendoient les atômes, qui, étant éternels, ne pouvoient être détruits par aucune puiſſance, à cauſe de leur ſolidité. Ces petits corpuſcules éternels & ſolides étoient la cauſe & les principes de tous les êtres, ils avoient ſubſiſté de tout tems dans l'eſpace, ou dans le vuide immenſe. Ecoutons parler un illuſtre Epicurien, & nous verrons qu'il dit

* Le Pere du Halde a traduit l'Ouvrage de ce Philoſophe Chinois. Je me ſers toujours de ſa Traduction, & j'en emploie ſouvent les mêmes expreſſions.

† *Unde omnis rerum nunc conſtet ſumma creata*
Principio quoniam duplex natura duarum
Diſſimiles rerum longe conſtare reperta eſt
Corporum atque loci, res in quoque generantur:
Eſſe utramque ſibi per ſe puramque neceſſe eſt.
Lucret. *de Rer. Nat. Lib. I.*

dit préciſément la même choſe que les Chinois. * *La nature* * *exiſte par elle-même, elle conſiſte en deux choſes; le corps, ou le vuide.* Qu'on mette le mot de *ſubſtance* à la place de celui de *corps*, mot qui ſignifie la même choſe que l'autre, l'on verra que non ſeulement les nouveaux Commentateurs Chinois ont eu les mêmes idées que les anciens Grecs; mais qu'ils les ont rendues dans les mêmes termes.

POURSUIVONS actuellement l'examen des deux ſyſtêmes. Lors de la formation de l'Univers, les parties les plus pures, les plus ſubtiles & les plus legères de la ſubſtance s'éleverent, ſelon le Philoſophe Chinois, s'échapperent & voltigerent d'abord avec rapidité dans le vuide immenſe; les parties moins pures & plus peſantes ſe précipiterent bientôt, & vinrent ſe réunir enſemble vers le centre de l'eſpace. Par cette agitation des différentes parties de la ſubſtance, l'Univers fut formé tel qu'il eſt aujourd'hui, le ſoleil & les étoiles, tous les globes de feu furent faits des particules les plus legères & les plus ſubtiles; celles qui l'étoient un peu moins, ſervirent à la conſtruction de la lune

* *Omnis ut eſt igitur per ſe natura duabus*
Conſiſtit rebus, nam corpora ſunt, & inane.
Id. *ibid.*

lune & des planètes. La terre dut ſa naiſſance aux parties les plus craſſes & les plus groſſières, & la différence qui ſe rencontra entre ces parties, fit celle qu'il y a entre les Elemens, qui cependant venant tous de la même & unique ſubſtance, gardent toujours quelque choſe de commun entre eux dans leur nature, quelque oppoſée qu'elle nous paroiſſe. Ainſi l'air & l'eau, qui tous les deux nous ſemblent naturellement froids, ont pluſieurs principes de chaleur, quoiqu'ils nous ſoient imperceptibles. Par exemple, l'air que nous attirons ſans ceſſe, ou que nous repouſſons au dehors, quand il ſort, ſe rarefie & ſe dilate, parce qu'il a quelque chaleur. Ce même air, quand il eſt attiré, & qu'il entre dans nos poumons, ſe reſſerre & ſe condenſe, parce qu'il eſt naturellement froid, quoiqu'il ne ſoit point entiérement exempt de la nature du chaud.

VOILA', cher Yn-Che-Chan, le ſyſtême de *Tchin*, réduit dans ſon véritable point de vûe. Je me flatte que tu conviendras que j'ai placé dans une page ce que cet Auteur n'a mis que dans trente; s'il a un défaut, c'eſt celui d'être diffus & prolixe. Sans nous arrêter à critiquer les fautes que peut avoir commiſes ce Philoſophe Chinois, d'ailleurs ſi eſtimable, voïons comment *Lucrece* dit au nom d'*Epicure* les mêmes choſes que lui. „ Lorſ-

„ que

„ que les atômes * ſe furent joints enſem-
„ ble, & que de leur aſſemblage ſe fut
„ formée la maſſe dont l'Univers eſt com-
„ poſé, cette maſſe étoit informe, ſem-
„ blable à un chaos confus. Enfin il ſe
„ fit en elle une révolution; ſes parties ſe
„ diviſerent pour opérer la conſtruction
„ des corps particuliers, & ſe rejoignirent
„ enſuite ſelon la convenance de leur na-
„ ture. Les atômes qui produiſirent la
„ terre, s'unirent dans le milieu, parce
„ qu'ils étoient peſans, embarraſſés les
„ uns avec les autres. Ceux qui firent
„ les étoiles, le ſoleil & la lune, étoient
„ plus ſubtils & plus déliés; car tous ces
„ globes céleſtes doivent leur origine à
„ des ſemences plus polies, plus legères,
„ plus

* *Quippe etenim primum terræ corpora quæque,*
Propterea quod erant gravia & perplexa,
coibant
In medio, imas capiebant omnia ſedes.
Quæ quanto magis inter ſe perplexa coibant
Tam magis expreſſere ea, quæ mare, ſidera,
ſolem,
Lunamque efficerent & magni mœnia Mundi.
Omnia enim magis hæc e levibus, atque ro-
tundis.
Seminibus multoque minoribus ſunt Elementis,
Quam tellus ideo per raræ foramina terræ.
Partibus erumpens primus ſe ſuſtulit æther.
Signifer & multos ſecum levis abſtulit ignis
Lucret. *de Rer. Nat. Lib. V.*

„ plus rondes, & plus petites que celles „ qui ont ſervi à la conſtruction de la „ terre. „

Si le Philoſophe Chinois eſt parfaitement d'accord avec l'Epicurien ſur la formation de cet Univers, & s'il explique ſon ſyſtême dans les mêmes termes, il ne lui eſt pas moins conforme dans ce qui regarde la cauſe de l'ordre & de l'harmonie. Voici comment il penſe à ce ſujet. *La terre*, dit-il, *s'étant formée des corpuſcules les plus groſſiers de la ſubſtance générale, les atômes les plus deliés reſterent ſuſpendus, & embraſſerent toute cette lourde maſſe, voltigeant & roulant ſans ceſſe tout autour. Un œuf de poule peut nous en fournir une legère image. Ne peut-on pas dire que la terre eſt comme le jaune de l'œuf, qu'on voit ſuſpendu & fixé au milieu, où il eſt immobile? Le ciel ne peut-il pas être regardé comme le blanc de l'œuf, qui embraſſe la partie qui eſt au centre, qui circule autour, & qui ſe maintient dans cet état, ſans que rien y change de place? Le mouvement du ciel eſt ainſi conſtant & durable; cette ſubſtance ſubtile & fluide coule & roule ſans ceſſe, & par ce mouvement qui lui eſt propre, fait le partage des ſaiſons, forme les vents, les nuages, les tonnerres, les pluïes.*

On croiroit en liſant ce paſſage, lorſqu'on eſt inſtruit des opinions d'Epicure & de Démocrite, que c'eſt un de leurs plus éclairés diſciples qui explique leur ſyſtême.

me. *Lucrece* dit préciſément la même choſe. Selon lui, „ le ciel qui prête ſon „ eſpace aux aſtres, s'échappa le premier „ du ſein de la maſſe informe que les a- „ tômes avoient d'abord formés; enſuite „ ſa nature fluide * & legère ſe fortifia „ dans ſa circonférence par l'union ſerrée „ de ſes parties, ſe répandit de tous les „ côtés, & enferma toutes choſes dans „ ſon vaſte ſein. Les globes du ſoleil & „ de la lune tournerent entre ſon grand „ eſpace & la terre, n'étant pas aſſez „ legers pour s'envoler plus haut, ni aſ- „ ſez peſans pour deſcendre aux parties „ inférieures du ciel. „

VOILA, cher Yn-Che-Chan, la terre, le ſoleil & les autres globes planétaires renfermés & roulant dans l'eſpace ou ils ſont ſoutenus, comme le jaune de l'œuf dans la coquille par les parties qui l'environnent.

* *Sic igitur tum ſe levis ac diffuſilis æther,*
Corpore concreto circumdatus, undique ſepſit;
Et late diffuſus in omnes undique partes,
Omnia ſic avido complexu cetera ſepſit.
Hunc exordia ſunt ſolis, lunæque ſecuta;
Inter utroſque globi quorum vertuntur in auris
Quæ nec terra ſibi adſcivit nec maximus æther.
Quod neque tam fuerint gravia, ut depreſſa ſederent,
Nec levia ut poſſent per ſummas labier oras.
Et tamen inter utroſque ita ſunt, ut corpora viva.
Verſent, & partes ut Mundi totius exſtent.
Lucret. *de Rer. Nat. Lib. V.*

nent. La comparaiſon du Philoſophe Chinois explique parfaitement bien la penſée de l'Epicurien.

Nous venons de voir la reſſemblance des ſyſtêmes dans la formation des corps inanimés, voions ſi elle ſe rencontre encore dans celle des êtres vivans & animés. *La production des hommes & des autres êtres*, dit Tchin, *vint après l'arrangement de l'Univers; & lorſqu'il ſe trouva dans un état de perfection, tout ce qu'on peut s'imaginer de vif, de ſpirituel, d'excellent dans le ciel, dans la terre, venant à ſe réunir & à ſe raſſembler au plus haut dégré, donna une naiſſance merveilleuſe à ces hommes extraordinaires, qui à leur tour aiderent à perfectionner la nature.* Lucrece dit préciſément la même choſe. C'eſt la terre, échauffée & rendue fertile par la chaleur du ſoleil, qui produit non ſeulement toutes les eſpèces des oiſeaux; mais le genre humain. Voici comment cette production ſe développa, ſelon lui. * „ Les premiers „ hom-

* ----- *Terra dedit primum mortalia ſæcla:*
Multis enim calor, atque humor ſuperabat in arvis.
Hinc ubi quæque loci regio opportuna dabatur,
Creſcebant uteri terræ radicibus apti,
Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas
Infantum; fugiens humorem, auraque petiſſens,
Convertebat ibi natura foramina terræ,

„ hommes prirent naiſſance dans les en-
„ trailles de la terre. Selon la diſpoſition
„ des lieux, il ſe forma dans les champs,
„ par la chaleur & l'humidité, des matri-
„ ces qui tenoient à la terre, il ſe forma
„ des embrions dans ces matrices; & lorſ-
„ qu'ils ſe furent perfectionnés & que le
„ tems de leur naiſſance fut arrivé, ils
„ s'échapperent de leurs anciennes de-
„ meures, & la terre leur mere, ſembla-
„ ble à une nourrice, rarifiant ſes po-
„ res, fit ſortir de ſes veines un ſuc
„ ſemblable au lait. Sa chaleur dé-
„ fendoit ces nouveaux nés contre
„ le froid, ſon herbe & ſon gazon
„ leur fourniſſoient des berceaux; &
„ comme les ſaiſons étoient alors bien
„ plus

Et ſucum venis cogebat fundere apertis
Conſimilem lactis; ſicut nunc fœmina quæque
Cum peperit, dulci repletur lacte; quod omnis
Impetus in mammas convertitur ille alimenti.
Terra cibum pueris, veſtem vapor, herba cubile
Præbebat, Multa & molli lanugine abundans.
At novitas mundi nec frigora dura ciebat,
Nec nimias, nec magnis viribus auras.

. . . . . .

Sed quia finem aliquem pariendi debet habere.
Deſtitit ut mulier ſpatio defeſſa vetuſto.
Mutat enim Mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius ſtatus excipere omnia debet,
Nec manet ulla ſui ſimilis res, omnia migrant,
Id. *ibid.*

„ plus douces qu'aujourd'hui, ils ne crai-
„ gnoient point les injures de l'air & les
„ outrages du tems. La terre a ceſſé d'en-
„ gendrer, parce qu'elle eſt devenue ſem-
„ blable à une femme que l'âge rend ſté-
„ rile. Tout change par la viciſſitude des
„ tems, & cet Univers eſt ſoumis lui-mê-
„ me aux loix de la diſſolution.„

Pour trouver une conformité totale entre le ſyſtême Chinois & le Grec, il faut encore les conſidérer dans ce qu'ils établiſſent ſur l'ame humaine. *L'homme*, dit Tchin, *eſt un compoſé qui réſulte de l'union d'une choſe ſenſible, & d'une autre inviſible & qui échappe aux yeux. Tant que cette union ſubſiſte, on eſt ſuſceptible de douleur; au moment qu'elle ceſſe, on devient inſenſible. Qu'un homme ſoit paralytique de la moitié de ſon corps, appliquez le feu à cette partie frappée de paralyſie, il ne reſſentira aucune douleur. Que ce même homme-là ſoit mort, ce qui eſt en lui de viſible, eſt ſéparé de ce qui étoit inviſible; cette dernière partie de ſon eſſence s'eſt évaporée en atômes qui voltigent çà & là, ſe changent en un vent froid, deſtitué de toute chaleur animale. Il ne reſte donc rien du défunt, ſur quoi les prétendus Miniſtres de l'Enfer puiſſent exercer leur rigueur impitoiable.* Ecoutons actuellement *Lucrece* *. Il nous dira que„ la na-

„ tu-

* *Aere qui credas poſſe hanc cohiberier ullo :*
Corpore, qui noſtro rarus magis jam cohibeſcit.
Lucret. *de Rer. Nat. Lib. III.*

„ ture a établi le corps comme le vaiſſeau
„ de l'ame, & que lorſqu'il ne peut plus
„ la contenir & l'arrêter à cauſe de quel-
„ que dérangement, il eſt impoſſible qu'il
„ y ait aucun air dont le pouvoir, ou la
„ condenſation puiſſe faire ce que le
„ corps, bien moins rare que l'air, n'a
„ pû faire. Le Cerbère, * les Furies, le
„ Tartare qui vomit des torrens de feu,
„ tout cela ſont des contes qui n'ont au
„ cune réalité, & tout ce qu'on dit de
„ Enfers n'eſt qu'une alluſion des Poëtes
„ aux infortunes auxquelles les hommes
„ ſont ſujets pendant cette vie. "

APRE'S m'être acquitté, cher Yn-Che-Chan, de ce que je t'avois promis, je n'entreprendrai point ici la défenſe de ces deux ſyſtêmes. Je t'ai dit amplement dans quelques-unes de mes Lettres ce que j'en penſois. Il me ſuffit de te montrer, & de te montrer clairement que les hommes éclairés ont penſé dans les païs les plus éloignés très conformement ſur des opinions que tu regardes comme directement contraires à la raiſon & à la lumière naturelle. Hé quoi! cette raiſon abandonne-t-elle également les plus grands hommes dans

* *Cerberus & Furiæ jam vero, & lucis egenus Tartarus horriferos eructans faucibus æſtus, Hæc neque ſunt uſquam, neque poſſunt eſſe profectò.*
Id. *ibid.*

dans toutes les Nations? Et s'il étoit auſſi clair que tu le penſes, que les ſentimens des nouveaux Commentateurs fuſſent viſiblement abſurdes, des Grecs célèbres, des Romains illuſtres les auroient-ils regardés comme très ſenſés, ou très probables? Conviens du moins, cher Yn-Che-Chan, que rien n'eſt véritablement évident, & que tous les hommes nagent dans l'incertitude, puiſque ce qui paroît dans tous les païs abſurde à de grands génies, ſemble très vraiſemblable dans tous ces païs à des génies auſſi célèbres & auſſi ſavans.

PORTE-toi bien, & donnes-moi de tes nouvelles.

LETTRE VINGT-SEPTIEME.

Choang, *à* Yn-Che-Chan.

JE me ſuis inſtruit avec ſoin, mon cher Yn-Che-Chan, de la Religion * des Perſans. Il eſt étonnant qu'aux plus excel-

* J'avertis ici le Lecteur que les hiſtoires ridicules qu'il verra dans cette Lettre, ſe trouvent réellement dans les Livres des Perſans, & que je ne les ai point inventées. On verra la réponſe à cette *Lettre* dans la *Lettre XXXVIII.*

cellentes choſes ils joignent les plus folles & les plus ridicules, & qu'ils allient les idées les plus grandes & les plus ſublimes aux plus fauſſes & aux plus contraires à la raiſon. Ce mêlange de bon & de mauvais, de vrai & d'abſurde montre les caprices & les égaremens des hommes. Rien n'eſt plus propre à mortifier ces Philoſophes orgueilleux qui parlent ſans ceſſe de la lumière naturelle, qui citent toujours les grands termes d'*évidence*, de *démonſtration*, de *certitude*, &c. que de leur montrer des peuples polis, civiliſés, ſpirituels, cultivant les ſciences, enfin tels que les Perſans, qui croient cependant comme des vérités évidentes les impertinences les plus outrées, tandis que d'un autre côté ces mêmes Perſans prouvent que ceux qui condamnent leurs erreurs, en ſuivent d'une autre eſpèce qui ne ſont pas moins groſſières.

L'IDE'E que les Perſans ont de la Divinité, eſt ſage, juſte, & telle que doivent l'avoir tous ceux qui ne ſe laiſſent point aveugler ou par les préjugés, ou par les ſophiſmes qu'ils ſe forment à eux-mêmes. Ils admettent un Etre éternel, intelligent, ſouverainement puiſſant, auteur de l'Univers, qui le gouverne par ſa volonté, qui punit le mal & récompenſe le vice. En ce point ils reſſemblent parfaitement aux Lettrés Chinois. attachés aux opinions de *Confucius*, & ennemis de

l'Athéïſme caché des nouveaux Commentateurs. Mais après avoir établi ces points fondamentaux, ils en tirent pluſieurs autres qui ne ſont que des fables, puiſées dans les Ouvrages de *Mahomet* leur premier Légiſlateur, ou dans ceux de ſes diſciples & des Imares qui leur ont ſuccédé.

La première de ces fables roule ſur les prodiges qui arriverent lors du développement de l'Univers. Les Docteurs Perſans diſent que les Intelligences céleſtes, auxquelles les Européens donnent le nom d'*Anges*, avoient été formées de la ſubſtance de la lumière. Long-tems auparavant la création du premier homme, pluſieurs de ces Intelligences furent métamorphoſées en Diables, parce qu'elles desobéïrent deux fois à la Divinité. La première qu'elles pécherent, l'Etre ſuprême leur pardonna, quoique leur faute fût très conſidérable ; car peu contentes d'avoir déſerté du Ciel, elles ôſerent combattre contre les Anges fidèles que Dieu avoit envoiés après elles pour les ramener. Elles furent vaincues & contraintes de retourner au Ciel, où elles obtinrent la rémiſſion de cette première faute. Cela ne les empêcha pas de deſobéïr une ſeconde fois. L'Etre ſuprême leur aiant commandé, après qu'il eut formé le premier homme, de ſe proſterner devant lui, ces orgueilleuſes Intelligences n'en voulurent rien

rien faire, & dirent ſans doute pour leur raiſon qu'elles valoient bien peu de choſe, ſi elles ne valoient point autant qu'un homme. Cette ſeconde deſobéiſſance fut punie ſéverement, & ſans eſpoir d'être jamais pardonnée.

LES bons Anges n'aiment guères plus le genre humain que les mauvais, s'il faut en croire une hiſtoire que rapportent les plus graves Docteurs Perſans. Quoiqu'ils aient fait la réverence au premier homme, ils ont agi apparemment comme les courtiſans qui embraſſent, qui flattent, & qui loüent ceux qu'ils voudroient perdre s'ils en avoient le pouvoir. Deux de ces Anges, nommés *Aruth* & *Maruth*, travaillant ſourdement à la ruine du genre humain, dirent un jour à Dieu: „ Seigneur, „ votre bonté eſt trop grande, vous par„ donnez ſans ceſſe aux hommes, & ſans „ ceſſe ils deviennent plus mauvais. Plus „ vous leur donnez de graces, & plus „ ils commettent de crimes; vous devriez „ les punir ſéverement, & leur faire ſentir „ tout le poids de votre colère. „ *Ha!* repondit l'Etre ſuprême, qui ſavoit combien il avoit formé les hommes foibles & ſujets à l'erreur, *vous ignorez toute la force de la concupiſcence. Si vous étiez à la place de ceux que vous condamnez, peut-être feriez-vous pis.* Les Anges ne crurent point cette paſſion auſſi violente que le diſoit la Divinité. „ Donnez-nous, lui dirent-ils, cet-

„ te

„ te concupiſcence, & nous verrons un
„ peu ce qu'il en arrivera.„ Ce qu'ils de-
„ mandoient leur fut accordé; auſſitôt ils
„ entrerent dans un corps mortel & vin-
„ rent dans ce Monde. A peine y furent-
ils, qu'ils ſe plongerent dans toutes les débauches; il n'y avoit pour eux ni aſſez de vin, ni aſſez de femmes. Parmi celles qu'ils vouloient ſéduire, il s'en trouva une plus fine que les autres, qui découvrit leur naiſſance & leur origine. *Je vous connois parfaitement*, leur dit-elle, *je ſais qui vous êtes, & ne ſerai point aſſez ſotte pour me fier à vous. Quand vous m'auriez abuſée, vous décamperiez un beau matin & vous partiriez pour le Ciel. Comment pourrois-je vous y ſuivre?* La réflexion n'étoit pas mauvaiſe, elle ſeroit utile à bien des femmes ſi elles étoient auſſi prévoiantes avec les hommes, que celle-là avec les Anges. *Promettez-moi*, continúa-t-elle, *de me mener avec vous, & je vous prodiguerai les faveurs que vous demandez.* Les Anges accorderent tout ce qu'on exigeoit d'eux. Après s'être parfaitement réjoüis ſur la terre, ils retournerent au Ciel, & y conduiſirent la Donſelle ſuivant leur promeſſe. Les amans céleſtes ſont bien auſſi emportés dans leurs paſſions que les hommes; mais ils ſont plus ſincères & plus fidèles. Il eſt tel amant dans ce Monde, qui ne tient pas à ſa maitreſſe la parole qu'il lui a donnée de la conduire à trente lieuës, que ſeroit-ce donc s'il s'étoit engagé pour un voïage au-deſſus

de

de la lune? Lorſque les Anges furent arrivés au céleſte ſéjour, la Divinité, fort ſurpriſe de voir une femelle, envoia *Gabriel* lui demander qui lui avoit appris le chemin du Paradis. Elle repondit naturellement que c'étoient les Anges *Aruth* & *Maruth* qui l'y avoient conduite. *Comment!* dit l'Etre ſuprême, *ils ne ſont point contens des débauches qu'ils ont faites ſur la terre, ils veulent encore changer le Paradis en mauvais lieu. Ha! je les en empêcherai bien.* Alors la Divinité précipita les deux Anges dans un puits profond, proche de Babilone, où ils reſterent ſuſpendus par les pieds. Ils y ſont encore aujourd'hui, & s'occupent à enſeigner aux Juifs la Magie & tous les pernicieux ſecrets qui ſervent aux ſortilèges. Voilà une belle fin, cher Yn-Che-Chan. Je ne ſuis pas fâché de voir pendus par les pieds ces deux épilogueurs qui parloient contre nous autres pauvres hommes: cela ôtera ſans doute l'envie aux Anges leurs confreres de vouloir nous déſervir auprès de la Divinité. Les Bonſes & les Lamas ont-ils aucune croiance plus ridicule que celle-là? mais voici encore quelque choſe de plus ſingulier que la métamorphoſe des Anges en Profeſſeurs de Magie.

TU ſais, cher Yn-Che-Chan, que les Européens penſent que le mal s'eſt introduit dans le Monde par la déſobéiſſance du premier homme aux ordres de ſon Créateur. Il lui avoit défendu de manger d'un cer-

certain fruit, il en mangea & fut puni de ſa déſobéiſſance; il devint ſujet à la mort & aux autres incommodités auxquelles le genre humain eſt ſoumis. Les Docteurs Chrétiens ne ſont pas trop d'accord ſur la manière d'expliquer ce fait: les uns veulent qu'on s'en tienne au ſens littéral; les autres prétendent qu'on l'explique allégoriquement, & croient que le fruit défendu étoit la connoiſſance charnelle de la femme. Quoi qu'il en ſoit, les Perſans rejettent également toutes ces opinions: ſelon eux, le premier homme n'a point commis un péché, mais il s'eſt ſeulement écarté de la perfection; car il étoit impeccable. Je ne m'étonne pas que les Perſans veulent que le premier homme ait été impeccable, puiſque les Européens ſoutiennent que leur ſouverain Pontife eſt infaillible

Voici par quelle cauſe le pere commun du genre humain perdit tous les biens dont il joüiſſoit. *Adam* avoit été créé dans le quatrième ciel, long-tems avant la terre. Dieu lui avoit permis de manger de tous les fruits des arbres qui étoient dans ſon heureuſe demeure. Il l'avertit de ne faire aucun uſage du froment, parce qu'en ne mangeant que du fruit des arbres, la digeſtion de ces alimens ſe feroit ſi parfaitement, que toutes les parties groſſières s'évacueroient aiſément par les pores; mais que s'il ſe ſervoit de froment pour

pour ſa nourriture, il arriveroit qu'elle feroit un marc dans ſon eſtomac, qui ne pourroit ſe diſſiper par les pores. Or, ce marc étant une vilaine ordure qui ſalit le lieu où on la rend, il faudroit que lui *Adam* allât s'en décharger ailleurs que dans le Paradis. *Eve*, la femme d'*Adam*, ne fit point aſſez d'attention à ces utiles avis, & ne refléchit point au danger qu'il y avoit de ſe mettre dans le cas d'être obligée de ſoulager ſon ventre trop chargé. Elle mangea du froment, *Adam* ſon mari en fit autant; voilà leurs eſtomacs remplis d'une matière qui ne pouvoit s'évaporer par les pores. Il fallut qu'elle prît ſon cours par les parties inférieures. *Gabriel*, voiant le riſque qu'il y avoit que le Paradis ne fût ſali, ſe hâta d'en chaſſer *Adam* & *Eve*. Pour peu qu'il eût tardé, cela fût arrivé, & il y a apparence, mon cher Yn-Che-Chan, par la façon prompte & bruſque dont *Gabriel* agit, que les choſes preſſoient beaucoup, & que les portes du Paradis ne furent point exemptes de mauvaiſe odeur. Quel malheur pour tout le genre humain, qu'il ait fallu que la nourriture du froment ait été ſi peſante! Si *Adam* & *Eve* n'euſſent jamais vuidé leurs corps, leur poſtérité eût été éternellement heureuſe. Hélas! n'auroit-on pas dû pratiquer quelques commodités dans le Paradis, & en écouler les immondices dans le cinquième ou le ſixième ciel? Est-

Est-il permis, cher Yn-Che-Chan, que des peuples qui ont une ſi belle & ſi ſage idée de la Divinité, ajoutent foi à de pareilles fables & allient aux plus ſublimes vérités les contes les plus ridicules ? Ho ! qu'il eſt difficile aux hommes de raiſonner conſéquemment & de marcher long-tems ſans s'égarer ! On peut dire de toutes les Nations du Monde, qu'heureuſes ſont celles qui croient le moins d'abſurdités; car il n'eſt aucune qui n'en adopte pluſieurs, comme des points eſſentiels de ſa Religion ! Il ſe trouve dans ce vaſte Univers quelques hommes rares & répandus dans les diverſes parties du Monde, qui gemiſſent de l'aveuglement de leurs compatriotes ; mais qui pour leur ſûreté & pour leur tranquillité ſont forcés de garder le ſilence. Par-tout l'erreur a de terribles armes pour ſe ſoutenir; il ſeroit auſſi dangereux à un Philoſophe Perſan de plaiſanter ſur le mal d'eſtomac d'*Eve* & d'*Adam*, qu'à un ſage Italien de ſe moquer de la prétendue infaillibilité d'un homme, qu'il voit évidemment ſe tromper tous les jours. Le Perſan ſeroit empalé à Iſpahan, l'Italien brûlé à Rome. Un Marchand Anglois de mes amis m'a aſſûré avoir vû mettre à l'Inquiſition un homme, qui n'avoit commis d'autre crime que d'avoir levé les épaules en conſidérant une vingtaine de perſonnes proſternées au pied d'une ſtatue, qu'on avoit placée au coin d'une rue.

CROIS-TU, cher Yn-Che-Chan, qu'il ſoit plus ridicule de rendre le genre humain malheureux, parce que ſon premier pere fut obligé de ſe ſoumettre à une des loix les plus eſſentielles de la nature des corps, que d'enfermer l'Etre immenſe, l'Etre ſuprême dans un morceau de bois, ou du moins d'attacher à ce morceau de bois une rélation directe immédiate avec la Divinité? Les Européens ſe perſuadent d'être les plus ſages & les plus éclairés des hommes: en vérité, cher Yn-Che-Chan, je ne vois point qu'ils aient les grands avantages qu'ils ſe figurent ſur les autres hommes. J'ai eu à ce ſujet pluſieurs diſputes avec nos amis les Miſſionnaires, & je leur ai prouvé que je trouvois chez eux l'équivalent de tous les reproches qu'ils faiſoient aux autres peuples. Je retourne aux Perſans, & je n'ai pas deſſein de m'arrêter davantage ſur la vanité des Européens; tu les connois auſſi bien que moi.

LA manière dont ſe fit le développement de cet Univers, eſt un grand ſujet de diſpute entre les Docteurs Perſans: les uns veulent que la Divinité ait produit tous les êtres dans un inſtant; les autres au contraire qui ſont en très grand nombre, condamnent ces premiers comme des hérétiques, & font agir la Divinité avec autant de lenteur, qu'un ouvrier embarraſſé de la conſtruction de l'ouvrage qu'il a en-

trepris. Il me paroît, cher Yn-Che-Chan, qu'il eſt abſurde de penſer que la Divinité ait été pluſieurs jours à faire ce qu'elle vouloit exécuter. Dès qu'elle veut quelque choſe, l'effet ſubit ſuit toujours ſa volonté; elle voulut former l'Univers, & l'Univers fut formé.

UN Miſſionnaire, avec qui je parlois un jour de l'opinion générale des Européens qui veulent que Dieu ait reſté ſix jours à l'entière conſtruction du Monde, me dit qu'il y avoit parmi eux pluſieurs grands hommes qui avoient été de mon ſentiment, & qui croioient que la production totale de l'Univers avoit été faite dans un inſtant. „ Un de nos anciens Peres, me dit-il, „ prétend que ces jours doivent être „ comme une figure pour exprimer le rapport qu'il y a entre la création & la „ gloire du Créateur. Un habile Juif, a„ jouta le même Miſſionnaire, très verſé „ dans la connoiſſance de la Loi Judaïque, „ veut auſſi que Moïſe, le prémier Lé„ giſlateur des Juifs, & de qui les „ Chrétiens ont reçu les opinions & a„ dopté les ſentimens, n'a admis la diſ„ tinction des journées que pour marquer „ quelque ordre dans la création. „

LE nombre des cieux eſt encore un ſujet de diſpute entre les Docteurs Perſans. Ceux qui s'attachent uniquement au texte de l'Alcoran, diſent qu'il y en a ſept. Les autres veulent qu'on expli-

explique ces ſept différens cieux par les ſphères des planètes, & en mettent pluſieurs autres. Ils les font monter juſqu'à dix. Voilà bien des cieux, cher Yn-Che-Chan. Le nombre des Enfers n'eſt guères moins conſidérable chez d'autres peuples. J'aime encore mieux la première multiplication que la ſeconde, quoiqu'elles ſoient toutes les deux auſſi inutiles; mais l'idée de l'une eſt divertiſſante, & celle de l'autre ne l'eſt pas ſûrement.

PORTE-toi bien & donnes-moi de tes nouvelles.

De Iſpahan, le...

LETTRE VINGT-HUITIEME.

Tiao, *à* Sioeu-Tcheou.

JE ſuis arrivé depuis deux jours à Moſcou. Je ne ſaurois dire, mon cher Sioeu-Tcheou, combien j'ai eſſuié de fatigues dans mon voïage. Tu dois comprendre aiſément les embarras & les peines qu'on eſſuie en traverſant tant de païs différens, la plûpart déſerts, ou habités par des Barbares; car c'eſt ainſi qu'on doit appeller tous les peuples qui ſéparent l'Empire de la Chine & celui de la Moſ-

covie. Quoiqu'ils ſoient preſque tous ſoumis à l'un ou à l'autre de ces deux Empires, ils reſſemblent cependant très peu aux Nations dont ils relevent. Tu ſeras ſans doute bien aiſe d'être inſtruit des mœurs & des coutumes de ces peuples, preſque inconnus au reſte de l'Univers. Je contenterai ta curioſité le mieux qu'il me ſera poſſible.

LORSQUE je fus arrivé à la grande muraille qui ſépare la Chine de la Tartarie, je voulus examiner attentivement un ouvrage qui a couté tant de ſoins & de dépenſes. Cette muraille s'étend de l'Orient à l'Occident: elle s'éleve de tems en tems ſuivant la ſituation du terrein, ſur des rochers fort eſcarpés; elle eſt par-tout revêtue de briques & flanquée de groſſes tours, excepté dans quelques endroits moins expoſés aux courſes des ennemis, où elle n'eſt faite qu'avec de la terre extrêmement battue & endurcie. On a conſtruit un grand nombre de forts & de villes le long de cette muraille, qui ſervent à contenir les ſoldats qui ſont chargés de la défendre, & à former une ſeconde barrière qui fait la ſûreté de la premiere.

CE fut par une importante raiſon que cette muraille fut élevée dans l'eſpace de cinq ans, par les ordres de l'Empereur *Tſin-Chi-Hoang*. Quoiqu'elle ait vingt-cinq pieds de hauteur, & que ſa largeur ſoit aſſez conſidérable pour que ſix cavaliers puiſſent y marcher de front ſans être gênés, on

on ne regretta point les dépenſes que coutoit un édifice auſſi immenſe, parce qu'on mettoit par-là tout l'Empire à couvert des incurſions des Tartares, & qu'on n'avoit plus rien à craindre de leurs courſes imprévûes qui avoient cauſé de grands troubles juſqu'au cœur de l'Etat.

APRE's avoir paſſé la grande muraille, je trouvai quelques villes entiérement dépeuplées, elles paroiſſoient par leurs ruines avoir été très conſidérables. On y voit des Temples fort beaux, des ſtatues qui viennent d'une bonne main, tout cela eſt entiérement abandonné. Je demandois à mes guides quelle avoit été la cauſe du dévaſtement total de ce païs. L'un d'eux qui paroiſſoit ſavoir l'Hiſtoire, me dit qu'il y avoit pluſieurs ſiécles qu'un Prince Tartare qui faiſoit ſa réſidence dans la principale de ces villes ruinées, eut la guerre avec un de nos Empereurs, qui, l'aiant vaincu, le chaſſa de ſes Etats, & en fit eſclaves tous les habitans. C'eſt ainſi qu'on voit quelquefois, cher Sioeu-Tcheou, tout un peuple périr par la faute de ſon Souverain, ou par la cruauté d'un autre.

JE marchai encore quelques jours avant d'arriver chez les Daures. Xaixigar eſt la principale de leurs villes, elle eſt cependant aſſez petite. Les autres, qui ſont au nombre de cinq ou ſix, ne peuvent être regardées que comme des villages. Ces peu-

ples ſont ſujets de notre Empereur, & ſe ſoumettent avec reſpect à tous les ordres qu'il lui plait de leur preſcrire. Les Gouverneurs & les autres Officiers qui ſont envoiés de la Cour pour exiger le tribut, abuſant de leur autorité, prennent ſouvent les femmes à leurs maris, & s'en ſervent comme ſi cela leur étoit dû de droit. Les Daures, accoutumés à une obéiſſance aveugle, ne murmurent point, ou du moins ne murmurent qu'en ſecret contre une pareille violence. La néceſſité & la coutume leur ont appris à pratiquer ce que l'ambition & la politique font faire à tant de courtiſans François, qui mettent à profit la tendreſſe du Prince, ou de ſes Miniſtres, & ſouffrent patiemment les infidélités volontaires de leurs femmes.

La Religion des Daures eſt plus ridicule & plus folle que celles des Sectateurs de *Lao-Kium*. Que dirois-tu, cher Sioeu-Tcheou, toi ſage diſciple & ſectateur de *Confucius*, qui admets, ainſi que ton maître, l'exiſtence d'un principe éternel, intelligent, auteur de tous les êtres, ſi tu voiois les barbares & inſenſées cérémonies des Daures ? Combien ne déplorerois-tu pas l'aveuglement & la foibleſſe de l'eſprit humain ? Cette raiſon ſi vantée, & qui ſeule eſt le partage des hommes, à quoi ſert-elle à pluſieurs ? elle leur eſt bien plus inutile que l'inſtinct accordé aux bêtes ; elles agiſſent du moins uniformement, elles ſe conduiſent conformement à la nature, &

& ne ſont point des choſes directement oppoſées à ce qu'elles devroient faire. Elles trouvent dans leur inſtinct un guide bien plus ſûr que les foibles mortels dans leur raiſon.

LES Daures n'adorent point un Dieu bienfaiſant, ils rendent un culte ſuperſtitieux à une Divinité méchante, & qui ſe plait à perſécuter les hommes. Les Chrétiens diſent que cette Divinité eſt le Diable, Eſprit malin qu'ils craignent preſque autant que les Daures; mais qu'ils n'honorent point. Quoi qu'il en ſoit, voici comment ces peuples honorent cette Divinité maligne & pernicieuſe. Les hommes & les femmes s'aſſemblent vers le milieu de la nuit dans une chambre qui leur ſert de Temple. Un des aſſiſtans ſe couche à terre: pendant qu'il eſt dans cette attitude, les autres font des cris & des hurlemens affreux; ils mêlent à cette muſique infernale le ſon d'un tambour. Après que ce bruit a duré environ deux heures, celui qui étoit couché ſe releve; & prenant l'air & les manières d'un homme inſpiré, il prophétiſe à ceux qui l'interrogent, ce qui doit leur arriver.

DANS la plûpart des païs, cher Sioeu-Tcheou, ce ſont les Bonſes, les Bracmanes & les Prêtres, qui, abuſant de la crédulité des peuples, les entrainent dans les ſuperſtitions les plus groſſières. Voici une Nation entière, qui eſt elle-même l'au-

teur de ſes folies ; triſte preuve du penchant que tous les hommes ont au fanatiſme ! Lorſqu'ils ne ſont point trompés, ils ſe trompent eux-mêmes, & chez eux la ſuperſtition ne perd jamais ſes droits.

Les Daures habitent dans des maiſons faites de terre & couvertes de roſeaux, une ſeule ſalle compoſe tout le bâtiment. On fait un trou au milieu du plancher pour laiſſer paſſer la fumée, il y a cependant pluſieurs fenêtres qui ſont placées dans tous les côtés de la maiſon.

Les coutumes & les uſages des Daures répondent à leur Religion & en ſont véritablement dignes. Ils conſervent pendant trois jours les morts, ils les placent enſuite dans des foſſes peu profondes, où ils laiſſent une ouverture du côté de la tête du cadavre. C'eſt par ce trou que les parens lui donnent tous les jours à boire & à manger, ils lui préſentent les alimens à la bouche dans une grande cuillier. Cette cérémonie dure pluſieurs jours, enſuite on couvre tout à fait la foſſe, & le mort n'eſt plus prié de prendre quelque nourriture. Que les hommes, cher Sioeu-Tcheou, aient pû ſe perſuader qu'une choſe dont ils voioient la deſtruction, qu'un cadavre qui ſe pourriſſoit à leurs yeux, avoit beſoin de nourriture, qu'ils aient pû journellement lui préſenter des viandes, de quelle folie ne doit-on point après cela

les

les croire capables? Je le repete encore, qu'eſt-ce que devient la raiſon chez bien des hommes? Que dis-je chez bien des hommes? chez des Nations entières, qui n'en font aucun uſage? Les Daures extravaguent pendant toute leur vie, ils la paſſent à hurler pour invoquer une Divinité maligne & cruelle, à porter des viandes cuites à des cadavres; ce ſont-là leurs plus ſérieuſes & leurs plus religieuſes occupations. Ont-ils la raiſon en partage? D'où vient donc n'en font-ils aucun uſage, & s'ils en font uſage, quelle eſt cette raiſon qui autoriſe les folies les plus grandes?

QUITTONS les Daures, cher Sioeu-Tcheou, & venons aux Targaſins, dans le païs deſquels j'entrai en quittant celui des Daures. Ce dernier peuple forme un ordre libre, mais qui païe cependant un tribut à notre Empereur. Il adore, ainſi que ſes voiſins, une Divinité méchante qui perſécute les hommes. Lorſqu'on conſidere quelles peuvent avoir été les cauſes de l'établiſſement d'un culte auſſi extraordinaire, on trouve que la crainte en a été le principal motif. Les hommes ne ſe ſont pas ſouciés de recevoir un Etre bienfaiſant, parce que leur bonheur leur a ſemblé dû; mais voiant qu'ils étoient de tems en tems ſujets à des maux qu'ils n'étoient ni les maîtres de prévenir, ni d'éviter, ils ont jugé qu'il

devoit y avoir une cauſe étrangère qui les leur envoiât, & l'envie de les éloigner & de s'en délivrer, leur a inſpiré de recourir à cette cauſe étrangère, de la déifier, de l'honorer & de la craindre.

JE ſuis perſuadé, cher Sioeu-Tcheou, que ſans les Philoſophes, c'eſt-à-dire ſans ce petit nombre d'hommes vertueux qui ſemble être d'une autre nature que celle des autres mortels, ſans ces Philoſophes, dis-je, le culte d'une Divinité méchante ſeroit établi par toute la terre. La crainte conduit bien plus le genre humain que la reconnoiſſance. Pour un homme qui eſt vertueux uniquement pour l'amour de la vertu, & par la reconnoiſſance qu'il a des biens qu'il a reçus du Ciel, il y en a dix mille qui n'évitent le crime que par l'appréhenſion d'en être punis. S'il y avoit un peuple perſuadé, ainſi que l'étoient les Epicuriens, que les Cieux ne peuvent rien ſur le malheur des hommes, ces mêmes Cieux ne ſeroient pas plus honorés chez lui, que la véritable Divinité l'eſt chez les Daures & chez les Targaſins.

EN quittant cette dernière Nation, j'arrivai chez les Tunguſes; c'eſt le premier peuple du côté de la Chine, qui reconnoiſſe l'autorité du Czar. Il a à peu près les mêmes mœurs & la même Religion que les Daures, dont il prétend être deſcendu.

JE paſſai du païs des Tunguſes dans celui

lui des Barates. Cette dernière Nation eſt plus riche que la première ; mais elle n'eſt ni moins inſenſée, ni moins ridicule dans ce qui concerne ſa Religion. Elle eſt cependant bien ſimple & bien aiſée à remplir ; car elle conſiſte principalement dans une cérémonie qu'ils font une ou deux fois dans l'année. Ils embrochent des boucs, des brebis, ils ſe rangent enſuite autour de ces bêtes, & leur font très reſpectueuſement des inclinations de tête, juſques à ce qu'elles ſoient expirées. Voilà une Nation, cher Sioeu-Tcheou, qui embroche ſes Dieux & qui les tue pour les honorer. Où eſt la raiſon des Barates ? ſans doute avec celle des Daures & des Tunguſes. Ces mêmes Barates rendent auſſi un culte au ſoleil & à la lune, ils fléchiſſent le genou devant ces aſtres, en ſerrant les dents ſans prononcer un ſeul mot. Ces prières ſont d'un goût ſingulier ; cependant elles pourroient être approuvées, même par des Philoſophes, puiſque c'eſt le cœur, & non point la langue qui doit implorer le ſecours du Ciel. Mais y a-t-il apparence que des gens qui penſent auſſi mal ſur la Divinité que les Barates, puiſſent lui adreſſer des vœux dignes d'elle. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans la Religion de ce peuple, c'eſt la manière dont il agit avec ſes Prêtres : il les tue lorſque la fantaiſie lui en prend, ſous le prétexte *qu'il eſt néceſſaire de*

de les envoier dans l'autre Monde, afin qu'ils prient Dieu pour lui.

PARMI les choſes, cher Sioeu-Tcheou, qu'on peut regarder comme uniques dans ce vaſte Univers, on doit placer cet uſage des Barates. Dans tous les autres païs les Prêtres, loin d'avoir à craindre pour leur vie, ſont en poſſeſſion de diſpoſer de celle des autres hommes. Le Bracmane, le Bonſe, inonde dans bien des endroits les Autels du Dieu qu'il ſert, du ſang humain. Les Européens ne ſont pas moins ſoumis que les Indiens, aux caprices de leurs Prêtres; leurs Inquiſiteurs, leurs Pontifes répandent à leur gré le ſang de ceux qui leur déplaiſent, ou des dépouilles deſquels ils veulent s'enrichir. Tous les maux de l'Europe ont preſque été cauſés par les Prêtres; ceux des autres parties du Monde découlent preſque toujours de la même ſource. Les ſeuls Barates, non contens de s'être défendus contre la puiſſance des Prêtres, leur rendent le change de ce qu'ils font ailleurs. Ha! qu'il ſeroit heureux, cher Sioeu-Tcheou, pour bien des Etats, & ſur-tout pour des Etats Européens, qu'on y penſât comme chez les Barates, & que la coutume d'y envoier prier les Prêtres dans l'autre Monde y fût introduite, pourvû qu'on n'en abuſât point, & qu'on ne s'en ſervît que dans de certains cas! Dès qu'une cabale Eccléſiaſtique troubleroit la tranquillité publique, auſſi-

auſſi-tôt on feroit une ample députation d'interceſſeurs dans l'autre Monde. Des Prêtres ambitieux voudroient-ils empiéter ſur les droits de leur Souverain, voilà encore de nouveaux interceſſeurs. Enfin, dans toutes les occaſions où le cas le requerroit, on feroit partir des gens deſtinés à prier dans l'autre Monde, dès qu'ils embarraſſent dans celui-ci.

LA coutume des Barates eſt condamnable, parce qu'elle eſt pratiquée ſans raiſon, qu'elle n'eſt point ſujette aux règles; mais ſi elle étoit bornée par certaines loix, ſi le caprice ne la dictoit pas, ſi elle ſe conduiſoit par la raiſon, ſi la politique y prenoit part, ce ſeroit peut-être l'uſage le plus ſage qu'il y eût dans l'Univers, & le ſeul & véritable moïen pour inſpirer aux Prêtres l'amour de la paix, de l'union & de la tranquillité. Dès qu'ils n'auroient point envie d'être obligés de changer de demeure, ils n'auroient qu'à remplir tous leurs devoirs. Or, de quel bonheur un Etat ne joüiroit-il pas, où tous les Prêtres ſeroient vertueux, ou du moins s'efforceroient de l'être?

DE chez les Barates je paſſai chez les Oſtiakes, qui vivent dans des huttes d'écorce d'arbre, liées enſemble avec des boïaux de cerf. Ils conviennent qu'il y a un Etre ſouverain, Seigneur du Ciel, qui gouverne tout l'Univers, & par une bizarrerie ſuprenante ils ne lui rendent aucun

cun honneur; mais ils adorent des figures de bois. Chaque habitant à ſon Idole particulière, qu'il prend grand ſoin d'orner d'une robe à la Ruſſienne. Il lui donne tous les jours à manger de la bouillie, il la lui verſe dans la bouche avec une cuillier, & elle ſe répand par des trous qui ſont aux mamelles, Les Aſtiages ne font aucune prière à ces Idoles, tout leur culte conſiſte en certaines grimaces, & à ſiffler comme lorſqu'on veut appeller un chien. Où eſt encore la raiſon de ce peuple, cher Sioeu-Tcheou? avec celle de ceux dont nous venons de parler. De toutes les folies la plus grande, c'eſt celle de reconnoître une Divinité ſuprême & de ne la point honorer. De nourrir avec de la bouillie un morceau de bois & d'implorer le bois en ſifflant, hélas! dans quel travers l'eſprit humain ne donne-t-il pas, & quelles extravagances ne conſacre-t-il point ſous le nom de Religion!

PORTE-toi bien, cher Sioeu-Tcheou. Je t'écrirai dans ma première Lettre ce que j'ai remarqué de plus curieux dans le reſte de ma route.

De Moſcou, le...

LET-

LETTRE VINGT-NEUVIEME.

Siocu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

TU te plaindras peut-être de mon ſilence, cher Yn-Che-Chan, mais ſi je ne t'ai point écrit depuis quelque tems, n'en accuſes que les affaires dont j'ai été accablé; au lieu de me blâmer, plains-moi de n'avoir pû trouver un moment dont j'aie pû être le maître.

DEPUIS près de deux mois, je ſuis entre les mains de deux Auteurs; imprudemment je me livrai à eux dans l'eſperance qu'ils me fourniroient des lumières pour m'inſtruire dans les ſciences Européennes. Il eſt vrai qu'ils m'ont été de quelque utilité, mais ils m'ont fait entrer malgré moi dans tous leurs projets, dans leurs brigues, & qui pis eſt, dans leurs querelles & dans leurs démêlés littéraires. Il y a quelque tems qu'un d'eux entra dans ma chambre. Furieux & preſque privé de l'uſage de la raiſon. *Il m'arrive*, me dit-il, *la choſe du monde la plus cruelle & la plus mortifiante; on vient de publier contre moi un infâme Libelle, rempli des calomnies les plus fauſſes & les plus outrageantes. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que l'Auteur de ce Libelle me doit la vie & l'hon-*

l'honneur; oui morbleu, ſans moi il eût été traité comme du Chaufour, & brûlé dûement en place de Greve. Pour prix de mes bienfaits, il me païe de la plus noire ingratitude. Après cela, que ne doit-on pas attendre de la mauvaiſe foi des hommes?

„ Le Public, repondis-je à cet Auteur, „ vous rendra juſtice. Le mépris que vo- „ tre ennemi veut lui inſpirer pour vous, „ retombera ſur lui. Vous ſavez qu'il ſuf- „ fit d'avoir du mérite pour être calom- „ nié, ſi vous aviez moins de génie, „ moins de réputation, vous auriez moins „ d'ennemis; conſolez-vous donc d'un „ accident beaucoup plus leger que vous „ ne croiez. Rappellez cette Philoſophie „ que vous cultivez avec tant de ſoin; „ c'eſt dans certaines occaſions qu'il faut „ ſavoir ſe ſervir des leçons qu'on a don- „ nées aux autres. A l'abbattement où je „ vous vois, je penſerois que vous n'êtes „ Philoſophe qu'en ſpéculation, & point „ du tout en pratique. Quoi! pour quelques „ injures que vous dit un homme, vous „ vous laiſſez arracher à toute votre rai- „ ſon, & cet ingénieux Auteur, qui dans „ tous ſes Ecrits paroît être au-deſſus de „ tous les évenemens, ſuccombe ſous un „ accident qui ne devroit exciter que ſon „ mépris & ſon indignation! „ *Vos avis,* „ répondit l'Auteur, *ſeroient fort bons,* „ *ſi j'étois Chinois ainſi que vous, & que*

„ *je*

„ *je ne duſſe pas vivre & mourir chez des Fran-*
„ *çois; ſi vous ſaviez combien de peine l'inno-*
„ *cence trouve à ſe juſtifier chez eux, ſi vous*
„ *connoiſſiez avec quelle avidité ils reçoivent*
„ *tout ce qui tend à détruire la réputation*
„ *d'un particulier, ſi vous ſentiez enfin tout*
„ *ce qu'il y a à craindre lorſqu'on eſt calom-*
„ *nié dans ces païs, vous changeriez bien-*
„ *tôt d'opinion, vous me plaindriez autant*
„ *que vous ſemblez me blâmer. Il eſt cepen-*
„ *dant vrai que j'ai encore une reſſource*
„ *pour détruire les impoſtures de mon enne-*
„ *mi. Voici le deſaveu ſolemnel qu'il en a*
„ *fait devant le premier Juge de la police.*
„ Je déclare que je ne ſuis point l'auteur
„ du Libelle imprimé, qui a pour titre *La*
„ *Volteromanie*; que je le desavoüe en
„ ſon entier, regardant comme calom-
„ nieux tous les faits qui ſont imputés à
„ Mr. de V** dans ce Libelle; & que je
„ me croirois deshonoré ſi j'y avois eu la
„ moindre part, aiant pour lui tous les
„ ſentimens d'eſtime dûs à ſes talens, &
„ que le Public lui accorde ſi juſte-
„ ment. „

A peine l'Auteur eut-il fini la lecture de ce deſaveu, que le regardant avec étonnement, je lui dis: „ Hé quoi! après une
„ pareille piéce dont vous êtes poſſeſſeur
„ & que vous pouvez rendre publique
„ toutes les fois que vous voudrez, vous
„ craignez encore de ne point deſabuſer
„ le Public? Il faut, ſi cela eſt ainſi, que

„ les François n'aient des yeux & des „ oreilles que pour voir & oüir le „ mal, & qu'ils les ferment dès qu'il „ s'agit du bien. „ *Je pourrois vous répondre*, repartit l'Auteur, *que ce que vous dites n'eſt que trop vrai ; mais ce n'eſt pas ici le lieu de faire le procès à ma Nation, & de vous montrer juſqu'où va ſon goût pour la médiſance & pour la calomnie. Je me contenterai de vous faire remarquer que mes ennemis pourront publier que j'ai obtenu ce deſaveu par faveur, & que mon calomniateur s'eſt dédit pour ne point eſſuier toutes les longueurs & les tracaſſeries d'un procès.* „ Vous croiez, dis-je à l'Auteur, „ les hommes plus méchans qu'ils ne ſont. „ Pourquoi cherchez-vous à vous faire „ d'inutiles peines, & d'où vient prenez-„ vous plaiſir à forger des monſtres pour „ les combattre? „ *Je ſuis ſoupçonneux & craintif*, repliqua l'Auteur, *parce que les maux que j'ai eſſuiés autrefois, m'ont rendu défiant ſur la réuſſite de tout ce qui dépend de la bonne foi des hommes. C'eſt cette défiance qui m'a engagé à me munir dans cette occaſion de pluſieurs autres piéces qui rendent cette première encore plus authentique.*

Tu ſeras peut-être curieux, cher Yn-Che-Chan, de voir ces piéces; voici les principales dont il me donna une copie.

Let-

Lettre de l'Abbé des Fontaines *à Mr.* de V**. *écrite en* 1724. *au ſortir de* Biſſêtre, *le* 31. *Mai.*

„ JE n'oublierai jamais les obligations
„ infinies que je vous ai; votre bon cœur
„ eſt encore au-deſſus de votre eſprit, ma
„ vie doit être emploiée à vous marquer
„ ma reconnoiſſance. Je vous conjure
„ d'obtenir encore pour moi que la Lettre
„ de cachet qui m'a tiré de Biſſêtre & qui
„ m'exile à trente lieuës, ſoit levée, &c.
„ Signé *des Fontaines.*

Copie de la Lettre de Mr. de St. Hyacinthe, *à Mr.* Raimond de St. Marc, *le* 9. *Mai* 1739.

„ VOUS m'avez rendu juſtice, Mon-
„ ſieur, lorſque vous avez été aſſûré que
„ je n'étois en aucune liaiſon avec l'Au-
„ teur de la *Volteromanie*, quel qu'il ſoit,
„ & je vous proteſte qu'encore à préſent
„ je n'ai point lû cette piéce en ſon entier.
„ J'y jettai ſimplement les yeux, parce
„ qu'on me dit que l'Auteur m'y avoit ci-
„ té au ſujet de Mr. de V**. ce que je
„ ne vis pas ſans la plus grande indigna-
„ tion. Il eſt vrai que par la nature de
„ l'Ouvrage l'on doit s'attendre à tout. J'ai
„ appris que Mr. de Voltaire mépriſoit
„ cette indigne piéce au point de n'y pas

„ repondre: il fait à merveille, le ſort de
„ ces ſortes d'Ouvrages eſt de périr en
„ naiſſant; c'eſt les conſerver que d'en
„ parler. Mr. de V**. a quelque cho-
„ ſe de mieux à faire; cultivant les Mu-
„ ſes, il apprend d'elles à s'élever dans
„ les régions tranquilles, juſqu'où les
„ vapeurs de la terre ne s'élevent point,
„ *ſapientum templa ſerena.* &c.

Copie de la Lettre de Mr. le Préſident de Meynieres, *beau-frere de Mr.* Heraut, *Lieutenant-général de la police de Paris. A Paris, le* 3. *Mai* 1739.

„ Mr. Heraut n'a fait que rendre juſti-
„ ce à Mr. de Voltaire, en ordonnant qu'on
„ ſaiſît tous les exemplaires du Libelle de
„ Jore, & en forçant l'Abbé des Fontaines
„ à deſavoüer la *Volteromanie.* &c.

Copie de la Lettre de Mr. Tiriot *à Mr.* de Voltaire, *le* 16. *Août* 1726.

„ L'Abbe' des Fontaines a fait, en ſor-
„ tant de Biſſêtre, un Ouvrage contre vous,
„ intitulé l'*Apologie de Mr. de Voltaire.*
„ C'eſt une apologie ironnée & ſanglante.
„ Voilà la récompenſe de l'avoir tiré du
„ feu. &c.

Co-

Copie de la Lettre du même Mr. Tiriot, *du* 14. *Janvier* 1739.

„ Je déments les impoſtures d'un calom-
„ niateur, je mépriſe les éloges qu'il me
„ donne, & je témoigne ouvertement
„ comme je le dois, mon eſtime, mon
„ amitié & ma reconnoiſſance pour vous.
„ &c. „

Copie de la Lettre de Madame de Berniere *à Mr.* de Voltaire, *dont l'original a été porté à Mr. le Chancelier par Mr.* d'Argental, *Conſeiller au Parlement. A Paris, ce* 9. *Janvier* 1739.

„ RIEN n'approche de l'horreur & de
„ l'abomination de l'Abbé des Fontaines,
„ c'eſt un monſtre qu'il faudroit étouffer;
„ il ôſe donner au Public les impoſtures
„ les plus groſſières & les plus affreuſes.
„ Feu Monſieur de Berniere, ni moi ne le
„ connoiſſions que de réputation; il n'eſt
„ ni ſon parent ni le mien. Il eſt vrai qu'il
„ avoit quelque alliance avec la belle-
„ mere de Mr. de Berniere; mais cela n'a-
„ voit nul rapport avec nous. Vous nous
„ le préſentâtes, tout ce qui venoit de votre
„ part étoit ſûr d'être bien reçû. Quelque
„ tems après il fut mis à Biſſêtre, ce fut
„ dans cette occaſion où vous vous don-
„ nâtes tous les mouvemens poſſibles

„ pour l'en tirer, & où vous emploiâtes
„ tous vos amis. Ce ne fut aſſûrément
„ qu'à votre ſollicitation que Mr. de Ber-
„ niere le réclama pour ſon parent, & ré-
„ pondit de ſa vie & de ſes mœurs, & le
„ mena à la Rivière-Bourdet; car vous ſavez
„ bien le peu d'eſtime qu'il avoit pour lui,
„ & depuis le ſéjour qu'il fit avec nous, il ne
„ voulut jamais le revoir. Il eſt vrai que
„ vous loüiez un appartement dans la mai-
„ ſon où nous demeurions ſur le quai, où
„ vous aviez donné un logement à Tiriot,
„ que vous avez très bien païé pour vous
„ & pour lui. Vous nous avez fait
„ ſouvent prêter de l'argent ſans aucun in-
„ térêt. Tout le monde ſait combien nous
„ fûmes fâchés lui & moi, lorſqu'en 1726.
„ vous nous remîtes votre appartement:
„ vous cherchâtes à nous conſoler, en
„ venant nous voir preſque tous les jours
„ tant que vous reſtâtes à Paris; vous a-
„ viez même fait beaucoup de dépenſe
„ pour rendre votre appartement commo-
„ de & logeable. Vous avez la ſatisfac-
„ tion, mon cher Voltaire, que tous les
„ honnêtes gens ſont irrités contre l'Ab-
„ bé des Fontaines, & ſemblent partager
„ avec vous les odieuſes calomnies. Pour
„ moi, je ne ceſſe de dire à tout le mon-
„ de les vérités que je vous écris, &c. Si-
„ gné, *La Préſidente de Berniere.*

A-

APRE'S que l'Auteur, chrer Yn-Che-Chan, eut fait la lecture de toutes ces Lettres, il m'apprit que les originales étoient dépoſées chez un* Notaire. *J'ai cru*, me dit-il, *devoir uſer de cette précaution, pour aſſûrer un dépot qui m'eſt auſſi précieux & qui me juſtifie auſſi authentiquement.* „Que voulez-vous donc, lui dis-je, „ de plus pour votre ſatisfaction? Je „ condamnois tantôt votre chagrin, à „ préſent je le blâme encore bien davan„ tage. Pouvez-vous craindre des calom„ nies que l'Univers entier deſavoüe? Il „ ſemble que tous les honnêtes gens con„ courent unanimement à travailler à vo„ tre juſtification.. Laiſſez-les faire, & „ vous repoſez ſur eux & ſur votre bon „ droit. „ *Je ſerois tranquille*, repartit l'Auteur, *ſi j'étois aſſûré que toutes les perſonnes qui ont lû le Libelle diffamatoire de mon ennemi, voioient auſſi les piéces qui me juſtifient. Je les ai envoiées à quelques-uns de mes amis pour s'en ſervir lorſque l'occaſion ſe préſentera. Comme vous êtes en rélation avec pluſieurs gens de Lettres dans les païs étrangers, je ſouhaiterois que vous vouluſſiez bien les leur communiquer.* „ Les Savans que je connois, repondis-je, ſont des Chi-

* Ces Lettres ſont dépoſées chez un Notaire de Chaumont en Baſſigny, près de Cirey, du 10. Mai 1739.

„ Chinois dépaïsés ainsi que moi, qui „ n'entrent guères dans les démêlés par- „ ticuliers des Ecrivans Européens. Ils „ lisent leurs Ouvrages pour s'instruire; „ mais ils ne font aucun cas de ceux „ qu'ils trouvent remplis d'invectives. „ Vous n'avez pas besoin de vous justi- „ fier auprès de mes amis, il suffit que „ vous soiez injurié pour qu'ils prennent „ votre défense. „

Tout ce que je pus dire à l'Auteur ne le fit point changer de dessein, il voulut toujours que je me chargeasse d'instruire mes Correspondans de l'injustice qu'il avoit reçue. Enfin, lassé plûtôt que persuadé par ses instances: „ Il faut, lui dis- „ je, avant que de vous satisfaire, que „ je voie par moi-même si vous êtes aussi „ griévement offensé que vous le préten- „ dez. Si cela n'étoit point, je tomberois „ précisément dans le cas que vous repro- „ chez à votre ennemi; je publierois „ des choses qui ne peuvent que noircir „ éternellement sa réputation & le cou- „ vrir de honte. Dès que je saurai que „ vous êtes griévement offensé & calom- „ nié, je me ferai un plaisir de vous ai- „ der à vous justifier. Ne trouvez point „ mauvais que j'use de cette précaution, „ quelquefois les Auteurs sont si sensibles „ aux moindres critiques, qu'ils prennent „ des plaisanteries ingénieuses, ou des ré-

„ réflexions vives & enjoüées pour des
„ injures ſanglántes. Quelque eſprit &
„ quelque érudition qu'on ait, on ſouffre
„ toujours impatiemment d'être critiqué;
„ l'amour propre groſſit exceſſivement les
„ objets. Vous ſavez que vous m'avez
„ dit pluſieurs fois que *** prétendoit
„ que tous ceux qui blâmoient ſes Ou-
„ vrages, étoient des ennemis de Dieu &
„ de l'Etat. „

L'AUTEUR, cher Yn-Che-Chan, me remit le Libelle diffamatoire dont il ſe plaignoit. A peine en eus-je lû quelques pages, que je fus auſſi indigné que lui. „
„ Ouï, lui dis-je, il eſt juſte d'entrer
„ dans le reſſentiment d'un galant hom-
„ me, auſſi ſenſiblement outragé que
„ vous l'êtes. Si on avoit écrit à la Chine
„ une pareille ſatyre contre un Lettré qui
„ fît autant d'honneur à ma patrie, que
„ vous en faites à la France par vos ta-
„ lens & par votre génie, l'impoſteur qui
„ l'eût compoſé, & le Libraire qui l'eût
„ débité auroient été punis d'un rigou-
„ reux ſupplice. Les Juges empêchent
„ chez nous que l'Etat ne ſoit point in-
„ fecté par des Libelles calomnieux. On
„ ne ſauroit apporter trop de ſoin à don-
„ ner de l'horreur & du mépris pour de
„ ſemblables écrits, & il ſeroit à ſouhai-
„ ter qu'on penſât auſſi ſagement en Eu-
„ rope. Malheureuſement rien n'eſt ſi

„ facile, ni ſi commun que d'y imprimer
„ des déclamations diffâmantes contre
„ les gens qu'on n'aime point. Il doit
„ être permis de couvrir le vice de con-
„ fuſion; mais jamais de flétrir la vertu,
„ ſous quelque prétexte que ce ſoit. Nous
„ permettons à la Chine d'écrire les Ou-
„ vrages les plus ſanglans, lorſque les re-
„ proches que nous faiſons aux vicieux,
„ ſont conſtatés par d'évidentes preuves.
„ Dans ce cas, loin de nuire à la Socié-
„ té, on la ſert eſſentiellement. Un Ou-
„ vrage qui découvre les crimes & les
„ impoſtures des fourbes & des ſcélerats,
„ eſt un préſervatif contre le vice; celui
„ qui dénigre d'honnêtes gens, eſt un
„ Libelle diffamatoire „

PORTE-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

De Paris. . .

LETTRE TRENTIEME.

Tiao, *à* Yn-Che-Chan.

EN quittant les peuples dont je t'ai parlé, cher Yn-Che-Chan, dans ma dernière Lettre, j'arrivai chez les Tunguſes Niſoves. Leurs mœurs, leurs uſages

&

& leur Religion ne me parurent pas moins extraordinaires que les coutumes & le culte religieux des Nations que je venois de voir.

LES Tunguſes Niſoves ſont auſſi prévenus en faveur de leur figure que les plus orgueilleux Européens ; ils préferent la beauté du viſage à toutes les autres qualités. Ces Barbares, ſi attachés à la beauté, n'en ont qu'une idée qui paroîtroit affreuſe à des peuples policés. Pour être beau chez eux, il faut avoir tout le viſage déchiqueté : c'eſt dans les cicatrices, les coutures &c. que les amours ſe placent ; ils ne voltigent point ſur un viſage uni & vermeil, ainſi qu'en Europe & à la Chine. Pour acquerir cette beauté monſtrueuſe, les Tunguſes Niſoves ſe font coudre la peau du front & des joües en forme de broderie, ils ſe ſervent pour cet ouvrage penible & douloureux, d'un fil teint de graiſſe noire. Lorſqu'il eſt achevé, ils arrachent ce fil avec violence & la marque qu'il laiſſe, ne s'efface jamais.

LES habits & les ornemens des Tunguſes Niſoves répondent parfaitement à l'art d'embellir leur viſage. Ils ſont faits de peau de biche, ornés en dehors de queuës de cheval attachées çà & là ; & lorſque la ſaiſon eſt extrêmement froide, ils doublent d'une peau de chien celle de biche.

FORMES-toi pour un moment, cher Yn-

Che-

Che-Chan, l'idée d'un homme marchant gravement dans les rues de Peckin, le viſage brodé comme le deſſein d'une pantoufle Chinoiſe, & le corps entouré de queuës de cheval attachées à ſon habit, de même que ces petits morceaux de franges qui pendent ſur les juſte-au-corps des Européens. Crois-tu que le peuple fût moins curieux de voir un pareil homme, que l'animal le plus rare & le plus extraordinaire ? Voici de quoi augmenter encore la curioſité publique, la coëffure des Tunguſes Niſoves conſiſte dans une peau de cerf avec les cornes; elles tiennent ſur leur front la place qu'occupent les deux paquets de cheveux poſtiches, que les Européens portent ſur l'extrémité de leur perruque.

Les cérémonies mortuaires chez ces peuples, ont quelque choſe de plus ſingulier & de plus inſenſé que celles de leurs voiſins. Ils pendent leurs morts à des arbres & les y laiſſent juſqu'à ce que l'air ait conſumé les chairs, après quoi, ils enterrent ſoigneuſement les os. Quant à leurs Dieux, qui ſont de petites ſtatues de bois, ils ont grand ſoin de les bien nourrir; la bouillie ne leur manque pas ſoir & matin.

En quittant les Tunguſes Niſoves, j'entrai dans le païs des Oſtiakes, dont je t'ai déjà parlé. Enfin aiant traverſé encore pluſieurs païs très étendus, & peuplés de Na-

Nations auſſi mépriſables & auſſi peu éclairées que les premières que j'avois vûes, j'arrivai à Tobolesk, capitale de la Sibérie.

IL n'y a guères plus de cent ans que cette province a été ſoumiſe ſous la domination Czarienne. Les Tartares qui habitent dans la Sibérie, ſont tous Mahometans. Les Moſcovites leur laiſſent une entière liberté, & contens de les aſſujettir pour ce qui regarde le temporel, ils ne s'embarraſſent guères du ſpirituel. Il arrive de là que les Sibériens Mahometans ſont auſſi attachés au Czar que ſes autres ſujets; la liberté d'exercer leur Religion, eſt le plus fort lien qui les attache aux Moſcovites.

RIEN n'eſt plus contraire, cher Yn-Che-Chan, au bien & à l'aggrandiſſement des Etats que la contrainte des conſciences. D'où vient eſt-ce qu'en Europe les païs où l'homme eſt maître d'en ſuivre les mouvemens, ſont ſi puiſſans? c'eſt que la liberté de penſer eſt le premier appanage de l'humanité, & que dès qu'on veut l'en priver, il eſt impoſſible qu'on ne la révolte, qu'on ne la pouſſe à des excès dangereux, ou qu'on ne l'abrutiſſe, & qu'on ne la réduiſe inſenſiblement au-deſſous de l'inſtinct des animaux. Nous voions dans l'Hiſtoire des principaux peuples, des exemples de cette triſte vérité. Dans toutes les parties du Monde, dès que la liberté de penſer a été inter-

interdite, les Nations qui en ont été privées, ſont déchues entiérement de leur premier luſtre; au lieu que celles qui l'ont conſervée, n'ont rien perdu ni de leur gloire, ni de leur connoiſſance. En Aſie les Nations qui étoient voiſines des Grecs, tandis qu'elles ne furent point ſoumiſes au joug deſpotique de l'aveugle Croiance Mahometane, furent auſſi éclairées que les Grecs mêmes. Dès qu'il leur fut ordonné de ſe ſoumettre à l'Alcoran, de n'en plus révoquer l'authenticité, & de n'en diſputer que le ſabre à la main, elles devinrent auſſi ignorantes & auſſi barbares que les vainqueurs qui les privoient de la liberté de penſer. En Europe l'Inquiſition a produit dans les païs où elle eſt établie, le même effet que le Mahométiſme dans l'Aſie & dans la Grece.

COMPARES, cher Yn-Che-Chan, les connoiſſances des Anglois, des Hollandois, des François, des Allemands avec celles des Eſpagnols & des Portugais; examines leurs caractères, tu trouveras en général autant de différence entre ces peuples qu'entre les Chinois & les Nations brutes & ſauvages qui les confinent. Si les Italiens tiennent un milieu entre ces Nations ſi oppoſées, c'eſt qu'ils ne ſont point auſſi libres de penſer que les unes, & auſſi contraints que les autres.

FAIS attention, cher Yn-Che-Chan, à notre Empire; depuis un tems immémorial,

rial, rien n'a pû altérer ſa grandeur, ni ſa gloire. Les Chinois qui vivent aujourd'hui, cultivent les ſciences avec autant de ſoin, que ceux qui étoient contemporains de *Confucius*; on a même depuis ce ſage Légiſlateur perfectionné pluſieurs connoiſſances, parce qu'on a toujours penſé librement, & qu'il a été permis aux Chinois de faire uſage du ſeul & unique don qui diſtingue l'homme de la bête.

POUR connoître tout le prix de la liberté de penſer, il faut examiner l'état d'un peuple dans le tems qu'il en joüiſſoit, & celui où il eſt depuis qu'il en a été privé, ſans aller chercher des Nations entiérement abruties. Prenons-en une qui n'eſt point abſolument forcée à ſe ſoumettre entiérement, & à qui il reſte encore quelques moïens de faire uſage de la raiſon; choiſiſſons, par exemple, les Japonois nos voiſins. Autrefois ils diſputoient avec nous pour les arts & pour les ſciences; nous avions été leurs maîtres, bientôt ils furent nos camarades & nos égaux. Aujourd'hui, en banniſſant les étrangers & forçant les naturels du païs à ſe conformer abſolument à la Religion & aux Croiances de l'Etat, ils ſont retombés à demi dans leur première ignorance. Les Mathématiques, loin d'être perfectionnées chez eux, ainſi qu'à la Chine, par le ſecours des Européens, ſont déchues: leur morale périclite journellement; leurs Lettrés ſont

ſont auſſi infatués du culte de leurs Idoles, que les Docteurs Portugais de celui de leurs images, & il eſt auſſi impoſſible aux uns qu'aux autres de pouvoir jamais revenir de leurs folles erreurs, puiſqu'un Japonois ne peut penſer ſenſément, ſans avoir le coup coupé, & un Portugais faire uſage de ſa raiſon, ſans courir le riſque d'être brulé tout vif.

REVENONS, cher Yn-Che-Chan, à la rélation de mon voïage. Tobolesk, la capitale de la Sibérie, eſt bâtie ſur une haute montagne; elle eſt fortifiée naturellement par ſa ſituation. Au pied du rocher coule une rivière, appellée *Irtis*. Je fis fort bonne chere dans cette ville & à peu de fraix; les vivres y ſont à ſi bon marché, qu'on a cent livres de farine de ſegle pour ſeize ſols, un bœuf pour ſoixante ſols, & un cochon pour trente. La rivière fournit du poiſſon, & le territoire eſt fort abondant en bêtes fauves & en gibier On y trouve une grande quantité d'élans, de cerfs, de biches, de liévres, de faiſans, de perdrix, de cygnes, d'oïes ſauvages, de canards & de cicognes.

IL y a toujours dans Tobelesk une garniſon nombreuſe. Les Moſcovites y entretiennent neuf mille hommes de troupes réglées. Il y a outre ces troupes, quatre mille Tartares répandus dans la campagne, toujours prêts à monter à cheval au premier ordre. L'Evêque, ou Chef des Prê-

Prêtres Sibériens Chrétiens, réſide auſſi dans cette Ville, & ſa juriſdiction s'étend ſur toute la Province.

LES Arts ne ſont point inconnus dans la Siberie, ils y ont été portés par un accident qui fut bien fatal aux Suédois. Lorſque Charles XII. eut été défait à Pultawa par les Moſcovites, plus de dix mille Soldats de ſon Armée furent faits priſonniers ſur les bords du Boriſtène, où ils s'étoient retirés après la perte de la bataille; le Czar ordonna qu'on diſperſât dans la Siberie ces malheureux captifs. Avant leur arrivée dans ce païs barbare, on y ignoroit preſque l'uſage du pain. Ces Suédois, naturellement ingénieux & obligés de l'être par le beſoin où ils étoient de reparer par leur induſtrie leur état malheureux, exercerent dans le lieu de leur exil tous les arts dont ils avoient quelque connoiſſance. Les Soldats Suédois peuplerent la Siberie de boulangers, de cordonniers, de tailleurs, de drapiers, de menuiſiers, de maçons, d'orfevres. Les Officiers devinrent peintres, architectes, maîtres de Langue. Quelques-uns montrerent les Mathématiques, les autres à chanter, à danſer, & dans peu de tems toute la Siberie changea ſi bien de forme, que les Moſcovites y envoioient leurs enfans pour y être inſtruits comme dans une école excellente. Quand une fois les Arts ſont connus & cultivés

dans un païs, il eſt abſolument néceſſaire qu'ils tendent toujours à la perfection. Dans cent ans d'ici les Sibériens ſeront peut-être auſſi policés que les Nations Européennes.

EN quittant le territoire de Tobolski, j'entrai ſur celui des Wogulskes. Ce peuple habite encore dans la Siberie, mais il a des mœurs & une Religion différentes de ſes voiſins ; il n'eſt ni Chrétien, ni Mahometan. Le culte religieux des Wogulskes conſiſte dans un ſacrifice ſolemnel qu'ils font toutes les années dans un bois. Ils aſſomment un animal de chaque eſpèce, le cheval & le bouc-tygre ſont les plus nobles de ces victimes. Ils les écorchent toutes, en pendent les peaux aux arbres les plus élevés de l'endroit où ils ſe trouvent, ſe proſternent enſuite le viſage contre terre, & adorent ces nouvelles Divinités, dont ils mangent la chair. Leur repas achevé, ils s'en retournent chez eux & finiſſent la cérémonie, en diſant *Nous voilà quittes pour cette année de prières & de cérémonies.* Lorſqu'on demande aux Wogulskes la cauſe d'un uſage auſſi inſenſé, qu'on leur montre le ridicule d'adorer la peau des animaux qu'ils ont égorgés un moment auparavant, & de changer en Dieux les choſes les plus viles, ils repondent que leurs peres l'ont ainſi pratiqué dans tous les tems, que ce n'eſt point à eux à changer

le

les uſages qu'ils en ont reçus, & qu'ils ne ſont ni plus ſages, ni plus ſenſés que ceux qui les ont précédés.

JE trouve dans les diſcours des Wogulskes les mêmes raiſonnemens que font la plûpart des Européens pour autoriſer leur Religion; ils ont preſque toujours recours à la tradition. Lorſque j'ai reproché à pluſieurs, certains de leurs uſages qui ne me paroiſſoient guéres plus ſenſés que ceux des Wogulskes, ils me repondoient qu'ils étoient fondés ſur une tradition immémoriale, reçue & approuvée par une longue ſuite de ſiécles. J'avois beau leur demontrer que quelque anciennes que fuſſent les coutumes que je condamnois, elles n'en étoient pas moins ridicules & contraires au bon ſens; ils revenoient toujours à l'autorité de la tradition. Selon eux, rien ne pouvoit parer cette reponſe, & parce que certaines Nations avoient cru & fait des folies pendant pluſieurs ſiécles, il leur ſembloit abſolument néceſſaire que ces mêmes folies ſe perpétuaſſent dans la poſtérité.

DE toutes les erreurs, celle d'adopter aveuglément la tradition, eſt la plus contraire à l'inſtruction des hommes. Lorſqu'un peuple conſent d'examiner s'il n'a point été trompé & ſi ſes ancêtres n'ont pas eu le même ſort, il eſt facile de le deſabuſer des fauſſes opinions; mais lorſque l'aveuglement de ſes peres eſt ſelon lui une raiſon pour reſter dans l'erreur, &

pour ne point faire attention s'il peut avoir été la dupe de ces préjugés, il eſt impoſſible de pouvoir faire luire la clarté de la raiſon à travers un nuage auſſi obſcur, & d'éclairer des gens qui ferment les yeux pour ne point voir la lumière.

JE ne ſuis point étonné, cher Yn-Che-Chan, que des peuples barbares, tels que les Wogulskes, ſe laiſſent ſéduire à l'autorité d'une tradition que le bon ſens condamne; mais je ſuis ſurpris que les Européens, d'ailleurs ſi éclairés dans tant de choſes, reſſemblent ſur un point auſſi eſſentiel à des hommes qu'on peut à peine regarder comme tels.

IL eſt tems de finir ma Lettre & la rélation de mon voïage. En quittant la Siberie, j'entrai par les montagnes de Wurchature dans les provinces de la Moſcovie. Après m'être arrêté quelques jours à Wollogda, j'arrivai enfin à Moſcou. Depuis que j'y ſuis, ma principale occupation eſt d'étudier les mœurs & le caractère des Moſcovites, d'examiner ce peuple, qui, n'aiant point encore quitté ſes anciennes inclinations, combat depuis plus de vingt-cinq ans entre les préjugés & les iuſtructions qu'il reçoit. Je te communiquerai mes remarques & mes réflexions à ce ſujet dans les Lettres que je t'écrirai.

PORTE-toi bien.

De Moſcou, le...

FIN DU PREMIER TOME.

Legatore di Libri
FIRENZE

00364255